This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund

Stanford University Libraries

THÉAT

DE

VOLTAIRE.

THÉATRE

COMPLET

DE M. DE VOLTAIRE,

Conforme à la dernière Édition.

TOME SEPTIÈME,

Contenant L'INDISCRET, L'ENFANT PRODIGUE, LA PRUDE, LA FEMME QUI A RAISON, & NANINE.

A CAEN,

CHEZ G. LE ROY, Imprimeur du Roi, ancien Hôtel-des-Monnaies.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC PERMISSION.

A MADAME
LA MARQUISE
DE PRIE.

Vous, qui poſſédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiſcrette;
Vous, à qui donnèrent les Dieux
Tant de lumières naturelles,
Un eſprit juſte, gracieux,
Solide dans le ſérieux,
Et charmant dans les bagatelles;
Souffrez qu'on préſente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire
Qui, pour s'être vanté de plaire,
Perdit ce qu'il aimait le mieux.

Si l'héroïne de la pièce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuſerait la faibleſſe
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne ſerait tenté
De parler de telle maitreſſe,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendreſſe?

PERSONNAGES.

EUPHEMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NERINE.

PASQUIN.

Pluſieurs LAQUAIS de *Damis.*

L'INDISCRET

L'INDISCRET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'ATTENDEZ pas, mon fils, qu'avec un ton ſévère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos juſtes raiſons,
Je vous donne un conſeil, & non pas des leçons.
C'eſt mon cœur qui vous parle, & mon expérience
Fait que ce cœur pour vous ſe trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour;
Vous ne connaiſſez pas ce dangereux ſéjour.
Sur un nouveau-venu le courtiſan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre ſes défauts; & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même ſans retour.

L'INDISCRET

Ce n'eſt pas en ce lieu que la ſociété
Permet ces entretiens remplis de liberté:
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire;
Et les plus ennuyeux ſavent s'y mieux conduire.
Je connais cette cour; on peut fort la blâmer;
Mais lorſqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes ſur-tout plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraiſſez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit;
Cachez vos ſentimens, & même votre eſprit;
Sur-tout de vos ſecrets ſoyez toujours le maître;
Qui dit celui d'autrui, doit paſſer pour un traître;
Qui dit le ſien, mon fils, paſſe ici pour un ſot:
Qu'avez-vous à répondre à cela?

DAMIS.

Pas le mot.

Je ſuis de votre avis: je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de ſe taire;
Ce n'eſt pas là mon vice, & loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'eſt ici reproché,
Je vous avoue enfin, Madame, en confidence,
Qu'avec vous trop long-tems j'ai gardé le ſilence
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler:
Mais ſouvent dans la vie il faut diſſimuler.
Je ſuis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, auſſi ſage qu'aimable;
C'eſt Hortenſe. A ce nom, jugez de mon bonheur!
Jugez, s'il était ſu, de la vive douleur
De tous nos courtiſans qui ſoupirent pour elle!
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.

L'amour depuis deux jours a ſerré ce lien;
Depuis deux jours entiers ; & vous n'en ſavez rien !

EUPHEMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une ſi belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur eſt content;
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je ſuis sûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous ?

EUPHEMIE.

Eh, eh.... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur qui vient s'offrir à vous :
Hortenſe a des appas ; mais de plus cette Hortenſe
Eſt le meilleur parti qui ſoit pour vous en France.

DAMIS.

Je le ſais.

EUPHEMIE.

D'elle ſeule elle reçoit des lois,
Et le don de ſa main dépendra de ſon choix.

DAMIS.

Eh tant mieux !

EUPHEMIE.

Vous ſaurez flatter ſon caractère,
Ménager ſon eſprit.

DAMIS.

Je fais mieux; je ſais plaire.

EUPHEMIE.

C'eſt bien dit; mais, Damis, elle fuit les éclats,
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faibleſſe;
Mais juſque dans ſes goûts elle a de la ſageſſe,
Craint ſur-tout de ſe voir en ſpectacle à la cour,
Et d'être le ſujet de l'hiſtoire du jour.
Le ſecret, le myſtère, eſt tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la choſe éclate.

EUPHEMIE.

Mais près d'elle, *en un mot*, *quel ſort vous a produit?*
Nul jeune-homme jamais n'eſt chez elle introduit;
Elle fuit avec ſoin, en perſonne prudente,
De nos jeunes ſeigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi chez elle encor je ne ſuis point reçu;
Je l'ai long-tems lorgnée, &, grâce au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets ſans les lire:
Bientôt elle les lut, & daigne enfin m'écrire.

Depuis près de deux jours je goûte un doux eſpoir,
Et je dois en un mot l'entretenir ce ſoir.

EUPHEMIE.

Eh bien, je veux auſſi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant, qui nous plaît, qui nous aime,
Eſt toujours, que je crois, reçue avec plaiſir.
De vous adraitement je veux l'entretenir,
Et diſpoſer ſon cœur à preſſer l'hyménée
Qui fera le bonheur de votre deſtinée.
Obtenez au plutôt & ſa main & ſa foi:
Je vous y ſervirai; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'eſt point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure:
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHEMIE.

Soyez heureux, mon fils; c'eſt tout ce que je veux.

SCÈNE II.

DAMIS *ſeul.*

MA mère n'a point tort; je ſais bien qu'en ce monde
Il faut pour réuſſir une adreſſe profonde.
Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais diſſimuler.

Çà, pour mieux eſſayer cette prudence extrême,
De nos ſecrets ici ne parlons qu'à nous-même.
Examinons un peu ſans témoins, ſans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité; mais ce n'eſt point un vice
De ſavoir ſe connaître & ſe rendre juſtice.
On n'eſt pas ſans eſprit, on plaît; on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.
Il faut bien s'avouer que l'on eſt fait à peindre;
On danſe, on chante, on boit, on ſait parler & feindre. (*a*)
Colonel à treize ans, je penſe avec raiſon
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en eſpérance,
Je garderai Julie, & vais avoir Hortenſe.
Poſſeſſeur une fois de toutes ſes beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités;
Mais ſans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être ſoupçonné, ſans paraître volage,
En mangeant en ſix mois la moitié de ſon bien,
J'aurai toute la cour ſans qu'on en ſache rien. (*b*)

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

Hé, bon jour, Commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'eſtropie

DAMIS.

Embraſſons-nous encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez...

DAMIS.

Que je t'étouffe une troiſième fois.

TRASIMON.

Mais quoi?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois:
Réjouis-toi, je ſuis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire...

DAMIS.

Oh! parbleu tu m'aſſommes;
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouir auſſi;
Vous avez ſur les bras une fâcheuſe affaire.

DAMIS.

Eh, eh, pas ſi fâcheuſe.

TRASIMON.

Erminie & Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement;
Vous avez parlé d'eux un peu légérement;
Et même depuis peu le vieux ſeigneur Horace
M'a prié....

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarraſſe!
Horace eſt un vieux fou, plutôt qu'un vieux Seigneur,
Tout chamarré d'orgueil, pétri d'un faux honneur,
Aſſez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour madame Erminie, on ſait aſſez comment
Je l'ai priſe & quittée un peu trop bruſquement.
Qu'elle eſt aigre Erminie, & qu'elle eſt tracaſſière!
Pour ſon petit amant, mon cher ami Valère,
Tu le connais un peu; parle : as-tu jamais vu
Un eſprit plus guindé, plus gauche, plus tortu?
A propos, on m'a dit hier en confidence
Que ſon grand frère aîné, cet homme d'importance,
Eſt reçu chez Clarice avec quelque faveur;
Que la groſſe Comteſſe en crève de douleur.
Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendreſſe?

TRASIMON.

Vous ſavez que le ſexe aſſez peu m'intéreſſe.

DAMIS.

Je ne ſuis pas de même; & le ſexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne aſſez d'emploi.
Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un ſecret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y ſervir?

DAMIS.

Toi? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien;
Damis, s'il eſt ainſi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié....

TRASIMON.

C'eſt cette amitié même
Qui me fait-éviter avec un ſoin extrême
Le fardeau d'un ſecret au hazard confié,
Qu'on me dit par faibleſſe, & non par amitié;
Dont tout autre que moi ſerait dépoſitaire;
Qui de mille ſoupçons eſt la ſource ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte & de dépit,
Moi d'en avoir trop ſu, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, Commandeur, quoi que tu puiſſes dire,
Pour te faire plaiſir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empreſſement...

DAMIS.

Ah! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puiſque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'eſt l'amour même;

Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime:
La main qui me l'écrit le rend d'un prix.. vois-tu..
Mais d'un prix.. eh! morbleu, je crois l'avoir perdu:
Je ne le trouve point.... Holà, la Fleur, la Brie!

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, PLUSIEURS LAQUAIS, UN LAQUAIS.

MONSEIGNEUR?

DAMIS.

Remontez vite à la galerie;
Retournez chez tous ceux que j'ai vu ce matin:
Allez chez ce vieux Duc... ah! je le trouve enfin;
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.
(*à ses gens.*)
Laissez-nous.... Commandeur, écoute, je te prie.

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Pasquin, tenant un billet à la main.*

OUI, tout le long du jour demeure en ce jardin;
Observe tout, vois tout, redis-moi tout, Pasquin;
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.
Ah! je saurai..

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

Voici le Marquis qui s'avance.
Bonjour, Marquis.

CLITANDRE, *un billet à la main.*

Bonjour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne,
Que je crois...

CLITANDRE *bas.*

Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmottes-tu là?

CLITANDRE *bas.*

Que je suis malheureux!

DAMIS.

Çà pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le Marquis entendra le billet de ma belle!

CLITANDRE *en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé! quelle lettre! Hortenſe... Ah! la cruelle!

DAMIS *à Clitandre.*

C'eſt un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre ſort eſt doux!

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne ſavent point écrire de ce ſtyle. (*il lit.*)
« Enfin je cède aux feux dont mon cœur eſt épris;
» Je voulais le cacher; mais j'aime à vous le dire.
» Eh! pourquoi ne vous point écrire
» Ce que cent fois mes yeux vous ont ſans-doute appris?
» Oui, mon cher Damis, je vous aime;
» D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflammer,
» Craignant votre jeuneſſe, & ſe craignant lui-même,
» A *fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.*
» *Puiſſé-je*, après l'aveu d'une telle faibleſſe,
» Ne me la jamais reprocher!
» Plus je vous montre ma tendreſſe,
» Et plus à tous les yeux vous devez la cacher. »

TRASIMON.

Vous prenez très-grand ſoin d'obéir à la dame!
Sans doute, vous brûlez d'une diſcrète flamme?

CLITANDRE.

Heureux, qui d'une femme adorant les appas,

Reçoit de tels billets & ne les montre pas !

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre....

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit eſt cent fois plus aimable.
Que vous ſeriez charmés, ſi vous ſaviez ſon nom !
Mais dans ce monde il faut de la diſcrétion.

TRASIMON.

Oh ! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons, mais c'eſt avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler,....

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diſſimuler.
Je vois que vous penſez, & la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh ! crois.... juſqu'à préſent la choſe allait fort bien;
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore:

On en parle par-tout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oiſon je ſuis fort attaché;
Mais par ma foi *j'en* ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il *ne* m'importe guère.

DAMIS.

La *Julie* eſt aimable, il eſt vrai, mais légère;
L'autre eſt *ce* qu'il me faut; & c'eſt ſolidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet ſi charmant...

DAMIS.

Vous m'y forcez, allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde *ce portrait*, *mon cher ami Clitandre.*
Çà, *dis-moi ſi jamais* tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable & de plus gracieux?
C'eſt Macé qui l'a peint; c'eſt tout dire, & je penſe
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juſte Ciel! c'eſt Hortenſe!

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monſieur

Qu'Hortenſe eſt ma couſine, & chérit ſon honneur;
Et qu'un pareil aveu...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne!
J'ai ſix couſines, moi, que je vous abandonne;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, ſans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec ſoin ſur nous l'honneur de nos couſines;
Nous aurions trop à faire à la cour; & ma foi,
C'eſt aſſez que chacun réponde ici pour ſoi.

TRASIMON.

Mais Hortenſe, Monſieur...

DAMIS.

Eh bien, oui, je l'adore;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;
Et je l'épouſerai pour vous faire-enrager.

CLITANDRE *à part.*

Ah! plus cruellement pouvait-on m'outrager?

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne ſeront point ſecrètes:
Et vous n'en ſerez pas, tout couſin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, monſieur Damis; on peut vous faire-voir
Que ſur une couſine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce cenſeur, & ſon air pédanteſque ;
Et tous ces faux éclats de vertu romaneſque !
Qu'il eſt ſec ! qu'il eſt brut ! & qu'il eſt ennuyeux !
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux ?

CLITANDRE, *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je ſois maître !
Qu'il faut diſſimuler !

DAMIS.

Tu remarques peut-être
Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillans ;
Mais tu ſais que la chaſſe hier dura long-tems :
A tout moment on tombe, on ſe heurte, on s'accroche ;
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche ;
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité ;
La boîte s'eſt rompue, un brillant a ſauté.
Parbleu, puiſque demain tu t'en vas à la ville ;
Paſſe chez la Frénaye ; il eſt cher, mais habile ;
Choiſis comme pour toi l'un de ſes diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu ; ne montre au moins ce portrait à perſonne.

CLITANDRE *à part.*

Où ſuis-je!

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne:
Sois ſecret.

CLITANDRE *à part.*

Se peut-il..

DAMIS *revenant.*

J'aime un ami prudent;
Va, de tous mes ſecrets tu ſeras confident.
Eh, peut-on poſſéder ce que le cœur deſire,
Être heureux, & n'avoir perſonne à qui le dire?
Peut-on garder pour ſoi, comme un dépôt ſacré,
L'inſipide plaiſir d'un amour ignoré?
C'eſt n'avoir point d'amis, qu'être ſans confiance;
C'eſt n'être point heureux, que de l'être en ſilence.
Tu n'as vu qu'un portrait & qu'un ſeul billet-doux.

CLITANDRE.

Eh bien?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE *à part.*

Ah! je frémis.

DAMIS.

Ce ſoir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, ſans être vu, ni ſuivi de perſonne,

Entretenir Hortenſe ici dans ce jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah ! je ſuccombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune ?

CLITANDRE.

Hortenſe doit vous voir ?

DAMIS.

Oui, mon cher, ſur la brune:
Mais le ſoleil qui baiſſe amène ces momens,
Ces momens fortunés, deſirés ſi long-tems.
Adieu. Je vais chez toi rajuſter ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur ;
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai ſoudain finir notre aventure.
Toi, rôde près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaiſirs jaloux.
Je te donne le ſoin d'écarter les jaloux.

SCENE VIII.

CLITANDRE *ſeul.*

Ai-je aſſez retenu mon trouble & ma colère ?
Hélas ! après un an de mon amour ſincère,
Hortenſe en ma faveur enfin s'attendriſſait ;
Las de me réſiſter, ſon cœur s'amoliſſait.
Damis en un moment la voit, l'aime, & ſait plaire.

Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a ſu faire.
On le prévient! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité!
Il reçoit une lettre... Ah! celle qui l'envoie
Par un pareil billet m'eût fait-mourir de joie:
Et, pour combler l'affront dont je ſuis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée!
Elle veut à mes yeux lui ſervir de trophée.
Hortenſe, ah! que mon cœur vous connaiſſait bien mal!

SCENE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

ENFIN, mon cher Paſquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas! Monſieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'eſt Damis que l'on aime;
Oui, c'eſt cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit?

CLITANDRE.

Lui-même.

D'un rival imprudent dérangeons les deſſeins;
Tandis qu'il va parer ſa petite perſonne.
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puiſqu'il eſt indiſcret, il en faut profiter;
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN

Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterais, Monſieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiſeau dans les airs;
Un poëte entêté, qui récite ſes vers,
Une plaideuſe en feu, qui crie à l'injuſtice,
Un Manceau tonſuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre & ſes coups;
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ſtratagême.
Hortenſe ni Damis ne m'ont jamais vu?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un ſien portrait?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.
Vous avez un billet que vous écrit la belle?

CLITANDRE.

Hélas ! il eſt trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
Eſt un ordre bien net de ne lui parler plus ?

CLITANDRE.

Eh, oui, je le ſais bien.

PASQUIN.

La lettre eſt ſans deſſus ?

CLITANDRE.

Eh, oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vite & portrait & lettre.
Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre
Un portrait confié ?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons :
Le ſcrupule eſt plaiſant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

PASQUIN.

Mais repoſez-vous de tout ſur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux,...

PASQUIN.

Eh ! dénichez. Voici madame Hortenſe.

SCENE X.

HORTENSE, NERINE.

HORTENSE.

NERINE, j'en conviens, Clitandre eſt vertueux;
Je connais la conſtance & l'ardeur de ſes feux;
Il eſt ſage, diſcret, honnête-homme, ſincère;
Je le dois eſtimer : mais Damis ſait me plaire.
Je ſens trop, aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'âme,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux!

NERINE.

Quelle vivacité! quoi! cette humeur ſi fière?

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NERINE.

Au premier rendez-vous, vous avez du dépit?

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon eſprit.
Sa mère, ce jour-même, a ſu par ſa viſite,
De ſon fils dans mon cœur augmenter le mérite.

Je vois bien qu'elle veut avancer le moment,
Où je dois pour époux accepter mon amant:
Mais je veux en ſecret lui parler à lui-même,
Sonder ſes ſentimens.

NERINE.

Doutez-vous qu'il vous aime?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le ſais. Mais je veux
Mille fois de ſa bouche entendre ſes aveux,
Voir s'il eſt en effet ſi digne de me plaire;
Connaître ſon eſprit, ſon cœur, ſon caractère;
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, ſi je puis, de lui ſans paſſion.

SCENE XI.

HORTENSE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MADAME, en grand ſecret, monſieur Damis mon maître...

HORTENSE.

Quoi! ne viendrait-il pas?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah! le petit traître

HORTENSE.

Il ne viendra point?

PASQUIN.

Non; mais par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il eſt excédé.

HORTENSE.

Mon portrait!

PASQUIN.

Reprenez vite la miniature.

HORTENSE.

Je doute ſi je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure;
Dépêchez-moi, j'ai hâte; & de ſa part ce ſoir
J'ai deux portraits à rendre, & deux à recevoir.
Juſqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel! quelle perfidie!
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous ſupplie
De finir la lorgnade, & chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE, NERINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS *dans le fond du théâtre.*

Je verrai dans ce lieu la Beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'eſt Damis. Je ſuis pris. Ne perdons point courage.
(*il court à Damis, & le tire à part.*)
Vous voyez, Monſeigneur, un des griſons ſecrets,
Qui d'Hortenſe par-tout va portant les poulets.
J'ai certain billet-doux de ſa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement ! quel prix de l'amour le plus tendre !

DAMIS.

Liſons.
(*il lit.*)
Hom... hom... « Vous méritez de me charmer.
» Je ſens à vos vertus ce que je dois d'eſtime,
» Mais je ne ſaurais vous aimer. »
Eſt-il un trait plus noir & plus abominable ?
Je ne me croyais pas à ce point eſtimable.
Je veux que tout ceci ſoit public à la cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La choſe aſſurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE *à l'autre bout du théâtre.*

A-t-il pu juſque-là pouſſer ſon infamie?

DAMIS.

Tenez; c'eſt-là le cas qu'on fait de tels écrits.

(*il déchire le billet.*)

PASQUIN.

Je ſuis honteux pour vous d'un ſi cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait! Ah! périſſe à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits!

(*elle jette ſon portrait.*)

PASQUIN, *revenant à Damis.*

Vous voyez: devant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, Monſieur.

DAMIS.

Il eſt quelques maitreſſes
Par qui l'original eſt un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu!

(*à Paſquin.*)

Prends ma bourſe. Dis-moi, pour qui je ſuis trahie,
A quel heureux objet Damis me ſacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou ſix Beautés, dont il ſe dit l'amant;

Qu'il ſert toutes bien mal, qu'il trompe également :
Mais ſur-tout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS, *s'étant avancé vers Paſquin.*

Prends ma bague, & dis-moi, mais ſans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maitreſſe aujourd'hui prodigue ſon amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence ;
Mais un certain Abbé lorgne de près Hortenſe ;
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais-entrer par-fois Traſimon ſon couſin.

DAMIS.

Parbleu, j'en ſuis ravi. J'en apprends là de belles ;
Et je veux en chanſons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'eſt le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN *à Hortenſe.*

Vous n'avez rien, Madame, à deſirer de moi?
(*à Damis.*)
Vous n'avez nul beſoin de mon petit emploi?
Le ciel vous tienne en paix.

SCÈNE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NERINI

HORTENSE, *revenant.*

D'où vient que je demeure?

DAMIS.

Je devrais être au bal, & danſer à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas! d'Hortenſe il n'eſt point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encore, ou je ſuis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS.

Fuir, & me regarder! ah! quelle perfidie!
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir?

HORTENSE.

Laiſſez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah! l'effort n'eſt pas grand, grâces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grâce à vos injuſtices.

DAMIS.

Ainſi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller?

HORTENSE.

Que ce diſcours, ô Ciel! eſt plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie!

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu?

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle!

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidèle,
Un billet, un ſeul mot, qui ne fût point d'amour!

DAMIS.

Je conſens de quitter le roi, toute la cour,
La faveur où je ſuis, les poſtes que j'eſpère,
N'être jamais de rien, ceſſer par-tout de plaire,
S'il eſt vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je conſens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame eſt malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'eſt rendu;

Ce prix trop mépriſé d'une amitié trop tendre ;
Le voilà : pouvez-vous....

DAMIS.

Ah ! j'apperçois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NERINE, PASQUIN.

DAMIS.

VIENS-çà, Marquis, viens çà. Pourquoi fuis-tu d'ici ?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi ! Clitandre ſaurait...

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame ;
C'eſt un ami prudent, à qui j'ouvre mon ame :
Il eſt mon confident, qu'il ſoit le vôtre auſſi.
Il faut....

HORTENSE.

Sortons, Nérine : ô Ciel ! quel étourdi !

SCÈNE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

AH! Marquis, je reſſens la douleur la plus vive:
Il faut que je te parle... il faut que je la ſuive...
Attends-moi.
(*à Hortenſe.*)
Demeurez. Ah! je ſuivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

JE ſuis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés ſur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais auſſi. J'ai bien joué mon rôle:
Ils ſe devraient haïr tous deux aſſurément
Mais pour ſe pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers ſon appartement Hortenſe va ſe rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle ; Hortenſe au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, & ſon amant la ſuit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle; on détourne la tête.

PASQUIN.

Il eſt vrai : mais Damis de tems en tems l'arrête.

CLITANDRE.

Il ſe met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortenſe entre chez elle enfin, & le renvoie.
Je ſens des mouvemens de chagrin & de joie,
D'eſpérance & de crainte, & ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra ſe terminer.

SCÈNE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

AH! Marquis, cher Marquis, parle ; d'où vient qu'Hortenſe
M'ordonne en grand ſecret d'éviter ſa préſence ?

D'où vient que ſon portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ſes mains? Parle, réponds, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarraſſez fort.

DAMIS *à Paſquin.*

Et vous, monſieur le traître;
Vous le valet d'Hortenſe, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN *à Clitandre.*

Monſieur, protégez-nous.

CLITANDRE.

Eh, Monſieur!

DAMIS.

C'eſt en vain.

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'eſt moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel ſi grand intérêt peux-tu prendre à ſa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encore, & ſérieuſement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.
Çà, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah! Monſieur, cette affaire eſt embrouillée en diable;
Mais je vous apprendrai de ſurprenans ſecrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non; je ne promets rien, & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monſieur, Hortenſe arrive, & pourrait nous entendre.

(*à Cliſandre.*)

Ah, Monſieur, que dirai-je? Hélas! je ſuis à bout.
Allons tous trois au bal, & je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE, *un maſque à la main & un domino*; TRASIMON, NERINE.

TRASIMON.

OUI, croyez, ma couſine, & faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment? montrer par-tout & lettres & portrait?
En public, à moi-même? Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE.

Eſt-il vrai que Julie à ſes yeux ſoit ſi belle,
Qu'il en ſoit amoureux?

TRASIMON.

Il m'importe fort peu:
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe, morbleu;
Et je ſais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre?

Qu'en penſes-tu ? dis-moi.

NERINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aiſément, ſi l'on veut, ſavoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiſcrétion, Nérine, fut extrême:
Je devrais le haïr, peut-être que je l'aime.
Tout à l'heure, en pleurant, il jurait devant toi
Qu'il m'aimerait toujours, & ſans parler de moi;
Qu'il voulait m'adorer, & qu'il ſaurait ſe taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il eſt au bal; il faut l'aller trouver.
Déguiſe-toi, dis-lui qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre & le ſilence.
L'artifice eſt permis ſous ce maſque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur:
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidèle;
Je ſaurai ce qu'il penſe, & de moi-même & d'elle;
C'eſt de cet entretien que dépendra mon choix.
(*à Traſimon.*)
Ne vous écartez point, reſtez près de ce bois;
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre:
L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre.
Je vous appellerai quand il en ſera tems.

Un amant moins couru ne me saurait flatter.

DAMIS.

Oh! j'ai sur ce pied-là de quoi vous contenter:
J'ai fait en peu de tems d'assez belles conquêtes;
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes;
Et nous sommes courus de plus d'une Beauté,
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerions bien qui sont les difficiles,
Et qui sont avec nous passablement faciles

HORTENSE.

Mais encore?

DAMIS.

Eh!... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je suis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous sacrifie
La petite Isabelle & la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris?

HORTENSE.

Quelle offrande est-ce là?
On m'offre tous les jours ces sacrifices-là.
Ces Dames, entre nous, sont trop souvent quittées.
Nommez-moi des Beautés qui soient plus respectées,
Et dont je puisse au moins triompher sans rougir.
Ah! si vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour jusqu'alors insensible,
Aux manèges de cour toujours inaccessible,
De qui la bienséance accompagnât les pas,

Qui ſage en ſa conduite évitât les éclats,
Enfin qui pour vous ſeul eût eu quelque faibleſſe....

DAMIS, *s'aſſeyant auprès d'Hortenſe.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtreſſe,
A qui ce portrait-là reſſemble trait pour trait:
Mais vous m'accuſeriez d'être trop indiſcret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence;
Si je voulais parler, je nommerais Hortenſe.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi?
Je n'aime point Hortenſe alors que je vous voi;
Elle n'eſt près de vous ni touchante ni belle;
De plus, certain Abbé fréquente trop chez elle;
Et de nuit, entre nous, Traſimon ſon couſin
Paſſe un peu trop ſouvent par le mur du jardin.

HORTENSE.

A l'indiſcrétion joindre la calomnie!
(*à part.*) (*haut.*)
Contraignons-nous encore. Ecoutez, je vous prie;
Comment avec Hortenſe êtes-vous, s'il vous plaît

DAMIS.

Du dernier bien: je dis la choſe comme elle eſt.

HORTENSE *à part.*

Peut-on plus loin pouſſer l'audace & l'impoſture!

DAMIS.

Non, je ne vous ments point; c'eſt la vérité pure.

HORTENSE *à part.*

Le traître!

DAMIS.

Eh, ſur cela quel eſt votre ſouci?
Pour parler d'elle enfin ſommes-nous donc ici?
Daignez, daignez plutôt.....

HORTENSE.

Non, je ne ſaurais croire
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'eſt trop me faire injure.

(*il lui donne la lettre.*)

Tenez donc; vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE, *ſe démaſquant.*

Oui, je la connais, traître! & je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin; & mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait & la lettre.

Qu'à ces indignes mains j'avais oſé commettre.
Il eſt tems; Traſimon, Clitandre, montrez-vous.

SCÈNE XXI. & dernière.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE *à Clitandre.*

Si je ne vous ſuis point un objet de courroux;
Si vous m'aimez encore; à vos lois aſſervie,
Je vous offre ma main, ma fortune & ma vie.

CLITANDRE.

Ah! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie & de ſaiſiſſement.

TRASIMON *à Damis.*

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais ſage.
C'eſt moi ſeul, mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu, poſſédez mieux l'art de diſſimuler.

DAMIS.

Juſte Ciel! déſormais à qui peut-on parler?

FIN.

VARIANTES DE L'INDISCRET.

(*a*) PREMIÈRES éditions.

Je ſuis dans une cour qu'une reine nouvelle
Va rendre plus brillante, & plus vive, & plus belle.
Je ne ſuis pas trop vain ; mais entre nous, je croi
Avoir tout-à-fait l'air d'un favori du roi.
Je ſuis jeune, aſſez beau, vif, galant, fait-à-peindre ;
Je ſais plaire au beau ſexe, & ſur-tout je ſais feindre.

(*b*) *Ibidem.*

Avec cet air aiſé que j'attrape ſi bien,
Je vais être de plus maître d'un très-gros bien.
Ah ! que je vais tenir une table excellente !
Hortenſe a bien, je crois, cent mille francs de rente :
J'en aurai tout autant ; mais d'un bien clair & net.
Que je vais déſormais couper au lanſquenet !

(*c*) *Ibid.*

CLITANDRE.

Il eſt vrai qu'on le dit.

DAMIS.

On a quelque raiſon ;
Mais vous auriez de moi méchante opinion
Si je me contentais d'une ſeule maîtreſſe ;
J'aurais trop à rougir de pareille faibleſſe.
A Julie en public je parais attaché,
Mais par ma foi, j'en ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort, ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie eſt coquette, & paraît bien légère ;
L'autre eſt très-différente, & c'eſt ſolidement
Que je l'aime.

Fin des Variantes. L'ENF.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE,

Repréſentée, pour la première fois, le 10 Octobre 1736.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR DE L'ÉDITION DE 1738.

Il eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plutôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente repréſentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a miſe juſqu'ici ſur le compte de diverſes perſonnes très-eſtimées; mais elle eſt véritablement de M. de *Voltaire*, quoique le ſtyle de la Henriade & d'Alzire ſoit ſi différent de celui-ci, qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main.

C'eſt ce qui fait que nous donnons, ſous ſon nom, cette pièce au public, comme la première comédie qui ſoit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à ſe ſervir de cette meſure. Elle produira ſur le théâtre Français de la variété; & qui donne des plaiſirs nouveaux, doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la repréſentation des mœurs, cette pièce ſemble être aſſez de ce caractère. On y voit un mélange de ſérieux & de plaiſanterie, de comique & de touchant. C'eſt ainſi que la vie des hommes eſt bigarrée; ſouvent même une ſeule aventure produit tous ces contraſtes. Rien n'eſt ſi commun qu'une maiſon dans laquelle un père gronde;

une fille occupée de ſa paſſion pleure : le fils ſe moque des deux; & quelques parens prennent différemment part à la ſcène. On raille très-ſouvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voiſine, & la même perſonne a quelquefois ri & pleuré de la même choſe dans le même quart-d'heure.

Une dame très-reſpectable (1) étant un jour au chevet d'une de ſes filles (2) qui était en danger de mort, entourée de toute ſa famille, s'écriait en fondant en larmes : *Mon Dieu, rendez-la moi, & prenez tous mes autres enfans* ! Un homme qui avait épouſé une autre de ſes filles (3), s'approcha d'elle, & la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en ſont-ils* ? Le ſang-froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet ſur cette dame affligée, qu'elle ſortit en éclatant de rire; tout le monde la ſuivit en riant, & la malade ayant ſu de quoi il était queſtion, ſe mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de-là que toute comédie doive avoir des ſcènes de bouffonnerie & des ſcènes attendriſſantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté; d'autres toutes ſérieuſes, d'autres mélangées, d'autres où l'attendriſſement va juſqu'aux larmes. Il ne faut donner l'excluſion à aucun genre; & ſi l'on me demandait quel genre eſt le meilleur, je répondrais : *Celui qui eſt le mieux traité.*

(1) La première maréchale de *Noailles.*

(2) Madame de *Gondrin*, depuis comteſſe de Toulouſe.

(3) Le duc de la *Vallière.*

Il ſerait peut-être à propos & conforme au goût de ce ſiècle *raiſonneur*, d'examiner ici quelle eſt cette ſorte de plaiſanterie qui nous fait-rire à la comédie.

La cauſe du rire eſt une de ces choſes plus ſenties que connues. L'admirable *Molière*, *Regnard* qui le vaut quelquefois, & les auteurs de tant de jolies petites pièces, ſe ſont contentés d'exciter en nous ce plaiſir, ſans nous en rendre jamais raiſon, & ſans dire leur ſecret.

J'ai cru remarquer aux ſpectacles qu'il ne s'élève preſque jamais de ces éclats-de-rire univerſels, qu'à l'occaſion d'une mépriſe. *Mercure* pris pour *Soſie*, le chevalier *Ménechme* pris pour ſon frère, *Criſpin* feſant ſon teſtament ſous le nom du bon-homme *Géronte*; *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de ſa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de ſa caſſette; *Pourceaugnac* à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire-paſſer pour fou; en un mot, les mépriſes, les équivoques de pareille eſpèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guère rire que quand il ſe méprend: & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était ſi bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaiſanteries qui cauſent une autre ſorte de plaiſir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout ſon cœur, ſoit aux ſpectacles, ſoit dans la ſociété, que dans les cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la repréſentation plaît, ſans cauſer ce rire immodéré de joie.

PERSONNAGES.

EUPHÉMON père.

EUPHÉMON fils.

FIERENFAT, préſident de Cognac, ſecond fils d'*Euphémon.*

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de *Rondon.*

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, ſuivante de *Liſe.*

JASMIN, valet d'*Euphémon* fils.

La Scène eſt à Cognac.

L'ENFANT PRODIGUE.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

Mon triſte ami, mon cher & vieux voiſin,
Que de bon cœur j'oublîrai ton chagrin !
Que je rirai ! Quel plaiſir ! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais mons ton fils, le ſieur de Fierenfat,
Me ſemble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc !

RONDON.

Tout fièr de ſa magiſtrature,
Il fait l'amour avec poids & meſure.

Adoleſcent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Eſt, à mon ſens, un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable:
Il eſt trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes auſſi
Un peu trop bruſque.

RONDON.

Ah! je ſuis fait ainſi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre;
A bien mâter cette fatuité,
Et l'air pédant dont il eſt encroûté.
Vous avez fait, beau-père, en père ſage;
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce ſot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre eſpérance;
Et d'acheter pour lui la préſidence
De cette ville: oui, c'eſt un trait prudent.
Mais dès qu'il fut monſieur le préſident,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence:
Sa gravité marche & parle en cadence;
Il dit qu'il a bien plus d'eſprit que moi,
Qui, comme on ſait, en ai bien plus que toi.
Il eſt....

EUPHEMON.

Eh mais, quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours...

RONDON.

Va, va, laiſſe, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu, ſont comme rien,
Lorſque d'ailleurs on amaſſe un gros bien.
Il eſt avare; & tout avare eſt ſage.
Oh! c'eſt un vice excellent en ménage;
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il eſt mon gendre, & ma Liſe eſt à lui.
Il reſte donc, notre triſte beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête
D'un uſufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence:
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite
La triſte fin de ma vie inquiète;
Mais je voudrais qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche inſenſée;
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux! tant mieux!

EUPHEMON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête;
Dans cet hymen paraiſſe en troûble-fête?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, ſans façon;
Mettre en jurant le feu dans la maiſon?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enlève Liſe?
Liſe autrefois à cet aîné promiſe?
Ma Liſe qui...

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préſervé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller ſon père?
Pour ſuccéder?

EUPHEMON.

Non... tout eſt à ſon frère.

RONDON.

Ah ! ſans cela point de Liſe pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Liſe & mes biens aujourd'hui;
Et ſon aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un père qu'il outrage:
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-tems enduré.
L'autre du moins agit avec prudence;
Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance!
Le libertin, mon Dieu, que c'était-là!
Te ſouvient-il, vieux beau-père, ah, ah, ah,
Qu'il te vola, (ce tour eſt bagatelle,)
Chevaux, habits, linge, meubles, vaiſſelle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes?

RONDON.

Et ſur un as mettant vingt rouleaux d'or?
Eh, eh!

EUPHEMON.

Ceſſez.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Approchez, venez, Liſe;
Ce jour pour vous eſt un grandjour de criſe.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triſte ou gai, riche ou gueux;
Ne ſens-tu pas des deſirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine?

EUPHEMON.

Ah, ah, notre féal,
Votre pouvoir va, ce ſemble, un peu mal;
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de paſſion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne ſais-tu pas que le devoir t'oblige

A lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Non, vous dis-je;
Je ſais mon père, à quoi ce nœud ſacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſais qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le ſort nous refuſe en beauté ;
Être au dehors diſcrète, raiſonnable;
Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable :
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point ;
Les ſentimens ne ſe commandent point.
N'ordonnez rien ; l'amour fuit l'eſclavage.
De mon époux le reſte eſt le partage :
Mais pour mon cœur il le doit mériter.
Ce cœur au moins, difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raiſon, ni par-devant notaire.

EUPHEMON.

C'eſt, à mon gré, raiſonner ſenſément;
J'approuve fort ce juſte ſentiment.
C'eſt à mon fils à tâcher de ſe rendre
Digne d'un cœur auſſi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaiſant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant !
Jamais, ſans vous, ma fille bien appriſe
N'eût devant moi lâché cette ſottiſe.

(*à Liſe.*)

Ecoute, toi: je te baille un mari;
Tant-ſoit-peu fat, & par trop renchéri;
Mais c'eſt à moi de corriger mon gendre:
Toi, tel qu'il eſt, c'eſt à toi de le prendre,
De vous aimer, ſi vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux.
C'eſt-là ton lot. Et toi, notre beau-père,
Allons ſigner chez notre gros notaire,
Qui vous allonge en cent mots ſuperflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter ſon bavard griffonnage;
Lavons la tête à ce large viſage;
Puis je reviens, après cet entretien;
Gronder ton fils, ma fille & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MON Dieu! qu'il joint à tous ſes airs groteſques
Des ſentimens & des travers burleſques!

LISE.

Je ſuis ſa fille, & de plus ſon humeur
N'altère point la bonté de ſon cœur;
Et ſous les plis d'un front atrabilaire,

Sous cet air bruſque, il a l'ame d'un père;
Quelquefois même, au milieu de ſes cris,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il eſt bien vrai qu'en blâmant la perſonne
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raiſon;
Mais lorſqu'enſuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je ſens que ſon tort eſt extrême!

MARTHE.

Comment aimer un monſieur Fierenfat?
J'épouſerais plutôt un vieux ſoldat,
Qui jure, boit, bat ſa femme, & qui l'aime;
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui, d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger ſa femme en lui parlant;
Qui, comme un paon, dans lui-même ſe mire;
Sous ſon rabat ſe rengorge & s'admire,
Eſt plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin:
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me preſcrit l'eſclavage.
Ce Fierenfat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux;
Il eſt le fils de l'ami de mon père:

C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Hélas! quel cœur, libre dans ſes ſoupirs,
Peut ſe donner au gré de ſes deſirs?
Il faut céder: le tems, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, ſoumiſe à mes liens,
A ſes défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'eſt bien parler, belle & diſcrète Liſe;
Mais votre cœur tant-ſoit-peu ſe déguiſe.
Si j'oſais... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE, *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE, *la retenant.*

Il eſt vrai, ſa jeuneſſe
Pour quelque tems a ſurpris ma tendreſſe;
Etait-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE, *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *la retenant.*

De corrupteurs ſa jeuneſſe entourée
Dans les excès ſe plongeait égarée;
Le malheureux ! il cherchait tour-à-tour
Tous les plaiſirs; il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis ſa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, ſans feinte & ſans caprice,
Eſt en effet le plus grand frein du vice.
Dans ſes liens qui ſait ſe retenir,
Eſt honnête-homme, ou va le devenir;
Mais Euphémon dédaigna ſa maîtreſſe;
Pour la débauche il quitta la tendreſſe.
Ses faux amis, indigens ſcélérats,
Qui dans le piège avaient conduit ſes pas,
Ayant mangé tout le bien de ſa mère,
Ont, ſous ſon nom, volé ſon triſte père.
Pour comble enfin, ces ſéducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ſes vices & ſes charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui succède aujourd'hui:
Il aura Liſe; & certes c'eſt dommage!
Car l'autre avait un bien joli viſage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Danſait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah, que dis-tu!

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de ſottiſes étranges,
On découvrait aiſément dans ſon cœur
Sous ſes défauts un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me ſemble, point flatteur,
Point médiſant, point eſcroc, point menteur.

LISE.

Oui; mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'eſt monſieur ſon frère.

LISE.

Il faut reſter, c'eſt un mal néceſſaire.

SCÈNE IV.

ELISE, MARTHE, le PRÉSIDENT FIERENFAT.

FIERENFAT.

Je l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la ſatisfaction
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroît de biens eſt l'ame d'un ménage;
Fortune, honneurs & dignités, je croi,
Abondamment ſe trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela:
Vous entendrez murmurer *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains: c'eſt une choſe infâme,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Être à-la-fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil, & pincé d'avarice;
Lorgner ſans ceſſe avec un œil content
Et ſa perſonne & ſon argent comptant;
Être en rabat un petit-maître avare,

C'eſt un excès de ridicule rare:
Un jeune fat paſſe encor, mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'eſt à Madame: ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.
(*à Liſe.*)
Le ſilence eſt votre fait.... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce gendarme effronté,
Qui, ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carrière à ſa langue impudente.
Je ne ſuis pas un préſident pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Liſe.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme;
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc; laiſſez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

LISE.

Non, des raiſons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi;
Point de raiſons, c'eſt le plus sûr.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, RONDON.

RONDON.

Ma foi,
Il nous arrive une plaiſante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monſieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici-près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui deſcendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune!...

RONDON.

Nenni vraiment;
Un béquillard, un vieux ridé ſans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchiſe
L'un contre l'autre ont mis leur barbe griſe
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaiſſaient

ACTE II.

SCENE PREMIÉRE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémiſſez en voyant de plus près
Tout ce fraças, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'eſſaie,
Plus de ce joug la peſanteur m'effraie;
A mon avis, l'hymen & ſes liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu; l'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme & que l'honneur épure.
Dieu! quel plaiſir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de ſon amant!
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union ſi chère,

Si l'on en voit, c'eſt le ciel ſur la terre.
Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique;
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit ſans amour;
Trembler toujours d'avoir une faibleſſe,
Y ſuccomber ou combattre ſans ceſſe;
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde;
Un tel hymen eſt l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit:
Que de lumière en une ame ſi neuve!
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui ſagement ſe conſole à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit ſur ce point davantage.
Mais vos dégoûts ſur ce beau mariage
Auraient beſoin d'un éclairciſſement.
L'hymen déplaît avec le préſident:
Vous plairait-il avec monſieur ſon frère?
Débrouillez-moi, de grâce, ce myſtère:
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïſſez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en ſais rien; je ne puis & je n'oſe

SCENE III.

LISE, *Mad.* CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

VOILA la dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'eſt.

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe, & beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſièges donc. Madame, pardon ſi....

Mad. CROUPILLAC.

Ah, Madame!

LISE.

Eh, Madame!

Mad. CROUPILLAC.

Il faut auſſi....

LISE.

S'aſſeoir, Madame.

Mad. CROUPILLAC, *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe; & dans le fond de l'ame,
Je voudrais bien....

LISE.

Madame?

Mad. CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas! vous voyant ſi jolie.

LISE.

Conſolez-vous, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Oh! non, ma mie;
Je ne ſaurais: je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en eſpérance,
Un ſeul, hélas! c'eſt bien peu quand j'y penſe;
Et j'avais eu grand' peine à le trouver;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il eſt un tems, ah! que ce tems vient vite!
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on eſt ſeule; & certe il n'eſt pas bien
D'enlever tout à qui n'a preſque rien.

LISE.

Excuſez-moi, ſi je ſuis interdite
De vos diſcours & de votre viſite.
Quel accident afflige vos eſprits?
Qui perdez-vous? & qui vous ai-je pris?

Mad. CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il eſt force bégueules
Au teint ridé, qui penſent qu'elles ſeules,
Avec du fard & quelques fauſſes dents,
Fixent l'amour, les plaiſirs & le tems:
Pour mon malheur, helas! je ſuis plus ſage;

Je vois trop bien que tout paſſe, & j'enrage;

LISE.

J'en ſuis fâchée, & tout eſt ainſi fait;
Mais je ne puis vous rajeunir.

Mad. CROUPILLAC.

Si fait:
J'eſpère encore, & ce ſerait peut-être
Me rajeunir, que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

Mad. CROUPILLAC.

D'un préſident, d'un ingrat, d'un époux,
Que je pourſuis, pour qui je perds haleine;
Et ſurement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame?

Mad. CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printems
Je ne parlais jamais aux préſidens,
Je haïſſais leur perſonne & leur ſtyle;
Mais avec l'âge on eſt moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame?

Mad. CROUPILLAC.

Enfin il faut ſavoir
Que vous m'avez réduite au déſeſpoir.

LISE.

Comment? en quoi?

Mad. CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême ;
Veuve, & pouvant disposer de moi-même :
Dans Angoulême en ce tems Fierenfat
Etudiait, apprenti magistrat ;
Il me lorgnait ; il se mit dans la tête
Pour ma personne un amour mal-honnête ;
Bien mal-honnête, hélas ! bien outrageant ;
Car il fesait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon-homme de père :
On s'entremit, on poussa loin l'affaire ;
Car en mon nom souvent on lui parla ;
Il répondit qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la chose était sûre,

LISE.

Oh ! oui.

Mad. CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir !

Mad. CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah !

Mad. CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,

Et de ſon père ayant pris ſon congé,
Errant, proſcrit, peut-être mort, que ſais-je?
(Vous vous troublez!) mon héros de collège,
Mon préſident, ſachant que votre bien
Eſt, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſe enfin ma fortune & mes larmes:
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il eſt ce ſoir admis.
Mais penſez-vous qu'il vous ſoit bien permis
D'aller ainſi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière?
Pour moi, déjà, par proteſtation,
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire;
Et le procès ſera fait de manière,
Que vous, ſon père, & les enfans que j'ai,
Nous ſerons morts avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité, je ſuis toute honteuſe
Que mon hymen vous rende malheureuſe.
Je ſuis peu digne, hélas! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état & ma vie;
On nous pourrait aiſément accorder:
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mad. CROUPILLAC.

Quoi! point plaider?

LISE.

Non: je vous l'abandonne.

Mad. CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne?
Vous n'aimez point?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, & nul dans les procès.

SCÈNE IV.

Mad. CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font-dreſſer les cheveux aux beaux-pères!
On m'a parlé de proteſtation.
Eh vertu-bleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chaſſerai bien loin ces créatures.

Mad. CROUPILLAC.

Faut-il encore eſſuyer des injures?
Monſieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

Mad. CROUPILLAC.

Votre gendre eſt ſans foi;
C'eſt un fripon d'eſpèce toute neuve,
Galant avare, écornifleur de veuve:
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes ?

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas ! ſi durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mad. CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à ſon père.

RONDON.

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mad. CROUPILLAC.

L'affaire
Eſt effroyable, & le beau ſexe entier
En ma faveur ira par-tout crier.

RONDON.

Il crîra moins que vous.

Mad. CROUPILLAC.

Ah ! vos perſonnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mad. CROUPILLAC.

Il me faut un époux ;
Et je prendrai lui, ſon vieux père, ou vous.

RONDON.

Qui, moi ?

Mad. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh ! je vous en défie.

Mad. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie !

SCÈNE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Liſe.*

JE voudrais bien ſavoir auſſi pourquoi
Vous recevez ces viſites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur, le roi des pédans fades,
Quel ſot démon vous force à courtiſer
Une baronne, afin de l'abuſer ?
C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner des airs d'être volage !
Il vous ſied bien, grave & triſte indolent,
De vous mêler du métier de galant !
C'était le fait de votre fou de frère ;
Mais vous, mais vous !

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père;
Je n'ai jamais requis cette union;
Je ne promis que ſous condition,
Me réſervant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous ſes biens en ma poſſeſſion,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre;
Argent comptant fait & beau-père & gendre.

RONDON.

Il a raiſon, ma foi, j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eſt choſe très-ſûre:
Hâtons-nous donc ſur ce pied de conclure.
D'écus tournois ſoixante peſans ſacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me déſeſpère!
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père,
Je fais auſſi mes proteſtations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions! toi? quelle impertinence!
Tu dis, tu dis?...

LISE.

Je dis ce que je penſe.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De ſe nourrir des pleurs d'un malheureux ?
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur, dans votre ſort proſpère,
Oubliez-vous que vous avez un frère ?

FIERENFAT.

Mon frère ? moi, je ne l'ai jamais vu ;
Et du logis il était diſparu,
Lorſque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé ſur Cujas & Bartole.
J'ai ſu depuis ſes beaux déportemens ;
Et ſi jamais il reparaît céans,
Conſolez-vous, nous ſavons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'eſt un projet fraternel & chrétien.
En attendant vous confiſquez ſon bien :
C'eſt votre avis ; mais moi, je vous déclare
Que je déteſte un tel projet.

RONDON.

Tarare!
Va, mon enfant, le contrat eſt dreſſé ;
Sur tout cela le notaire a paſſé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la ſorte ;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Liſez Cujas, chapître cinq, ſix, ſept :

« Tout libertin de débauches infect,
» Qui renonçant à l'aile paternelle
» Fuit la maiſon, ou bien qui pille icelle,
» *Ipſo facto* de tout dépoſſédé,
» Comme un bâtard il eſt exhérédé. »

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume;
Je n'ai point lu Cujas; mais je préſume,
Que ce ſont tous des malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon-ſens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laiſſe périr ſon frère de misère;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos lois.

RONDON.

Ah! laiſſez-là vos lois & votre code,
Et votre honneur, & faites à ma mode.
De cet aîné que t'embarraſſes-tu?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il ſoit puni; mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte d'un droit d'aîneſſe.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne feront point le prix de ſes malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore:
Si l'intérêt ainſi l'a pu dreſſer,
C'eſt un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah! qu'une femme entend mal les affaires!

RONDON.

Quoi ! tu voudrais corriger deux notaires ?
Faire-changer un contrat ?

LISE.

Pourquoi non ?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maiſon ;
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand uſage ;
Juſqu'à préſent, du monde & du ménage ;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons autant qu'il en ſoutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Elle eſt têtue ; & pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter :
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHEMON *père*, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

AH! le voici, le bon homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raiſon.
On n'attend plus rien que ta ſignature;
Preſſe-moi donc cette tardive allure:
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui,
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaiſe,
Que deux enfans... je ne me ſens pas d'aiſe.
Allons, ris donc, chaſſons tous les ennuis;
Signons, ſignons.

EUPHEMON.

Non, Monſieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre!

FIERENFAT.

Quelle raiſon?

RONDON.

Quelle rage eſt la vôtre?
Quoi! tout le monde eſt-il devenu fou?
Chacun dit, non: comment? pourquoi? par où?

EUPHEMON.

Ah! ce ſerait outrager la nature,
Que de ſigner dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la dame Croupillac,
Qui ſourdement fait ce maudit micmac?

EUPHEMON.

Non, cette femme eſt folle, & dans ſa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête;
Mais ce n'eſt pas de ſes cris impuiſſans
Que ſont venus les ennuis que je ſens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc? ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de ſoins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monſieur?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appriſe?

EUPHEMON.

Une, hélas! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les priſons, ſans ſecours, ſans habits,
Mourant de faim: la honte & la triſteſſe
Vers le tombeau conduiſaient ſa jeuneſſe:
La maladie & l'excès du malheur

De ſon printems avaient ſéché le fleur ;
Et dans ſon ſang la fièvre enracinée
Précipitait ſa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant ;
Sans doute, hélas ! il eſt mort à préſent.

RONDON.

Voilà, ma foi, ſa penſion payée.

LISE.

Il ſerait mort !

RONDON.

N'en ſois point effrayée,
Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monſieur, la pâleur
De ſon viſage efface la couleur.

RONDON.

Elle eſt, ma foi, ſenſible : ah, la friponne !
Puiſqu'il eſt mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous?...

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous ſerez ſon époux.
C'eſt mon bonheur, mais il ſerait atroce
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce feſtin
Le contre-tems de mon juſte chagrin ?
Et ſur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laiſſer couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos ſoupirs,

Et différez l'heure de vos plaiſirs :
Par une joie indiſcrète, inſenſée,
L'honnêteté ſerait trop offenſée.

LISE.

Ah! oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs;
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh, mais, mon père....

RONDON.

Eh, vous n'êtes pas ſage.
Quoi! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de ſa famille entière!

EUPHEMON.

Dans ces momens un père eſt toujours père.
Ses attentats & toutes ſes erreurs
Furent toujours le ſujet de mes pleurs;
Et ce qui pèſe à mon ame attendrie,
C'eſt qu'il eſt mort ſans réparer ſa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui;
Signons, danſons, allons: que de faibleſſe!

EUPHEMON.

Ma s....

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me bleſſe:
De regretter même le plus grand bien,

C'eſt fort mal-fait : douleur n'eſt bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,
Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau :
Pauvre cher homme ! allez, ſa frénéſie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, & ſuivez mes avis ;
C'eſt un grand gain, que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne penſe ;
Je pleure, hélas ! ſa mort & ſa naiſſance.

RONDON *à Fierenfat.*

Va : ſuis ton père, & ſois expéditif,
Prends ce contrat ; le mort ſaiſit le vif :
Il n'eſt plus tems qu'avec moi l'on barguigne ;
Prends-lui la main, qu'il parafe & qu'il ſigne.
(*à Liſe.*)
Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir.
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

EUPHEMON *fils*, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître:
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchâlamment de plaisirs enivré:
Tout est au diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire:
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable:
Né pour souffrir, je sais souffrir gaîment;
Manquer de tout, voilà mon élément;
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure
Dont tu rougis, c'était-là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON *fils*.

Que la misère entraîne d'infamie!

Faut-il encor qu'un valet m'humilie?
Quelle accablante & terrible leçon!
Je ſens encor, je ſens qu'il a raiſon.
Il me conſole au moins à ſa manière.
Il m'accompagne, & ſon ame groſſière,
Senſible & tendre en ſa ruſticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal (puiſqu'enfin il eſt homme),
Il me ſoutient ſous le poids qui m'aſſomme;
Il ſuit gaîment mon ſort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis! hélas! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître;
Comment ſont faits les gens qu'on nomme amis?

EUPHEMON *fils.*

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant ſouvent de leurs viſites,
A mes ſoupers délicats paraſites,
Vantant mes gôuts d'un eſprit complaiſant,
Et ſur le tout empruntant mon argent;
De leur bon cœur m'étourdiſſant la tête,
Et me louant, moi préſent.

JASMIN.

Pauvre bête!
Pauvre innocent! tu ne les voyais pas
Te chanſonner au ſortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON *fils.*

Ah! je le crois: car dans ma décadence,

Lorſqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit ſa bourſe.
Puis au ſortir malade & ſans reſſource,
Lorſqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un ſecours
D'où dépendaient mes miſérables jours,
Il détourna ſon œil confus & traître;
Puis il feignit de ne pas me connaître,
Et me chaſſa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'oſa te conſoler?

EUPHEMON *fils.*

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis! les amis! quels infames!

EUPHEMON *fils.*

Les hommes ſont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHEMON *fils.*

J'en attendais, hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois eſſuyé plus d'horreur.
Celle ſur-tout qui m'aimant ſans myſtère
Semblait placer ſon orgueil à me plaire,
Dans ſon logis meublé de mes préſens,
De mes bienfaits achetait des amans;

Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorſque de faim j'expirais dans ſa rue.
Enfin, Jaſmin, ſans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bordeaux me trouva par hazard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma ſouffrance.
Mais en quel lieu ſommes-nous, cher Jaſmin?

JASMIN.

Près de Cognac, ſi je ſais mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monſieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON *fils.*

Rondon le père de... quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme aſſez bruſque & bourru.
Je fus jadis page dans ſa cuiſine:
Mais, dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai: je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantaſſin, déſerteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon ſe ſouviendra peut-être;
Et nous pourrions dans notre adverſité....

EUPHEMON *fils.*

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère,
Moitié plaiſant, moitié triſte & colère,
Au fond bon diable: il avait une enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,

Œil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raiſons ! c'était une merveille.
Cela pouvait bien avoir de mon tems,
A bien compter, entre ſix à ſept ans;
Et cette fleur avec l'âge embellie
Eſt en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON *fils.*

Ah malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut conſoler;
Je vois toujours à travers ta viſière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHEMON *fils.*

Quel coup du ſort, ou quel ordre des cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux?
Hélas!

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures!
Tu reſtes là tout penſif, & tu pleures !

EUPHEMON *fils.*

J'en ai ſujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon?
Serais-tu pas parent de la maiſon?

EUPHEMON *fils.*

Ah! laiſſe-moi.

JASMIN, *en l'embraſſant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis moi qui tu peux être?

EUPHEMON *fils, en pleurant.*

Je ſuis... je ſuis un malheureux mortel,
Je ſuis un fou, je ſuis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit pourſuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;
Mourir de faim eſt par-trop rigoureux:
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, ſans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Eſt dans leurs bras; qui, la bèche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin?
Enrôlons-nous parmi cette canaille;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHEMON *fils.*

Hélas! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fauſſes délices;
Ils ont au moins, ſans trouble, ſans remords,
La paix de l'ame & la ſanté du corps.

SCÈNE II.

Mad. CROUPILLAC, EUPHEMON *fils*, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUE vois-je ici ? Serais-je aveugle ou borgne?
C'eſt lui, ma foi ! plus j'aviſe & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'eſt lui.
(*elle le conſidère.*)
Mais ce n'eſt plus ce même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, couſu d'or... c'eſt lui-même.
(*elle s'approche d'Euphémon.*)
Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien-fait,
Et celui-ci me ſemble pauvre & laid.
La maladie altère un beau viſage;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce ſpectre féminin
Nous pourſuit-il de ſon regard malin?

EUPHEMON *fils.*

Je la connais, hélas ! ou je me trompe;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

Mad. CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en ſi piètre poſture?

EUPHEMON *fils.*

Ma faute.

Mad. CROUPILLAC.

Hélas ! comme te voilà mis !

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis,
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Volé ! par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs ſont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs, & conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Mad. CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé.
Mais vous ſerez cent fois plus affligé,
Quand vous ſaurez les exceſſives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis-peu ſouffertes.

EUPHEMON *fils.*

Adieu, Madame.

Mad. CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu ! non, tu ſauras
Mon accident ; parbleu, tu me plaindras.

EUPHEMON *fils.*

Soit, je vous plains, adieu.

Mad. CROUPILLAC.

Non, je te jure

Que tu ſauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de ſon métier,
Vint avec moi connaiſſance lier
(*elle court après lui.*)
Dans Angoulême, au tems où vous battîtes
Quatre huiſſiers, & la fuite vous prîtes.
Ce Fiérenfat habite en ce canton
Avec ſon père, un ſeigneur Euphémon.

EUPHEMON *fils, revenant.*

Euphémon!

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON *fils.*

Ciel! Madame, de grâce,
Cet Euphémon, cet honneur de ſa race,
Que ſes vertus ont rendu ſi fameux,
Serait....

Mad. CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHEMON *fils.*

Quoi! dans ces mêmes lieux?

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON *fils.*

Puis-je au moins ſavoir.... comme il ſe porte?

Mad. CROUPILLAC.

Fort bien! je crois.... que diable vous importe?

EUPHEMON *fils.*

Et que dit-on?

Mad. CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHEMON *fils.*

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis ?

Mad. CROUPILLAC.

Ah ! c'eſt un fils mal-né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de ſon père,
Depuis long-tems de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à préſent pendu.

EUPHEMON *fils.*

En vérité.... je ſuis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me feſait ;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHEMON *fils.*

Eh bien, a-t-il ce bonheur en partage ?
Eſt-il à vous ?

Mad. CROUPILLAC.

Non, ce fat, engraiſſé.
De tout le lot de ſon frère inſenſé,
Devenu riche & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton,

EUPHEMON *fils.*

Que dites-vous? Quoi, Madame, il l'épouſe?

Mad. CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHEMON *fils.*

Ce jeune objet aimable, dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait ſi divin,
Se donnerait....

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHEMON *fils*, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.
(*à Mad. Croupillac.*)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un ſi ſenſible outrage.
Si j'étais cru, cette Liſe aujourd'hui
Aſſurément ne ſerait pas pour lui.

Mad. CROUPILLAC.

Oh! tu le prends du ton qu'il le faut prendre;
Tu plains mon ſort: un gueux eſt toujours tendre.
Tu paraiſſais bien moins compatiſſant,
Quand tu roulais ſur l'or & ſur l'argent.
Ecoute; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mad. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire-agir pour moi.

EUPHEMON *fils.*

Moi vous ſervir ! Hélas, Madame, en quoi ?

Mad. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure.
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encore aſſez joli ;
Ton eſprit eſt inſinuant, poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille :
Introduis-toi, mon cher, dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat ;
Vante ſon bien, ſon eſprit, ſon rabat ;
Sois en faveur ; & lorſque je proteſte
Contre ſon vol, toi, mon cher, fais le reſte.
Je veux gagner du tems en proteſtant.

EUPHEMON *fils, voyant ſon père.*

Que vois-je ? ô Ciel !

(*il s'enfuit.*)

Mad. CROUPILLAC.

Cet homme eſt fou vraiment ;
Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'eſt qu'il vous craint ſans-doute.

Mad. CROUPILLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON *père*, JASMIN.

EUPHEMON.

Je l'avoûrai, cet aſpect imprévu,
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne ſais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché : las ! je ne vois jamais
De malheureux à peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort, ou vit dans la misère,
Dans la débauche, & fait honte à ſon père.
De tous côtés je ſuis bien malheureux !
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux :
L'un par ſa perte, & par ſa vie infame,
Fait mon ſupplice & déchire mon ame,
L'autre en abuſe ; il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.
(*apperçevant Jaſmin qui le ſalue.*)
Que me veux-tu, l'ami ?

JASMIN.

Seigneur aimable ;
Reconnaiſſez, digne & noble Euphémon,
Certain Jaſmin élevé chez Rondon.

Prêts à servir, bien élevés, très-gueux;
Et lui, plaignant nos deſtins ſympathiques,
Nous recevait tous deux pour domeſtiques :
Il doit ce ſoir vous placer chez ce fils,
Ce préſident à Liſe tant promis,
Ce préſident votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHEMON *fils.*

Eh bien, il faut développer mon cœur :
Vois tous mes maux, connais leur profondeur.
S'être attiré, par un tiſſu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes;
Être maudit, être déshérité;
Sentir l'horreur de la mendicité;
A mon cadet voir paſſer ma fortune;
Être expoſé, dans ma honte importune;
A le ſervir, quand il m'a tout ôté:
Voilà mon ſort... je l'ai bien mérité!
Mais croiras-tu qu'au ſein de la ſouffrance,
Mort aux plaiſirs, & mort à l'eſpérance,
Haï du monde, & mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'oſe être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHEMON *fils.*

De mon frère, de Liſe.

JASMIN.

Vous ſentiriez un peu de convoitiſe
Pour votre ſœur? Mais vraiment c'eſt un trait
Digne de vous; ce péché vous manquait.

EUPHEMON *fils.*

Tu ne ſais pas qu'au ſortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus je penſe,)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres ſoumis;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voiſinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbriſſeaux
Croiſſent ainſi pour unir leurs rameaux.
Le tems, l'amour, qui hâtait ſa jeuneſſe,
La fit plus belle, augmenta ſa tendreſſe:
Tout l'univers alors m'eût envié;
Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me ſais un lâche point d'honneur
De mépriſer, d'inſulter ſon ardeur.
Le croirais-tu? je l'accablai d'outrages.
Quels tems, hélas! Les violens orages
Des paſſions qui troublaient mon deſtin,
A mes parens m'arrachèrent enfin.
Tu ſais depuis quel fut mon ſort funeſte.
J'ai tout perdu; mon amour ſeul me reſte.
Le ciel, ce ciel, qui doit nous déſunir,
Me laiſſe un cœur, & c'eſt pour me punir.

JASMIN.

S'il eſt ainſi, ſi dans votre misère
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conſeil était bon,
De vous fourrer, s'il ſe peut, chez Rondon.

Le ſort maudit épuiſa votre bourſe ;
L'amour pourrait vous ſervir de reſſource.

EUPHEMON *fils.*

Moi, l'oſer voir ! moi, m'offrir à ſes yeux,
Après mon crime, en cet état hideux !
Il me faut fuir un père, une maitreſſe ;
J'ai de tous deux outragé la tendreſſe ;
Et je ne ſais, ô regrets ſuperflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON *fils*, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOILA, je crois, ce préſident ſi ſage.

EUPHEMON *fils.*

Lui ? je n'avais jamais vu ſon viſage.
Quoi ! c'eſt donc lui, mon frère, mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité cela ne va pas mal ;
J'ai tant preſſé, tant ſurmonté mon père,
Que malgré lui nous finiſſons l'affaire.
(*en voyant Jaſmin.*)
Où ſont ces gens qui voulaient me ſervir ?

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur ; nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſait lire ?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait ſans-doute écrire?

JASMIN.

Oh! oui, Monſieur; déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait ſavoir auſſi parler.

JASMIN.

Il eſt timide, il ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie;
Il me paraît qu'il ſent aſſez ſon bien.
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHEMON *fils*.

Rien.

JASMIN.

Oh! nous avons, Monſieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, ſois mon domeſtique;
C'eſt un marché que je veux accepter:
Viens, à ma femme il faut te préſenter.

EUPHEMON *fils*.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON *fils*.

Quand?

FIERENFAT.

Dès ce ſoir.

EUPHEMON *fils.*

Ciel!... Monſieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON *fils.*

Monſieur!

FIERENFAT.

Hem!

EUPHEMON *fils.*

En ſeriez-vous aimé?

FIERENFAT.

Oui. Vous ſemblez bien curieux, mon drôle!

EUPHEMON *fils.*

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de ſon trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'eſt-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous reſſembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois, mon homme eſt téméraire.
Çà, qu'on me ſuive & qu'on ſoit diligent,
Sobre, frugal, ſoigneux, adroit, prudent,
Reſpectueux. Allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHEMON *fils*.

Il me prend une envie,
C'eſt d'affubler ſa face de palais
A poing fermé de deux larges ſoufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHEMON *fils*.

Ah ! ſoyons ſage ; il eſt bien tems de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, eſt de ſavoir ſouffrir.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mad. CROUPILLAC, EUPHEMON *fils*, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC.

J'AI, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait-arriver deux huiſſiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu ſervi de ton eſprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie
Dans la maiſon ſemer la zizanie?
As-tu flatté le bon-homme Euphemon?
Parle : as-tu vu la future?

EUPHEMON *fils*.

Hélas! non.

Mad. CROUPILLAC.

Comment?

EUPHEMON *fils*.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ſes pieds.

Mad. CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, & rends-moi
Ce traître ingrat qui ſéduiſit ma foi.
Je vais pour toi procéder en juſtice,
Et tu feras l'amour pour mon ſervice.

Réprends

Reprends cet air impoſant & vainqueur,
Si sûr de ſoi, ſi puiſſant ſur un cœur,
Qui triomphait ſi-tôt de la ſageſſe.
Pour être heureux, reprends ta hardieſſe.

EUPHEMON *fils.*

Je l'ai perdue.

Mad. CROUPILLAC.

Eh ! quoi ! quel embarras!

EUPHEMON *fils.*

J'étais hardi lorſque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raiſons l'intimident peut-être :
Ce Fierenfat eſt, ma foi, notre maître ;
Pour ſes valets il nous retient tous deux.

Mad. CROUPILLAC.

C'eſt fort-bien fait, vous êtes trop heureux ;
De ſa maitreſſe être le domeſtique,
Eſt un bonheur, un deſtin preſque unique :
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais ;
De chez Rondon, me ſemble, elle eſt ſortie.

Mad. CROUPILLAC.

Eh, ſois donc vite amoureux, je t'en prie :
Voici le tems, oſe un peu lui parler.
Quoi ! je te vois ſoupirer & trembler !
Tu l'aimes donc ? ah ! mon cher, ah ! de grâce !

EUPHEMON *fils.*

Si vous ſaviez ; hélas ! ce qui ſe paſſe.

Dans mon eſprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous ſurprendrait plus.

JASMIN, *en voyant Liſe.*

L'aimable enfant! comme elle eſt embellie!

EUPHEMON *fils.*

C'eſt elle, ô Dieu! je meurs de jalouſie,
De déſeſpoir, de remords & d'amour.

Mad. CROUPILLAC.

Adieu, je vais te ſervir à mon tour.

EUPHEMON *fils.*

Si vous pouvez, faites que l'on différe
Ce triſte hymen.

Mad. CROUPILLAC.

C'eſt ce que je vais faire.

EUPHEMON *fils.*

Je tremble, hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puiſſiez lui parler ſans témoins.
Retirons-nous.

EUPHEMON *fils.*

Oh! je te ſuis: j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore:
Je n'oſerai jamais m'y préſenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, & EUPHEMON fils, *plus reculé.*

LISE.

J'ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! & plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment;
C'est qu'en effet Fierenfat & mon père
En sont plus vifs à presser ma misère;
Ils ont gagné le bon-homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard est trop bon.
Ce Fierenfat est par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne: accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE.

Hélas! il faut (quel funeſte tourment!)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah! ſans l'aimer, on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort.
Vous allez donc être enfin à ſon frère.

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me déſeſpère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur;
L'averſion s'eſt changée en horreur:
C'eſt un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que, dans l'excès du mal qui me conſume,
Je me réſous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en ſecret, ô gentille merveille!
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE *à Jaſmin.*

Très-volontiers.

LISE *à part.*

O ſort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu reſpectas le fil,
Lorſqu'un ingrat, un amant ſi coupable,

Rendit ma vie, hélas! ſi miſérable.

MARTHE, *venant à Liſe.*

C'eſt un des gens de votre préſident;
Il eſt à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jaſmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toujours m'excéder!
Et même abſent en tous lieux m'obſéder!
De mon hymen que je ſuis déjà laſſe!

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE, *revenant.*

Abſolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vite, & courons me cacher.

EUPHEMON *fils.*

Oui, je le ſais : mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant ſemblent plus grands encore ;
Ils ſont affreux, & vous les connaiſſez ;
J'en ſuis puni, mais point encor aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai, malheureux que vous êtes !
Qu'enfin domptant vos fougues indiſcrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHEMON *fils.*

Qu'importe, hélas ! que la vertu m'éclaire ?
Ah ! j'ai trop tard apperçu ſa lumière ;
Trop vainement mon cœur en eſt épris ;
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais, répondez Euphémon, puis-je croire
Que vous ayez gagné cette victoire ?
Conſultez-vous, ne trompez point mes vœux ;
Seriez-vous bien & ſage & vertueux ?

EUPHEMON *fils.*

Oui, je le ſuis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphemon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHEMON *fils.*

Si je vous aime ? hélas ! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui ſeul m'a ſoutenu.
J'ai tout ſouffert, tout juſqu'à l'infamie.

Ma main cent fois allait trancher ma vie;
Je reſpectai les maux qui m'accablaient;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes ſentimens, mon être;
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raiſon je vous dois le retour,
Si j'en conſerve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front ſerein, brillant de nouveaux charmes,
Regardez-moi, tout changé que je ſuis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis:
De longs remords, une horrible triſteſſe,
Sur mon viſage ont flétri la jeuneſſe.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'eſt tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois conſtant & raiſonnable,
C'en eſt aſſez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON *fils.*

Que dites-vous? Juſte Ciel! vous pleurez!

LISE *à Marthe.*

Ah! ſoutiens-moi, mes ſens ſont égarés.
Moi, je ſerais l'épouſe de ſon frère?...
N'avez-vous point vu déjà votre père?

EUPHEMON *fils.*

Mon front rougit, il ne s'eſt point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré.
Haï de lui, proſcrit, ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer, mais je fuis ſa préſence.

LISE.

Eh, quel eſt donc votre projet enfin?

EUPHEMON *fils.*

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frère;
Je vais chercher le trépas à la guerre;
Changeant de nom, auſſi-bien que d'état;
Avec honneur je ſervirai ſoldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé;
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute;
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute;
Ces ſentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus:
Non, Euphémon, ſr de moi je diſpoſe;
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je puis prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON *fils.*

O Ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchaient: votre remords m'enflamme.

EUPHEMON *fils.*

Quoi! vos beaux yeux, ſi long-tems courroucés,
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés!
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avaient éteints mes crimes.

Ah ! ſi mon frère, aux tréſors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage,
Dont la nature avait fait mon partage ;
Qu'il porte envie à ma félicité ;
Je vous ſuis cher, il eſt déshérité.
Ah ! je mourrai de l'excès de ma joie.

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces ſoupirs enflammés ;
Diſſimulez.

EUPHÉMON *fils.*

Pourquoi, ſi vous m'aimez ?

LISE.

Ah ! redoutez mes parens, votre père.
Nous ne pourrons cacher à votre frère
Que vous avez embraſſé mes genoux ;
Laiſſez-le au moins ignorer que c'eſt vous.

MARTHE.

Je ris déjà de ſa grave colère.

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON *fils*, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma viſière,
Ou ſi mon œil eſt toujours clair & net,

Je ſuis.... j'ai vu.... je le ſuis... j'ai mon fait.
(*en avançant vers Euphémon.*)
Ah! c'eſt donc toi, traître, impudent, fauſſaire!

EUPHEMON *en colère.*

Je....

JASMIN, *ſe mettant entre eux.*

C'eſt, Monſieur, une importante affaire;
Qui ſe traitait, & que vous dérangez;
Ce ſont deux cœurs en peu de tems changés;
C'eſt du reſpect, de la reconnaiſſance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y penſe.

FIERENFAT.

De la vertu! quoi, lui baiſer la main!
De la vertu? ſcélérat!

EUPHEMON *fils.*

Ah! Jaſmin,
Que ſi j'oſais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'aſſomme:
Si c'eût été du moins un gentilhomme!
Mais un valet, un gueux, contre lequel
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître!
Je te ferai pendre ici, ſur ma foi.
(*à Marthe.*)
Tu ris, coquine?

Mon être enfin, tout dépend de ſon cœur,
De ſes regards, de ſa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la juſtice,
Je t'en réponds; va, va, je cours hâter
Tous mes recors, & vite inſtrumenter.
(*à Liſe.*)
Allez, perfide, & craignez ma colère;
J'amènerai vos parens, votre père;
Votre innocence en ſon jour paraîtra;
Et comme il faut on vous eſtimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON *fils*, MARTHE.

LISE.

Eh, cachez-vous de grâce, rentrons vite;
De tout ceci je crains pour nous la ſuite.
Si votre père apprenait que c'eſt vous,
Rien ne pourrait appaiſer ſon courroux;
Il penſerait qu'une fureur nouvelle
Pour l'inſulter en ces lieux vous rappelle;
Que vous venez entre nos deux maiſons
Porter le trouble & les diviſions;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel eſclandre,
Vous enfermer, hélas! ſans vous entendre.

MARTHE.

Laiſſez-moi donc le ſoin de le cacher.

Soyez-en sûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il est très-nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien...
(*à Marthe.*)
Prends soin qu'il ne paraisse.
Eh! va donc vite.

SCÈNE VI.

RONDON, LISE.

EH bien, ma Lise, qu'est-ce?
Je te cherchais & ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monsieur, la bienséance
M'oblige encor d'éviter sa présence.
(*elle sort.*)

RONDON.

Ce président est donc bien dangereux!
Je voudrais être *incognito* près d'eux;
Là.... voir un peu quelle plaisante mine.
Font deux amans qu'à l'hymen on destine.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH ! je me ſauve à peine entre tes bras.
Que de dangers ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure ;
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure !
Cher Euphémon, cher & funeſte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment !
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.
(*à Marthe.*)
Prends garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe & l'écritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon uſage en ſecret pratiqués,
Par ces furets ne ſont point remarqués.
Là, votre amant ſe tapit, ſe dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
Je les ai tous fait-courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute eſt en défaut.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien, Jaſmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai ſoutenu mon interrogatoire;
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu ſans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait ſa voix de pédagogue;
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue;
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Diſait: Mon fils, ſachons la vérité.
Moi, toujours ferme, & toujours laconique,
Je rembarrais la troupe ſcolaſtique.

LISE.

On ne ſait rien?

JASMIN.

Non, rien: mais dès demain
On ſaura tout; car tout ſe ſait enfin.

LISE.

Ah! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le tems de prévenir ſon père:
Je tremble encore, & tout accroît ma peur;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes eſpérances;
Il m'adora....

MARTHE.

Moi, je ſuis dans des tranſes
Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous;
Car nous avons deux pères contre nous,
Un préſident, les bégueules, les prudes.
Si vous ſaviez quels airs hautains & rudes;
Quel ton ſévère, & quel ſourcil froncé,
De leur vertu le faſte rehauſſé
Prend contre vous! avec quelle inſolence
Leur âcreté pourſuit votre innocence!
Leurs cris, leur zèle & leur ſainte fureur,
Vous feraient-rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamare;
Je n'ai jamais vu ſemblable bagare.
Tout le logis eſt ſens-deſſus-deſſous.
Ah! que les gens ſont ſots, méchans & fous!
On vous accuſe, on augmente, on murmure;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons ſont déjà renvoyés,
Tout interdits, ſans boire & point payés.
Pour le feſtin ſix tables bien dreſſées
Dans ce tumulte ont été renverſées.
Le peuple accourt, le laquais boit & rit,
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père reſpectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit ſur ſon front éperdu

Cette douleur qui ſied à la vertu ;
Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache ſi noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raiſons il combat vos parens.
Enfin ſurpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que ſur perſonne
Il ne faudra s'aſſurer déſormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inſpire de tendreſſe

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre eſpèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah ! gardons-nous-en bien ;
Mon cœur eſt pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains tout.

SCENE III.

LISÉ, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MATOISE, mijaurée !
Fille preſſée, ame dénaturée !
Ah ! Liſe, Liſe, allons je veux ſavoir

Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corſaire ?
Son nom, ſon rang ; comment t'a-t-il pu plaire ?
De ſes métaits je veux ſavoir le fil.
D'où nous vient-il ? en quel endroit eſt-il ?
Réponds, réponds : tu ris de ma colère,
Tu ne meurs pas de honte ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON

Encor des *non* ? toujours ce chien de ton !
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon !
La négative eſt pour moi trop ſuſpecte :
Quand on a tort il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, & qu'on ſache obéir.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah ! c'eſt parler cela ; quand je menace,
On eſt petit....

LISE.

Je ne veux qu'une grâce,
C'eſt qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon ? bon ! eh, que pourra-t-il faire ?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,

J'ai

J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer;
Daignez.... c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire?
A ce bon-homme elle veut s'expliquer:
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule;
Puis ſur-le-champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIGNE Euphémon, pourrai-je te toucher?
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*à Marthe.*)
Écoute un peu.. (*elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous ſerez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON *père*, LISE.

LISE.

UN siège... Hélas !... Monsieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON *père*, *l'empêchant de se mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère ;
Je vous regarde à jamais comme un père ;

EUPHEMON *père.*

Qui ? vous ma fille !

LISE.

Oui, j'oſe me flatter
Que c'eſt un nom que j'ai ſu mériter.

EUPHEMON *père.*

Après l'état & la triſte aventure
Qui de nos nœuds a cauſé la rupture !

LISE.

Soyez mon juge, & liſez dans mon cœur ;
Mon juge enfin ſera mon protecteur.
Écoutez-moi ; vous allez reconnaître
Mes ſentimens, & les vôtres peut-être.

(elle prend un ſiège à côté de lui.)

Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle eſpérance,
Et qui brilla dans ſon heureux printems,
Croiſſant en grâce, en mérite, en talens;
Si quelque tems ſa jeuneſſe abuſée,
Des vains plaiſirs ſuivant la pente aiſée,
Au feu de l'âge avait ſacrifié
Tous ſes devoirs, & même l'amitié.

EUPHEMON *père.*

Eh bien ?

LISE.

Monſieur, ſi ſon expérience
Eût reconnu la triſte jouiſſance
De ces faux biens, objets de ſes tranſports,
Nés de l'erreur, & ſuivis des remords;
Honteux enfin de ſa folle conduite,
Si ſa raiſon, par le malheur inſtruite,
De ſes vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête-homme & fidèle,
Il eût repris ſa forme naturelle;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHEMON *père.*

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?

Le malheureux qu'à vos pieds on a vu,
Eſt un jeune-homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici, dit elle-même
Qu'elle l'a vu ſix mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'eſt un effronté,
D'amours obſcurs follement entêté:
Et j'avoûrai que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monſieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il eſt, vous ſerez plus ſurpris.
De grâce un mot: votre ame eſt noble & belle;
La cruauté n'eſt pas faite pour elle.
N'eſt-il pas vrai qu'Ephémon votre fils
Fut long-tems cher à vos yeux attendris?

EUPHEMON *père.*

Oui, je l'avoue, & ſes lâches offenſes
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances:
J'ai plaint ſa mort, j'avais plaint ſes malheurs;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laiſſé ma raiſon ſaine & pure
De ſes excès punir ſur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repouſſer encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ſes pleurs arroſerait vos pieds?
Le pourriez-vous?

EUPHEMON *père.*

Hélas! vous oubliez
Qu'il ne faut point, par de nouveaux ſupplices,
De ma bleſſure ouvrir les cicatrices.
Mon fils eſt mort, ou mon fils loin d'ici
Eſt dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander ſa grâce?

LISE.

La demander! ſans doute il y viendra;
Vous l'entendrez, il vous attendrira.

EUPHEMON *père.*

Que dites-vous?

LISE.

Oui, ſi la mort trop prompte
N'a pas fini ſa douleur & ſa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON *père.*

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême.
Mon fils vivrait!

LISE.

S'il reſpire, il vous aime.

EUPHEMON *père.*

Ah! s'il m'aimait! mais quelle vaine erreur!
Comment? de qui l'apprendre?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHEMON *père.*

Mais ſauriez-vous...

LISE.

Sur tout ce qui le touche,
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON *père.*

Non, non, c'eſt trop me tenir en ſuſpens;
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'eſpère encore, & je ſuis plein d'alarmes.
Jaimai mon fils ; jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivait, s'il était vertueux !
Expliquez-vous ; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.
Il en eſt tems, il faut vous ſatisfaire.
(*elle fait quelques pas, & s'adreſſe à Euphémon fils, qui eſt dans la couliſſe.*)
Venez enfin.

SCENE VI.

EUPHEMON *père*, EUPHEMON *fils*, LISE.

EUPHEMON *père.*

QUE vois-je ? ô Ciel !

EUPHEMON *fils.*

Mon père ;

Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort. (*a*)
J'attends d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHEMON *père.*

Ah! qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHEMON *fils.*

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE, *ſe mettant auſſi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur...

EUPHEMON *fils, en montrant Liſe.*

Hélas! ſon indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offenſe;
Suivez, ſuivez pour cet infortuné
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'eſpérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous & d'elle;
Et ſi je vis, ah! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue!
De quels tranſports votre ame eſt-elle émue?
Eſt-ce la haîne? Et ce fils condamné...

EUPHEMON *père, ſe levant & l'embraſſant.*

C'eſt la tendreſſe, & tout eſt pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame:
Je ſuis ton père.

LISE.

Et j'oſe être ſa femme.

J'étais à lui : permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds ſoient enfin renoués.
Non, ce n'eſt pas votre bien qu'il demande ;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,
Il ne veut rien ; & s'il eſt vertueux,
Tout ce que j'ai ſuffira pour nous deux.

SCENE VII & dernière.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, RONDON, Madame CROUPILLAC, FIERENFAT, RECORS, SUITE.

FIERENFAT.

Ah ! le voici qui parle encore à Liſe.
Prenons notre homme hardiment par ſurpriſe ;
Montrons un cœur au-deſſus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous ſommes ſix contre un.

LISE *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, & connaiſſez qui j'aime.

RONDON.

C'eſt lui.

FIERENFAT.

Qui donc ?

LISE.

Votre frère.

EUPHEMON *père.*

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon, mon frère?

LISE.

Oui,

Mad. CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'eſt donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort ſingulier rôle:
Tudieu, quel frère!

EUPHEMON *père.*

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mad. CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHEMON *fils, à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaiſſiez;
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez.
Dans d'autres tems j'avais eu ſa tendreſſe.
L'emportement d'une folle jeuneſſe
M'ôta ce bien dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour ſalutaire,
Ma probité, ma maitreſſe, mon père.

M'envirez-vous l'inopiné retour
Des droits du ſang & des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez... moi j'aime ſa perſonne:
Chacun de nous aura ſon vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monſieur, dans ſon cœur.

EUPHEMON *père.*

Non, ſa bonté ſi déſintéreſſée
Ne ſera pas ſi mal récompenſée:
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir ſans bien, ſans dot, à ſes appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mad. CROUPILLAC.

Je ſuis émerveillée,
Toute ébaubie, & toute conſolée.
Ce gentilhomme eſt venu tout exprès,
En vérité pour venger mes attraits.
(*à Euphémon fils.*)
Vîte, épouſez: le ciel vous favoriſe;
Car tout exprès pour vous il a fait Liſe;
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, r'avoir mon préſident.

(LISE *à Rondon.*)

De tout mon cœur. Et vous, ſouffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame & fidelle & ſincère,
Qui ne pouvait ſe donner qu'une fois,
Soit ramenée à ſes premières lois.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage....

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage....

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si sur-tout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
Je suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans-doute, en trouvant un mien frère;
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme & du bien.

Mad. CROUPILLAC.

Eh! fi vilain! quel cœur sordide & chiche!
Faut-il toujours courtiser la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne suis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs sermens, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons sans esprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses;
Nous plaiderons, je montrerai les pièces.

Le parlement doit, en ſemblable cas,
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains ſa juſte colére;
Epouſe-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON *père, à Mad. Croupillac.*

Je ſuis confus du vif empreſſement
Dont vous flattez mon fils le préſident;
Votre procès lui devrait plaire encore:
C'eſt un dépit dont la cauſe l'honore.
Mais permettez que mes ſoins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens proſpères,
Soyez unis, embraſſez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, & mon cœur le confeſſe,
Déſeſpérer jamais de la jeuneſſe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

VARIANTES
DE L'ENFANT PRODIGUE.

(a) EDITION de 1738.

LISE.

Je le veux;

Eh bien, ſachez....

SCENE VI.

LISE, EUPHEMON père, FIERENFAT, RONDON, EUPHEMON fils, *l'épée à la main*, Mde CROUPILLAC, EXEMPTS.

FIERENFAT.

Vite qu'on l'environne;
Point de quartier : ſaiſiſſez ſa perſonne.

RONDON *aux Exempts.*

Montrez un cœur au-deſſus du commun;
Soyez hardis, vous êtes ſix contre un.

LISE.

Ah, malheureux! arrêtez.

MARTHE.

Comment faire?

EUPHEMON *fils.*

Lâches, fuyez.... Où ſuis-je? c'eſt mon père!
(*il jette ſon épée.*)

EUPHEMON *père.*

Que vois-je? hélas!

EUPHEMON *fils, aux pieds de son père.*

Un trop malheureux fils,
Qu'on poursuivait, & qui vous est soumis.

LISE.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

Ma foi, c'est lui.

FIERENFAT.

Mon frère ?

Mad. CROUPILLAC.

O ciel!

MARTRE.

Lui-même.

EUPHEMON *fils.*

Connoissez-moi, décidez de mon sort, &c.

Fin des Variantes.

LA PRUDE,

COMÉDIE,

REPRÉSENTÉE EN 1747.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

CETTE pièce eſt bien moins une traduction, qu'une eſquiſſe légère de la fameuſe comédie de *Wicherley*(*) intitulée *Plain dealer ou l'Homme au franc procédé*. Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que le Miſanthrope en France. L'intrigue eſt infiniment plus compliquée, plus intéreſſante, plus chargée d'incidens; la ſatyre y eſt beaucoup plus forte & plus inſultante; les mœurs y ſont d'une telle hardieſſe, qu'on pourrait placer la ſcène dans un mauvais lieu, attenant un corps-de-garde. Il ſemble que les Anglais prennent trop de liberté, & que les Français n'en prennent pas aſſez.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier ſon *Plain dealer* à la plus fameuſe appareilleuſe de Londres. On peut juger par la protectrice, du caractère des protégés. La licence, du tems de *Charles II*, était auſſi débordée, que le fanatiſme avait été ſombre & barbare du tems de l'infortuné *Charles I.*

Croira-t-on que, chez les nations polies, les termes de gueuſe, de p... de bor... de rufien,

(*) Voyez ce que M. de *Voltaire* dit de *Wicherley* & de ſes ouvrages dans les *Mélanges en proſe*.

de m... de v... & tous leurs accompagnemens, ſont prodigués dans une comédie où toute une cour très-ſpirituelle allait en foule?

Croira-t-on que la connaiſſance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies & les plus brillantes, les traits d'eſprit les plus fins, ſe trouvent dans le même ouvrage?

Rien n'eſt cependant plus vrai. Je ne connais point de comédie, chez les anciens ni chez les modernes, où il y ait autant d'eſprit; mais c'eſt une ſorte d'eſprit qui s'évapore dès qu'il paſſe chez l'étranger.

Nos bienſéances, qui ſont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ſes parties; il a fallu en retrancher des rôles tout-entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très-légère idée de la hardieſſe anglaiſe; & cette imitation, quoique par-tout voilée de gaze, eſt encore ſi forte, qu'on n'oſerait pas la repréſenter ſur la ſcène de Paris.

Nous ſommes entre deux théâtres bien différens l'un de l'autre: l'eſpagnol & l'anglais. Dans le premier, on repréſente JESUS-CHRIST, des poſſédés & des diables; dans le ſecond, des cabarets & quelque choſe de pis.

PROLOGUE. (*)

MADAME DU TOUR, VOLTAIRE.

Mad. DU TOUR.

Non, je ne jouerai pas : le bel emploi vraiment !
La belle farce qu'on apprête !
Le plaisant divertissement
Pour le jour de LOUIS, pour cette auguste fête,
Pour la fille des rois, pour le sang des héros,
Pour le juge éclairé de nos meilleurs ouvrages,
Vanté des beaux-esprits, consulté par les Sages,
Et pour la baronne de Sceaux!

VOLTAIRE.

Mais, pour être baronne, est-on si difficile ?
Je sais que sa cour est l'asile
Du goût que les Français savaient jadis aimer ;
Mais elle est le séjour de la douce indulgence.
On a vu son suffrage enseigner à la France
Ce que l'on devait estimer :
On la voit garder le silence,
Et ne décider point alors qu'il faut blâmer.

Mad. DU TOUR.

Elle se taira donc, Monsieur, à votre farce.

VOLTAIRE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît ?

(*) *La Prude* fut représentée sur le théâtre d'Anet pour madame la Ducheſſe *du Maine* ; M. de *Voltaire* y joua, & fit ce Prologue pour annoncer la pièce.

Mad. DU TOUR.

Oh ! parce
Que l'on hait les mauvais plaiſans.

VOLTAIRE.

Mais que voulez-vous donc pour vos amuſemens?

Mad. DU TOUR.

Tout autre choſe.

VOLTAIRE.

Eh quoi? des tragédies
Qui du théâtre anglais ſoient d'horribles copies?

Mad. DU TOUR.

Non, ce n'eſt pas ce qu'il nous faut;
La pitié, non l'horreur doit régner ſur la ſcène.
Des ſauvages Anglais la triſte Melpomène
Prit pour théâtre un échaffaud.

VOLTAIRE.

Aimez-vous mieux la ſage & grave comédie
Où l'on inſtruit toujours, où jamais on ne rit,
Où Sénèque & Montagne étalent leur eſprit,
Où le public enfin bat des mains & s'ennuie?

Mad. DU TOUR.

Non, j'aimerais mieux Arlequin
Qu'un comique de cette eſpèce;
Je ne puis ſouffrir la ſageſſe,
Quand elle prêche en brodequin.

VOLTAIRE.

Oh! que voulez-vous donc?

Mad. DU TOUR.

De la ſimple nature;

Un ridicule fin, des portraits délicats,
De la nobleſſe ſans enflure;
Point de moralités; une morale pure,
Qui naiſſe du ſujet & ne ſe montre pas.
Je veux qu'on ſoit plaiſant, ſans vouloir faire rire;
Qu'on ait un ſtyle aiſé, gai, vif & gracieux:
Je veux enfin que vous ſachiez écrire
Comme on parle en ces lieux.

VOLTAIRE.

Je vous baiſe les mains: je renonce à vous plaire.
Vous m'en demandez trop: je m'en tirerais mal;
Allez vous adreſſer à Madame de Staal (*):
Vous trouverez-là votre affaire.

Mad. DU TOUR.

Oh! que je voudrais bien qu'elle nous eût donné
Quelque bonne plaiſanterie!

VOLTAIRE.

Je le voudrais auſſi; j'étais déterminé
A ne vous point lâcher ma vieille rapſodie;
Indigne du ſéjour aux Grâces deſtiné.

Mad. DU TOUR.

Eh, qui l'a donc voulu?

VOLTAIRE.

Qui l'a voulu? Thérèſe...

(*) On connaît Madame de *Staal* par ſes Mémoires, quoiqu'elle ait eu l'intention *de ne s'y peindre qu'en buſte.* Elle a fait auſſi quelques Comédies, où il y a du naturel, de la gaieté & un bon ton.

C'eſt une étrange femme : il faut, ne vous déplaiſe,
Quitter tout dès qu'elle a parlé.
Dût-on être berné, ſifflé,
Elle veut à-la-fois le bal & comédie,
Jeu, toilette, opéra, promenade, ſoupé,
Des pompons, des magots, de la géométrie.
Son eſprit en tout tems eſt de tout occupé;
Et, jugeant des autres par elle,
Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir;
Que tous les arts, ornés d'une grâce nouvelle,
De briller dans Anet ſe feront un devoir,
Dès que du Maine les appelle.
Paſſe pour les beaux-arts : ils ſont faits pour ſes yeux;
Mais non les farces inſipides:
Gilles doit diſparaître auprès des Euripides.
Je conçois vos raiſons, & vous m'ouvrez les yeux.
On ne me joûra point.

Mad. DU TOUR.

Quoi? que voulez-vous dire?
On ne vous joûra point!.. on vous joûra, morbleu!
Je vous trouve plaiſant de vouloir nous preſcrire
Vos volontés pour règle.... Oh! nous verrons beau jeu.
Nous verrons ſi pour rien j'aurai pris tant de peine,
Que d'apprendre un plat rôle, & de le répéter...

VOLTAIRE.

Mais...

Mad. DU TOUR.

Mais je crois qu'ici vous voulez diſputer?

VOLTAIRE.

Vous-même m'avez dit qu'il fallait ſur la ſcène
Plus d'eſprit, plus de ſens, des mœurs, un meilleur ton....
Un ouvrage en un mot...

Mad. DU TOUR.

Oui, vous avez raiſon;
Mais je veux qu'on vous ſiffle, & j'en fais mon envie.
Si vous n'êtes plaiſant, vous ſerez plaiſanté:
Et ce plaiſir en vérité
Vaut celui de la comédie.
Allons, & qu'on commence.

VOLTAIRE.

Oh, mais.... vous m'avez dit...

Mad. DU TOUR.

J'aurai mon dit & mon dédit.

VOLTAIRE.

De berner un pauvre homme ayez plus de ſcrupule.

Mad. DU TOUR.

Vous voilà bien malade: il faut ſervir les grands.
On amuſe ſouvent plus par ſon ridicule,
Que l'on ne plaît par ſes talens.

VOLTAIRE.

Allons, ſoumettons-nous: la réſiſtance eſt vaine.
Il faut bien s'immoler pour les plaiſirs d'Anet.
Vous n'êtes dans ces lieux, Meſſieurs, qu'une centaine:
Vous me garderez le ſecret.

AUTRE PROLOGUE,

Récité par M. de VOLTAIRE, *ſur le théâtre de Sceaux, devant Madame* LA DUCHESSE DU MAINE, *avant la repréſentation de la comédie de la Prude,*

Le 15 Décembre 1747.

O Vous! en tous les tems par Minerve inſpirée,
Des plaiſirs de l'eſprit protectrice éclairée,
Vous avez vu finir ce ſiècle glorieux,
Ce ſiècle des talens accordé par les Dieux.
Vainement on ſe diſſimule
Qu'on fait pour l'égaler des efforts ſuperflus;
Favoriſez au moins ce faible crépuſcule
Du beau jour qui ne brille plus.
Ranimez les accens des filles de Mémoire,
De la France à jamais éclairez les eſprits;
Et lorſque vos enfans combattent pour ſa gloire,
Soutenez-la dans nos écrits.
Vous n'avez point ici de ces pompeux ſpectacles
Où les chants & la danſe étalent leurs miracles;
Daignez vous abaiſſer à de moindres ſujets;
L'eſprit aime à changer de plaiſirs & d'objets:
Nous poſſédons bien peu; c'eſt ce peu qu'on vous donne;
A peine en nos écrits verrez-vous quelques traits
D'un comique oublié que Paris abandonne.
Puiſſent tant de beautés, dont les brillans attraits

Valent

Valent mieux, à mon ſens, que les vers
faits,
S'amuſer avec vous d'une Prude friponne.
Qu'elles n'imiteront jamais !
On peut bien, ſans effronterie,
Aux yeux de la raiſon jouer la pruderie ;
Tout défaut dans les mœurs à Sceaux eſt co
Quand on fait devant vous la ſatyre d'un vice,
C'eſt un nouvel hommage, un nouveau ſacrifice
Que l'on préſente à la vertu.

PERSONNAGES.

Mad^e. DORFISE, veuve.

Mad^e. BURLET, ſa couſine.

COLETTE, ſuivante de *Dorfiſe*.

BLANFORD, Capitaine de vaiſſeau.

DARMIN, ſon ami.

BARTHOLIN, Caiſſier.

Le Chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de *Darmin*, déguiſée en jeune Turc.

La Scène eſt à Marſeille.

LA PRUDE

LA PRUDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en Turc.* (*)

Ah, mon cher oncle! ah quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
Il faut encor cacher ſous un turban
Mon nom, mon cœur, mon ſexe & mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons: je te plains; mais ma nièce,
Lorſque ton père eſt mort conſul en Grèce,
Quand nous étions tous deux après ſa mort
Privés d'amis, de biens & de ſupport,
Que ta beauté, tes grâces, ton jeune âge,

(*) Dans la pièce anglaiſe, cette jeune perſonne s'appelle *Fidelia*. Elle s'eſt déguiſée en garçon, & a ſervi de page à *Mamly*, capitaine de vaiſſeau.

N'étaient pour toi qu'un funeſte avantage;
Pour comble enfin, quand un maudit bacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te maſquer, partir vite?

ADINE.

D'autres dangers ſont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougis point, ma nièce, calme-toi;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune Turc maſquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du ſexe & l'habit & la mine,
Devant les yeux de vingt gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi
Qu'un vieux bacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille;
Et nous voici débarqués dans Marſeille,
Loin des bachas, & près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes-gens.

ADINE.

Ah! Blanford eſt honnête-homme ſans-doute;
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir?

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir;
Et cet hymen dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois ſa plus douce eſpérance.

ADINE.

Qu'il ſe trompait!

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra juſtice, en te connaiſſant mieux.
Peut-il long-tems ſe coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait ſon unique étude?

ADINE.

On la dit belle; il l'aimera toujours;
Il eſt conſtant.

DARMIN.

Bon! qui l'eſt en amours?

ADINE.

Je crains Dorfiſe.

DARMIN.

Elle eſt trop intrigante;
Sa pruderie eſt, dit-on, trop galante;
Son cœur eſt faux, ſes propos médiſans.
Ne crains rien d'elle; on ne trompe qu'un tems.

ADINE.

Ce tems eſt long, ce tems me déſeſpère.
Dorfiſe trompe! & Dorfiſe a ſu plaire!

DARMIN.

Mais après tout, Blanford t'eſt-il ſi cher?

ADINE.

Oui; dès ce jour où deux vaiſſeaux d'Alger (*)

(*) Dans l'anglais, ce n'eſt pas contre des vaiſſeaux d'Alger que le capitaine a combattu, mais contre des Hollandais.

Si vivement ſur les flots l'attaquèrent,
Ah! que pour lui tous mes ſens ſe troublèrent!
Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſait pour lui comme pour vous;
Et courageuſe, en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, & le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva,
Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla?
Ciel! que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image!

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire;
Mais ſon humeur, & ſon auſtérité;
Ont-ils pu plaire à ta ſimplicité?

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux; & j'aime
Peut-être en lui juſqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ſes défauts le plus grand c'eſt Dorſiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère!

ADINE.

Peut-on briller lorſqu'on ne ſaurait plaire?
Hélas! du jour que par un ſort heureux
Deſſus ſon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'apperçût ma feinte:
En arrivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en, ménagez mon ennui;
Sacrifiée à Dorſiſe adorée,
Dans mon malheur je veux être ignorée;
Je ne veux pas qu'il connaiſſe en ce jour
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc?

ADINE.

Je veux, dès ce ſoir même,
Dans un couvent fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorſque ſi vite on ſe met en couvent,
Tout à loiſir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le tems tout ſe fera, te dis-je.
Un ſoin plus triſte à préſent nous afflige;

Car dans l'inſtant où ce *du Gué* (*) nouveau
Si noblement fit-ſauter ſon vaiſſeau,
Je vis ſauter ſes biens & ma fortune;
A tous les deux la misère eſt commune.
Et cependant à Marſeille arrivés,
Remplis d'eſpoir, d'argent comptant privés
Il faut chercher un ſecours néceſſaire.
L'amour n'eſt pas toujours la ſeule affaire.

ADINE.

Quoi! lorſqu'on aime, on pourrait faire mieux?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le tems ouvre les yeux:
L'amour, ma nièce, eſt aveugle à ton âge;
Non pas au mien. L'amour ſans héritage,
Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous penſez donc que dans votre détreſſe,
Pour vous, mon oncle, il n'eſt plus de maitreſſe;
Et que d'abord votre veuve Burlet
En vous voyant vous quittera tout net?

DARMIN.

Mon triſte état lui ſervirait d'excuſe.
Souvent, hélas! c'eſt ainſi qu'on en uſe.
Mais d'autres ſoins je ſuis embarraſſé.
L'argent me manque, & c'eſt le plus preſſé.

(*) Alluſion au célèbre *du Gué-Trouin*, l'un des grands hommes de mer qu'ait eus la France.

SCENE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

Bon, de l'argent! dans le ſiècle où nous ſommes,
C'eſt bien cela que l'on obtient des hommes!
Vive embraſſade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baiſers, faux ſermens,
J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais auſſitôt qu'on a ſu ma misère,
D'auprès de moi la foule a diſparu:
Voilà le monde.

DARMIN.

Il eſt très-corrompu;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

Oui, des amis! en as-tu pu connaître?
J'en ai cherché; j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons;
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blaſés en tout, auſſi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux ſeuls tout-remplis
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les deſtins n'ont jamais captivées,
Et qui ſe font un plaiſir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu; par-tout le vice abonde.

Et que la poſte allât en pleine mer ?
Avant ce tems, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modèle....
D'un air ſi vrai, d'un eſprit ſi ſenſé....
Rien d'affecté, d'obſcur, d'embarraſſé ;
Point d'eſprit faux ; la nature elle-même,
Le cœur y parle : & voilà comme on aime !

DARMIN *à Adine.*

Vous pâliſſez ?

BLANFORD, *avec empreſſement à Adine.*

Qu'avez-vous ?

ADINE.

Moi, Monſieur !
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur ! quel ton ! une fille à ſon âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort ; mais je ſuis étonné
Qu'à cet excès il ſoit efféminé.
Etait-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir aſſis ;
Il était né pour aller à Paris
Nous étaler ſur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il eſt idolâtre.
C'eſt un Narciſſe.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'eſt pas moi que j'aime.
Je ſuis plus près de me haïr moi-même;
Je n'aime rien qui me reſſemble.

BLANFORD.

Enfin
C'eſt à Dorfiſe à régler mon deſtin.
Bien convaincu de ſa haute ſageſſe,
De l'épouſer je lui paſſai promeſſe;
Je lui laiſſai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grâce au ciel, par ma juſte franchiſe,
Confié tout à ma chère Dorfiſe.
J'ai confié Dorfiſe & ſon deſtin
A la vertu de Monſieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caiſſier?

BLANFORD.

De lui-même;
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN, *d'un ton ironique.*

Ah! vous avez ſans-doute bien choiſi;
Toujours heureux en maitreſſe, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans-doute; & leur abſence

Me fait ici ſécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en puis plus ! je ſors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous ?

ADINE.

De ſes malheurs chacun reſſent les coups.
Les miens ſont grands ; leurs traits s'appeſantiſſent ;
Ils ceſſeront.... ſi les vôtres finiſſent.

(*elle ſort.*)

BLANFORD.

Je ne ſais... mais ſon chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il eſt aimable, il vous eſt attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon, & la moindre fortune
Qui me viendra, ſera pour lui commune.
Dès que Dorfiſe avec ſa bonne foi
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait ; mais les ſoins & le tems
Forment le cœur & l'air des jeunes-gens.
Il a des mœurs, il eſt modeſte, ſage :
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,
Qu'il rougiſſait aux propos indécens
Que ſur mon bord tenaient nos jeunes-gens.

Je vous promets de lui ſervir de père.

DARMIN.

Ce n'eſt pas-là pourtant ce qu'il eſpère.
Mais, allons donc chez Dorſiſe à l'inſtant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait reſter encore à la campagne.

DARMIN.

Et le caiſſier?

BLANFORD.

Et le caiſſier auſſi.
Tous deux viendront, puiſque je ſuis ici.

DARMIN.

Vous penſez donc que Madame Dorſiſe
Vous eſt toujours très-humblement ſoumiſe?

BLANFORD.

Et pourquoi non? ſi je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu, comme vous, la folie
De courtiſer une franche étourdie.

DARMIN.

Il ſe pourra que j'en ſois mépriſé;
Et c'eſt à quoi tout homme eſt expoſé.
Et j'avoûrai qu'en ſon humeur badine,
Elle eſt bien loin de ſa ſage couſine.

BLANFORD.

Mais de ſon cœur ainſi déſemparé,

Que ferez-vous ?

DARMIN.

Moi ? rien ; je me tairai ;
En attendant qu'à Marſeille ſe rendent
Les deux Beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à-propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami ! dites-vous ?
Lui ? notre ami !

DARMIN.

Sa tête eſt fort légère ;
Mais dans le fond c'eſt un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin ; ſoyez sûr
Que l'amitié veut un eſprit plus mûr :
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le ſage
Aime-t-il tant ?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut ſans honte emprunter ſon argent.

SCÈNE III.

BLANFORD, DARMIN, LE CHEVALIER MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

BONJOUR, très-chers; vous voilà donc en vie?
C'eſt fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bonjour... Dis-moi, quel eſt ce bel enfant,
Que j'ai vu là dans cet appartement?
D'où vous vient-il? était-il du voyage?
Eſt-il Grec, Turc? eſt-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous?... Où ſoupez-vous ce ſoir?
A quels appas jettez-vous le mouchoir?...
N'allez-vous pas vite en poſte à Verſailles,
Faire aux commis des récits de batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

BLANFORD.

Non.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi! tu n'as jamais fait ta cour?

BLANFORD.

Non.
J'ai fait ma cour ſur mer; & mes ſervices
Sont mes patrons, ſont mes ſeuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le Chevalier MONDOR.

Tu n'as auſſi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en ſon tems tout voir, tout reconnaître.

Le Chevalier MONDOR.

Va, dans ſon tems ces nobles ſentimens
A l'hôpital mènent tout-droit les gens.

DARMIN.

Nous en ſommes fort près; & notre gloire
N'a pas le ſou.

Le Chevalier MONDOR.

Je ſuis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher Chevalier, il te faut avouer....

Le Chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier....

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte;

Le Chevalier MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte;

DARMIN.

De tout le bien,

Le Chevalier MONDOR.

D'une honnête Beauté,

DARMIN.

Que ſur la mer

Le Chevalier MONDOR.

A qui ſans vanité,

DARMIN.

Il rapportait

Le Chevalier MONDOR.

Après bien du myſtère,

DARMIN.

Dans ſon vaiſſeau.

Le Chevalier MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'eſt un malheur.

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt un plaiſir bien vif
De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur & ſi fière & ſi pure,
Ce précepteur, qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet;
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque & folket;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi!

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt la Prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La Prude enfin, dont votre ame eſt épriſe,
Cette Beauté ſi fière?

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt Dorſiſe.

BLANFORD, *en riant.*

Dorſiſe.... ah... bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là ?

Le Chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance ;
Cette Beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez ſoi
Des Chevaliers éventés comme toi.

Le Chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher : la femme la moins folle
Ne ſe plaint point lorſqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher ; apprenez
Qu'à ſes vertus mes jours ſont deſtinés,
Qu'elle eſt à moi, que ſa juſte tendreſſe
De m'épouſer m'avait paſſé promeſſe,
Qu'elle m'attend pour m'unir à ſon ſort.

Le Chevalier MONDOR, *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !
(*à Darmin.*)
Il a, dis-tu, beſoin dans ſa détreſſe
D'autres billets payables en eſpèce.
Tiens, cher Darmin.
(*il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi! vous voulez?...

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grâce insigne,
C'eſt à quelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'eſt d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le Chevalier MONDOR.

Ne ſuis-je pas ton ami?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaiſant ami, dont la frivole flamme,
S'il ſe pouvait, m'enlèverait ma femme;
Qui dès ce ſoir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens!
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le Chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare eſprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaiſe humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorſiſe,
Aux grands éclats rire de ta ſottiſe.

(*il veut s'en aller.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Que dis-tu là? mon cher Darmin! comment?
Elle eſt ici, Dorſiſe?

Le Chevalier MONDOR.

Assurément.

BLANFORD.

O juste Ciel!

Le Chevalier MONDOR.

Eh bien, quelle merveille?

BLANFORD.

Dans sa maison?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.
Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD, *à part.*

Pour me revoir! ô Ciel! je te rends grâce;
A ce seul trait tout mon malheur s'efface!
Entrons chez elle.

Le Chevalier MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit;
Car plus on est de fous, & plus on rit.

BLANFORD. (*il va à la porte.*)

Heurtons.

Le Chevalier MONDOR.

Frappons.

COLETTE, *en dedans de la maison.*

Qui va là?

BLANFORD.

Moi.

Le Chevalier MONDOR.

Moi-même.

SCENE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE
LE CHEVALIER MONDOR.

COLETTE, *ſortant de la maiſon.*

BLANFORD ! Darmin ! quelle ſurpriſe extrême !
Monſieur !

BLANFORD.

Colette !

COLETTE.

Hélas ! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien-venu.

BLANFORD.

Le juſte ciel, propice à ma tendreſſe,
M'a conſervé pour revoir ta maitreſſe.

COLETTE.

Elle ſortait tout à l'inſtant d'ici.

DARMIN.

Et ſa couſine ?

COLETTE.

Et ſa couſine auſſi.

BLANFORD.

Eh ! mais, de grâce, où donc eſt-elle allée ?
Où la trouver ?

COLETTE, *ſeſant une révérence de prude.*

Elle eſt à l'aſſemblée.

BLANFORD.

Quelle aſſemblée ?

COLETTE.

Eh ! vous ne ſavez rien ?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marſeille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à ſa place un noble & digne ennui,
Et hautement, par de ſages cabales,
De leur prochain réprimer les ſcandales ;
Et Dorſiſe eſt en tête du parti.

BLANFORD *à Darmin.*

Mais comment donc un ſi grand étourdi
Eſt-il ſouffert d'une Beauté ſévère ?

DARMIN.

Chez une Prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'aſſemblée où va-t-elle ?

COLETTE.

On ne ſait,
Faire du bien ſourdement.

BLANFORD.

En ſecret !
C'eſt-là le comble... Eh ! puis-je en ſa demeure,
Pour lui parler, avoir auſſi mon heure ?

Le Cher,

Le Chev. MONDOR.

Va, c'eſt à moi, qu'il le faut demander;
Sans riſquer rien, je puis te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Reſpectez-la; c'eſt ce qu'il vous faut faire;
Et gardez-vous de la déſapprouver.

DARMIN.

Et ſa couſine, où peut-on la trouver?
On m'avait dit qu'elles vivaient enſemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les aſſemble;
Et la couſine, avec dix Jeunes-gens
Et dix Beautés, ſe donne du bon tems;
Et d'une table, & propre, & bien ſervie,
Preſque toujours vole à la comédie.
Enſuite on danſe, ou l'on ſe met au jeu:
Toujours chez elle, & grand'chère, & beau feu,
De longs ſoupers & des chanſons nouvelles,
Et des bons-mots encor plus plaiſans qu'elles;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,
Magots de Saxe, & riches bagatelles,
Qu'Hébert (*) invente à Paris pour les Belles,
Le jour, la nuit, cent plaiſirs renaiſſans,
Et de médire à peine a-t-on le tems.

(*) Fameux marchand de curioſités.

Le Chevalier MONDOR.

Oui, notre ami, c'eſt ainſi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la ſuivre?

COLETTE.

Par-tout, Monſieur: car du matin au ſoir,
Dès qu'elle ſort, elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle aſſemblât un ſpectacle,
Jeu, bal, toilette, & muſique, & ſoupé;
Son cœur toujours eſt de tout occupé.
Vous la verrez, & ſa joyeuſe troupe
Fort tard chez elle, & vers l'heure où l'on ſoupe

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon-ſens.
Peut-on chérir ce bruyant aſſemblage
De tous les goûts qu'eut le ſexe en partage?
Il vous ſied bien, dans vos triſtes ſoupirs,
De ſuivre en pleurs le char de ſes plaiſirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans ſa misère occupe!

DARMIN.

Je crois encor, duſſé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaiſirs & l'honneur:
Je crois auſſi, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que femme prude, en ſa vertu ſévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,

Mais en ſecret ſouvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien, tantôt nous viendrons l'un & l'autre,
Et vous verrez mon choix, & moi le vôtre.

Le Chevalier MONDOR.

Oui, revenez, & vous verrez, ma foi,
La place priſe.

BLANFORD.

Et par qui donc?

Le Chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi!

Le Chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton abſence,
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras... Adieu.

SCÈNE V.

LANFORD, ARMIN.

BLANFORD.

Ça, penſez-vous
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux?

DARMIN.

Le ridicule & la bonne fortune
Vont bien enſemble, & la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi ? vous penſez....

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par-fois les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même
Chercher mon ſort & ſavoir ſi l'on m'aime.
(*il ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand'pitié.
Que je te loue, ô deſtin favorable,
Qui me fais-prendre une femme eſtimable !
Que dans mes maux je bénis mon retour !
Que ma raiſon augmente mon amour !
Oh ! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'eſt trop long-tems courir, craindre, eſpérer :
Voilà le port où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'eſt-ce que tout le reſte ?
Le monde eſt fou, ridicule, ou funeſte ;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non, dans ce monde il n'eſt pas un ami ;
Perſonne au fond à nous ne s'intéreſſe ;
On eſt aimé, mais c'eſt de ſa maîtreſſe :
Tout le ſecret eſt de ſavoir choiſir.
Une coquette eſt un vrai monſtre à fuir ;
Mais une femme, & tendre, & belle, & ſage,
De la nature eſt le plus digne ouvrage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, MADAME BURLET, LE CHEVALIER MONDOR.

DORFISE.

ADOUCISSEZ, monſieur le Chevalier,
De vos diſcours l'excès trop familier:
La pureté de mes chaſtes oreilles
Ne peut ſouffrir des libertés pareilles.

Le Chevalier MONDOR, *en riant.*

Vous les aimez pourtant ces libertés;
Vous me grondez, mais vous les écoutez;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux ſi courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encore!

Mad. BURLET.

Eh bien, je ſuis de ſon côté;
Vous affectez trop de ſévérité.
La liberté n'eſt pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien ſembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,

Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

DORFISE.

Oui ! l'une & l'autre ; & fermez, croyez-moi,
Votre maiſon à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, couſine.
Comment ſouffrir leur troupe libertine ?
Le beau Cléon qui, brillant ſans eſprit,
Rit des bons-mots qu'il prétend avoir dit ?
Damon qui fait, pour vingt Beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même ?
Et ce Robin parlant toujours de lui ?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui ?
Et mon couſin qui....

Le Chevalier MONDOR.

C'en eſt trop, Madame ;
Chacun ſon tour ; & ſi votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité :
Je veux ici vous tracer de mon ſtyle
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par....

DORFISE.

Ah ! n'en faites rien :
Il n'appartient qu'aux perſonnes de bien
De châtier, de gourmander le vice.
C'eſt à mes yeux une horrible injuſtice
Qu'un libertin ſatyriſe aujourd'hui
D'autres mondains moins vicieux que lui.
Lorſque j'en veux à l'humaine nature,
C'eſt zèle, honneur & vertu toute pure,

Dé goût du monde. Ah Dieu ! que je le hais,
Ce monde infâme !

Mad. BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas ! & pour votre ruine.

Mad. BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, couſine ?
Haïſſez-vous ce monde ?

DORFISE.

Horriblement.

Le Chevalier MONDOR.

Tous les plaiſirs ?

DORFISE.

Epouvantablement.

Mad. BURLET.

Le jeu ? le bal ?

Le Chevalier MONDOR.

La muſique ? la table ?

DORFISE.

Ce ſont, ma chère, inventions du diable.

Mad. BURLET.

Mais la parure & les ajuſtemens ?
Vous m'avoûrez.....

DORFISE.

Ah ! quels vains ornemens !
Si vous ſaviez à quel point je regrette
Tous les inſtans perdus à ma toilette !

Je fuis toujours le plaiſir de me voir ;
Mon œil bleſſé craint l'aſpect d'un miroir.

Mad. BURLET.

Mais cependant, ma ſévère Dorfiſe,
Vous me ſemblez bien coiffée & bien miſe.

DORFISE.

Bien ?

Le Chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec ſimplicité.

Le Chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mad. BURLET.

Votre ſage beauté,
Quoi qu'elle en diſe, eſt fort aiſe de plaire.

DORFISE.

Moi ? juſte Ciel !

Mad. BURLET.

Parle-moi ſans myſtère.
Je crois, ma foi, que ta ſévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'eſt pas mal fait.

(*en montrant Mondor.*)

Le Chevalier MONDOR.

Ah !

Mad. BURLET.

C'eſt un jeune-homme
Fort beau, fort riche.

Le Chevalier MONDOR.

Ah!

DORFISE.

Ce discours m'assomme.
Vous proposez l'abomination!
Un beau jeune-homme est mon aversion;
Un beau jeune-homme! ah! fi!

Le Chevalier MONDOR.

Ma foi, Madame,
Pour vous & moi j'en suis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient sans vaisseau,
Est-il si riche, & si jeune, & si beau?

DORFISE.

Il est ici? quoi Blanford?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, sans-doute.

COLETTE, *en entrant avec précipitation.*

Hélas! je viens pour vous apprendre...

DORFISE *à Colette à l'oreille.*

Ecoute.

Mad. BURLET.

Comment?

DORFISE *au Chevalier Mondor.*

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ses défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

Le Chevalier MONDOR.

Il vit; & le corsaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

DORFISE, *en se retournant vers Colette.*

Colette, hélas!

COLETTE.

Hélas!

DORFISE.

Ah! Chevalier,
Pourriez-vous point sur mer le renvoyer?

Le Chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mad. BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, son ami si fidèle?
Viendra-t-il point?

Le Chevalier MONDOR.

Il est venu; Blanford
L'a raccroché dans je ne sais quel port.
Ils ont sur mer donné, je crois, bataille,
Et sont ici n'ayant ni sou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Eh, oui, vraiment. Je pense tout-à-l'heure
Que je l'ai vu tout près de ma demeure:
De grands yeux noirs?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans?
Un teint de rose?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE, *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin ?

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt une créature
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il eſt ſage, bien-né;
Je veux par vous qu'il me ſoit amené..
Quoiqu'il ſoit jeune.

Mad. BURLET.

Et moi, je veux ſur l'heure,
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, & lui portez
Trois cents louis que je crois bien comptés.
(*elle donne une bourſe à la Fleur qui eſt derrière elle.*)
Et qu'à ſouper Blanford & lui ſe rendent.
Depuis long-tems tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime ſur-tout ſa complaiſance aimable,
Et ſa vertu liante & ſociable.

DORFISE.

Eh bien, Blanford n'eſt pas de cette humeur;
Il eſt ſi ſérieux !

Le Chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur !

DORFISE.

Oui, ſi jaloux...

Le Chevalier MONDOR *interrompant bruſquement.*

Cauſtique.

DORFISE.

Il eſt....

Le Chevalier MONDOR.

Sans-doute.

DORFISE.

Laiſſez-moi donc parler; il eſt....

Le Chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il eſt enfin fort dangereux pour moi.

Mad. BURLET.

On dit qu'il a très-bien ſervi le roi;
Qu'il s'eſt ſur mer diſtingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il eſt incommode ſur terre! (*)

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt encore....

DORFISE.

Oui.

(*) Il y a dans l'anglais : « Vous m'avouerez qu'il a une phy-
» ſionomie, un air mâle; oui, il reſſemble à un Sarazin peint ſur
» l'enſeigne d'un cabaret, il a du courage comme le bourreau,
» il tuera un homme qui aura les mains liées, & il n'a que de
la cruauté; » ce qui ne reſſemble pas plus au courage que la
médiſance continuelle ne reſſemble à de l'eſprit.

Le Chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont preſque tous de ſi vilaines mœurs !

DORFISE.

Oui.

Mad. BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promeſſes
De quelque eſpoir ont flatté ſes tendreſſes ?

DORFISE.

Depuis ce tems j'ai, par excès d'ennui,
Quitté le monde, à commencer par lui :
Le monde & lui me rendent ſi craintive !

SCENE II.

DORFISE, *Mad.* BURLET, LE CHEVALIER MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

MADAME !

DORFISE.

Eh bien ?

COLETTE.

Monſieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel !....

Mad. BURLET.

Darmin eſt avec lui ?

COLETTE.

Madame, oui.

Madame BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je ſens une douleur profonde;
Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le Chevalier MONDOR.

Avec moi donc?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, ſans vous.
(*elle ſort.*)

SCÈNE III.

MAD. BURLET, BLANFORD, DARMIN, LE CHEV. MONDOR, ADINE.

DARMIN *à Mad. Burlet.*

MADAME, enfin ſouffrez qu'à vos genoux...

Mad. BURLET, *courant au-devant de Darmin.*

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie;
Nous cauſerons; mon carroſſe eſt là-bas.
(*à Blanford.*)
Et vous, rigris, y viendrez-vous?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour choſe ſérieuſe.
Allez, courez, troupe folle & joyeuſe,
Faites-ſemblant d'avoir bien du plaiſir,
Fatiguez bien votre inquiet loiſir.

(*au jeune Adine.*

Et nous, jeune-homme, allons trouver Dorfiſe.

(*Mad. Burlet ſort avec le Chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continue.*)

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

Voyons une ame au ſeul devoir ſoumiſe,
Qui pour moi ſeul, par un ſage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour;
Et qui ſait joindre à cette ardeur flatteuſe
Une vertu modeſte & ſcrupuleuſe.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec ſoin
De ſa vertu je veux être témoin;
En la voyant je puis beaucoup m'inſtruire.

BLANFORD.

C'eſt très-bien dit; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le ſort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être;
Rien ne ſera plus utile pour vous
Que de hanter un eſprit ſage & doux,
Dont le commerce en votre ame affermiſſe
L'honnêteté, l'amour de la juſtice,
Sans vous ôter certain charme flatteur,

Que je ſens bien qui manque à mon humeur.
Une Beauté, qui n'a rien de frivole,
Eſt pour votre âge une excellente école;
L'eſprit s'y forme, on y règle ſon cœur;
Sa maiſon eſt le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien, allons avec vous dans ce temple;
Mais je ſuivrai bien mal ſon rare exemple.
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Et pourquoi?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu;
Quoique la forme en ſoit un peu ſévère,
Le fonds m'en charme, & vous m'avez ſu plaire;
Mais pour Dorfiſe....

BLANFORD, *en allant à la porte de Dorfiſe.*

Ah! c'eſt trop ſe flatter,
Que de vouloir tout-d'un-coup l'imiter:
Mais croyez-moi, ſi l'honneur vous domine,
Voyez Dorfiſe, & fuyez ſa couſine. (*il veut entrer.*)

COLETTE *ſortant de la maiſon, & refermant la porte.*
(*Il heurte.*)
On n'entre point, Monſieur.

BLANFORD.

Moi!

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment?

Moi refuſé!

COLETTE.

Dans ſon appartement
Pour quelque tems Madame eſt en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, Monſieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vite. (*il entre.*)

COLETTE.

Arrêtez!

ADINE.

Hélas! ſuivons, & voyons quelle iſſue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCENE V.

COLETTE *ſeule.*

Il va la voir, il va découvrir tout.
Je meurs de peur; ma maîtreſſe eſt à bout.
Ah! ma maîtreſſe, avoir eu le courage
De ſtipuler ce ſecret mariage!
De vous donner au caiſſier Bartolin!
Eh! que dira notre public malin?
Oh, que la femme eſt une étrange eſpèce!
Et l'homme auſſi... Quel excès de faibleſſe!

Madame eſt folle, avec ſon air malin;
Elle ſe trompe, & trompe ſon prochain,
Paſſe ſon tems, après mille mépriſes,
A réparer avec art ſes ſottiſes.
Le goût l'emporte: & puis on voudrait bien
Ménager tout, & l'on ne garde rien.
Maudit retour, & maudite aventure!
Comment Blanford prendra-t-il ſon injure?
Dans la maiſon voici donc trois maris;
Deux ſont promis, & l'autre eſt, je crois, pris:
Femme en tel cas ne ſait auquel entendre.

SCENE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME, eh bien, quel parti faut-il prendre?

DORFISE.

Va, ne crains rien, on ſait l'art d'éblouir;
De différer pour ſe faire-chérir.
L'homme ſe mène aiſément; ſes faibleſſes
Font notre force, & ſervent nos adreſſes.
On s'eſt tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
A roitement je fais à la campagne
Courir notre homme (& le ciel l'accompagne!)
Chez Bartolin ſon ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du tems, il ſuffit.

COLETTE.

Ah! le diable
Vous fit-ſigner ce contrat déteſtable!
Qui, vous, Madame, avoir un Bartolin!

DORFISE.

Eh, mon enfant! le diable eſt bien malin.
Ce gros caiſſier m'a tant perſécutée!
Le cœur ſe gagne, on tente, on eſt tentée;
Tu ſais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais ſans appui, ſans richeſſe,
Faible ſur-tout; car tout vient de faibleſſe.
L'étoile eſt forte, & c'eſt ſouvent le lot
De la beauté, d'épouſer un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il eſt des tems dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant ſacrifier,
Vous auriez dû prendre le Chevalier;
Il eſt joli.

DORFISE.

Je voulais du myſtère.
Je n'aime pas d'ailleurs ſon caractère;
Je le ménage: il eſt mon complaiſant,
Mon émiſſaire; & c'eſt lui qui répand,
Par ſon babil & ſa folie utile,

Les bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin est si vilain.

DORFISE.

Oui, mais...

COLETTE.

Et son esprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais....

COLETTE.

Quoi, mais?

DORFISE.

Le destin, le caprice,
Mon triste état, quelque peu d'avarice,
L'occasion, je... je me résignai,
Je devins folle; en un mot je signai.
Du bon Blanford je gardais la cassette.
D'un peu d'argent mon amitié discrète
Fit quelques dons par charité pour lui.
Eh, qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant sa vieille flamme,
Viendrait chercher sa cassette & sa femme?

COLETTE.

Chacun disait ici qu'il était mort;
Il ne l'est point, lui seul est dans son tort.

DORFISE, *reprenant l'air de prude.*

Ah! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine
Tous ses bijoux; hélas! qu'il les reprenne:

Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conſerve, les aime,
En eſt jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Mais, vertu, bijoux,
J'ai dans l'eſprit de vous accorder tous.

SCÈNE VII.

LE CHEV. MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le Chevalier MONDOR.

CHASSERONS-NOUS ce rival plein de gloire,
Qui me mépriſe, & s'en fait tant accroire?

ADINE, *arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le Chevalier entre bruſquement.*

Ecoutons bien.

Le Chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux;
Il faut punir ſon air avantageux.
Je ſuis à vous; avec plaiſir je laiſſe
Au vieux Darmin ſa petite maîtreſſe.
A le troubler on n'a que de l'ennui;
On perd ſa peine à ſe moquer de lui.
C'eſt ce Blanford, c'eſt ſa vertu ſévère,

Sa gravité, qu'il faut qu'on déſeſpère.
Il croit qu'on doit ne lui refuſer rien,
Par la raiſon qu'il eſt homme-de-bien.
Ces gens-de-bien me mettent à la gêne;
Ils vous feront-périr d'ennui, ma reine.

DORFISE, *d'un air modeſte & ſevère, après avoir regardé Adine.*

Vous vous moquez! j'ai pour monſieur Blanford
Un vrai reſpect, & je l'eſtime fort.

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt de ceux qu'on eſtime & qu'on berne,
Eſt-il pas vrai?

ADINE *à part.*

Que ceci me conſterne!
Elle eſt conſtante, elle a de la vertu!
Tout me confond; elle aime; ah! qui l'eût cru?

DORFISE.

Que dit-il là?

ADINE *à part.*

Quoi! Dorfiſe eſt fidelle!
Et pour combler mon malheur, elle eſt belle!

DORFISE *au Chevalier après avoir regardé Adine.*

Il dit que je ſuis belle.

Le Chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort,
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des ſecrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas! je me retire.

DORFISE *au Chevalier.*

Vous vous moquez.

(*à Adine.*)

Reſtez, reſtez ici.

(*au Chevalier.*)

Oſez-vous bien le renvoyer ainſi?

(*à Adine.*

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure:
L'aimable enfant ! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il eſt chez moi venu:
Dès ce moment ſon naturel m'a plu.

Le Chevalier MONDOR.

Eh ! laiſſez là ſon naturel, Madame.
De ce Blanford vous haïſſez la flamme ;
Vous m'avez dit qu'il eſt brutal, jaloux.

DORFISE *fièrement.*

Je n'ai rien dit.

(*à Adine.*)

Ça, quel âge avez-vous?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeuneſſe.
A grand beſoin du frein de la ſageſſe.
L'exemple entraîne, & le vice eſt charmant;
L'occaſion s'offre ſi fréquemment !
Un ſeul coup-d'œil perd de ſi belles ames !
Défiez-vous de vous-même, & des femmes ;
Prenez bien garde au ſouffle empoiſonneur ?

Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le Chevalier MONDOR.

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de ſa fleur, je vous prie;
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu! point de courroux;
Son innocence a des charmes ſi doux!

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt un enfant.

DORFISE *s'approchant d'Adine.*

Çà, dites-moi, jeune-homme,
D'où vous venez, & comment on vous nomme?

ADINE.

J'ai nom Adine; en Grèce je ſuis né:
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait!

Le Chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuſe!
Quoi! je vous peins mon ardeur amoureuſe,
Et vous parlez encore à cet enfant?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE *doucement.*

Paix, imprudent.

SCENE VIII.

DORFISE, LE CHEV. MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME!

DORFISE.

Eh bien?

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'assemblée.

DORFISE.

Oui, j'y ferai rendue
Dans peu de tems.

Le Chevalier MONDOR.

Quel message ennuyeux!
Quand nous ferons assemblés tous les deux,
Nous casserons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie;
Ces comités, ces conspirations
Contre les goûts, contre les passions.
Il vous sied mal, jeune encor, belle & fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigrièche
Contre les ris, les jeux & les amours,
De blasphémer ces dieux de vos beaux jours;
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales sombres,
Se lamenter, sans gosier & sans dents,

Dans leurs tombeaux, des plaiſirs des vivans.
Je vais, je vais de ces ſempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles,
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons-mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre ;
Cher Chevalier, je ne puis le permettre ;
N'allez point là.

Le Chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'inſtant,
Vous annoncer. (*il ſort.*)

DORFISE.

Ah ! quel extravagant !
(*au jeune Adine.*)
Allez, mon fils ! gardez vous, à votre âge,
D'un pareil fou ; ſoyez diſcret & ſage.
Mes complimens à Blanford.... l'œil touchant !

ADINE, *ſe retournant.*

Quoi ?

DORFISE.

Le beau teint ! l'air ingénu, charmant !
Et vertueux !... Je veux que par la ſuite
Dans mon loiſir vous me rendiez viſite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour aſſidument.
Adieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas ! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on ? je l'ignore ; mais j'aime.

SCENE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE *revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde.*

J'AIME, dit-il ; quel mot ! ce beau garçon
Déjà pour moi sent de la passion ?
Il parle seul, me regarde, s'arrête ;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLETTE.

Avec tendresse il lorgne vos appas.

DORFISE.

Est-ce ma faute ? ah ! je n'y consens pas.

COLETTE.

Je le crois bien : le péril est trop proche ;
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche ;
Je crains sur-tout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE, *en soupirant.*

Que ce Turc est joli !
Le crois-tu Turc ? crois-tu qu'un infidèle
Ait l'air si doux, la figure si belle ?
Je crois, pour moi, qu'il se convertira.

COLETTE.

Je crois, pour moi, que dès qu'on apprendra

Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu ſera fort décriée;
Ce petit Turc de peu vous ſervira;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-tems entière confiance:
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux;
Et c'eſt bien pis, Madame, il eſt époux.
Le cas eſt triſte, il a peu de ſemblables.
Ces deux rivaux ſeraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux;
C'eſt mon devoir: il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence;
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état trop tôt ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah, oui, prenons vite.

COLETTE.

Eh bien, de qui?

DORFISE.

Mais de cet étranger,

De ce petit... là... tu m'y fais-ſonger.

COLETTE.

Lui, des conſeils? lui, Madame, à ſon âge?
Sans barbe encore?

DORFISE.

Il me paraît fort ſage;
Et s'il eſt tel, il le faut écouter.
Les jeunes-gens ſont bons à conſulter;
Il me pourrait procurer des lumiéres
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu ſens bien qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon monſieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler paraît fort néceſſaire.

DORFISE, *tendrement & d'un air embarraſſé.*

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendrait-il qu'avec diſcrétion
Il vînt dîner avec moi?

COLETTE.

Tout-de-bon!
Vous qui craignez ſi fort la médiſance?

DORFISE, *d'un air fier.*

Je ne crains rien; je fais comme je penſe;
Quand on a fait ſa réputation,
On eſt tranquille à l'abri de ſon nom.
Tout le parti prend en main notre cauſe;
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cauſe.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant,
Sacrifions un dîner innocent,
N'aigü ſons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine:
Je ne veux point le revoir.... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant?
A la ſageſſe ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienſéance.
De ma couſine il faut prendre le nom,
Et le prier de ſa part....

COLETTE.

Pourquoi non?
C'eſt très-bien dit: une femme mondaine
N'a rien à perdre; on peut, ſans être en peine,
Deſſous ſon nom mettre dix billets-doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offenſe perſonne;
Nul n'en rougit, & nul ne s'en étonne;
Mais par hazard, quand les dames-de-bien
Font une chute, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chutes! moi! Je n'ai dans cette affaire,
Grâces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai ſigné; mais je ne ſuis point enfin
Abſolument Madame Bartolin.
On a des droits; & c'eſt tout: & peut-être
On va bientôt ſe délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un deſſein très-prudent.
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,

C'en eſt aſſez; tout ira bien s'il m'aime.
Je ſuis encor maitreſſe de moi-même;
Heureuſement, je puis tout terminer.
Va-t-en prier ce jeune-homme à dîner.
Eſt-ce un grand mal que d'avoir à ſa table
Avec décence un jeune-homme eſtimable,
Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil?

COLETTE.

Un bon conſeil! ah rien n'eſt plus louable.
Accompliſſons cette œuvre charitable.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Est-ce point lui? Que je ſuis inquiète!
On frappe, il vient. Colette, holà! Colette,
C'eſt lui, c'eſt lui.

COLETTE.

Non, c'eſt le Chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer;
Cet étourdi, qui court, ſaute, ſemille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, fretille:
Il veut dîner tête-à-tête avec vous;
Je l'ai chaſſé d'un air entre aigre & doux.

DORFISE.

A ma couſine il faut qu'on le renvoie.
Ah! que je hais leur inſipide joie!
Que leur babil eſt un trouble importun!
Chaſſez-les-moi.

COLETTE.

Chut, chut, j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah! c'eſt mon Grec.

COLETTE.

Oui, c'eſt lui, ce me ſemble.

SCÈNE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENTREZ, Monſieur; bonjour, Monſieur.... je tremble.
Aſſeyez-vous....

ADINE.

Je ſuis tout interdit....
Pardonnez-moi, Madame, on m'avait dit
Qu'une autre....

DORFISE, *tendrement.*

Eh bien, c'eſt moi qui ſuis cette autre.
Raſſurez-vous; quelle peur eſt la vôtre?
Avec Blanford ma couſine aujourd'hui
Dine dehors: tenez-moi lieu de lui.

(*elle le fait aſſeoir.*)

ADINE.

Ah! qui pourrait en tenir lieu, Madame?
Eſt-il un feu comparable à ſa flamme?
Eh! quel mortel égalerait ſon cœur
En grandeur-d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle;

Votre amitié paraît vive & fidelle :
J'admire en vous un ſi beau naturel.

ADINE.

C'eſt un panchant bien doux, mais bien cruel !

DORFISE.

Que dites-vous ? La charmante jeuneſſe
Doit éprouver une honnête tendreſſe :
Par de ſaints nœuds il faut qu'on ſoit lié ;
Et la vertu n'eſt rien ſans l'amitié.

ADINE.

Ah ! s'il eſt vrai qu'un naturel ſenſible
De la vertu ſoit la marque infaillible,
J'oſe vous dire ici ſans vanité
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois deſtinée
A cultiver une ame ſi bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, auſſi vif que prudent,
Qui poſſédât les grâces du jeune âge,
Sans en avoir l'empreſſement volage ;
Et je me trompe à votre air tendre & doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marſeille ?
(*elle approche ſon fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Grèce, & le brave Blanford

En ce pays me paſſa ſur ſon bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troiſième
A mon oreille eſt un plaiſir extrême.
Mais, dites-moi, pourquoi ce front charmant
Et ſi français eſt coiffé d'un turban?
Seriez-vous Turc?

ADINE.

La Grèce eſt ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru? la Grèce eſt en Turquie?
Que votre accent, que ce ton grec eſt doux!
Que je voudrais parler grec avec vous!
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai Français, & ſa grâce naïve!
Que la nature entre nous ſe méprit
Quand par malheur un Grec elle vous fit!
Que je bénis, Monſieur, la Providence
Qui vous a fait aborder en Provence!

ADINE.

Hélas! j'y ſuis, & c'eſt pour mon malheur.

DORFISE.

Vous, malheureux!

ADINE.

Je le ſuis par mon cœur.

DORFISE.

Ah! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde;

Que contre vous je ne me fâche point.
N'abuſez pas de mon eſtime extrême.

ADINE.

Vous eſtimez monſieur Blanford de même :
Eſtime-t-on deux hommes à-la-fois ?

DORFISE.

Oh ! non, jamais ; & les aimables lois
De la raiſon, de la tendreſſe ſage,
Font qu'on ſuccède, & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tout ce que je voi.

DORFISE.

Lorſque le ciel, mon fils, forme une Belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle;
Nous le cherchons long-tems avec raiſon.
On fait vingt choix avant d'en faire un bon;
On ſuit une ombre; au hazard on s'éprouve;
Toujours on cherche, & rarement on trouve:
L'inſtinct ſecret vole après le vrai bien....
(*vivement & tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh ! point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos ſoins,
Connu de vous, vous m'eſtimeriez moins;
Et nous ſerions attrapés l'un & l'autre.

DORFISE.

Attrapés! vous! quelle idée eſt la vôtre?
Mon bel enfant, je prétends... Ah! pourquoi
Venir ſitôt m'interrompre?... Eh, c'eſt toi!

SCENE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE, *avec empreſſement.*

TRÈS-IMPORTUNE, & très-triſte de l'être;
Mais un quidam, plus importun peut-être;
S'en va venir; c'eſt monſieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu? je l'attendais demain;
Il m'a trompée, il revient le barbare!

COLETTE.

Le contre-tems eſt encor plus bizarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaiſſant le patron du logis,
Cauſe avec lui, plaiſante, s'évertue;
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô Ciel!

COLETTE.

Point, Madame, tant-pis;
Car l'indiſcret, comme je vous le dis,
Ne ſachant pas quel eſt le perſonnage,
Crie hautement, lui riant au viſage,
« Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde eſt exclus comme lui;
Que Bartolin n'eſt rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à préſent, dans un doux tête-à-tête,
Madame au fond de ſon appartement,
Loin du grand monde, eſt vertueuſement. »
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire-enfoncer la porte.
Le Chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, & l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère?

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je?

DORFISE *à Colette.*

Écoute, toi, demeure.
Quel tems il prend! revenir à cette heure!

(*à Adine.*)

Dans ce réduit cachez-vous tout le ſoir ;
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu ! c'eſt lui, ſans-doute.

ADINE, *allant dans le cabinet.*

Hélas ! voilà ce que l'amour me coûte !

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime !

COLETTE.

Eh ! taiſez-vous.
On vient ; hélas ! c'eſt le futur époux.

SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE, *allant au-devant de Bartolin.*

MON cher Monſieur, le ciel vous accompagne !...
Vous revenez bien tard de la campagne ! ...
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir,
Que je ſuis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le Chevalier diſait tout au contraire.

DORFISE.

Tout ce qu'il dit eſt faux ; je ſuis ſincère ;
Il faut me croire : il m'aime à la fureur ;
Il eſt au vif piqué de ma rigueur ;

Son vain caquet m'étourdit & m'assomme ;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon sens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il disait.

BARTOLIN.

Soit ; mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choses nécessaires.

DORFISE, *d'un ton caressant.*

Que faites-vous ? arrêtez-vous ; holà !
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment ? pourquoi ?

DORFISE, *après avoir rêvé.*

Du même esprit poussée,
J'ai comme vous eu, mon cher, en pensée...
De mettre ici nos papiers en état....
J'ai fait venir notre vieil Avocat....
Nous consultions ; une grande faiblesse
L'a pris soudain.

BARTOLIN.

C'est excès de vieillesse.

COLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart ;
De mon ſirop il a pris une doſe,
Et maintenant je penſe qu'il repoſe.

BARTOLIN.

Il ne repoſe point, car je l'entends
Qui marche encore, & touſſe là-dedans.

COLETTE.

Eh bien, faut-il, lorſqu'un Avocat touſſe
L'importuner ?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce ;
Je veux entrer.

(*il entre dans le cabinet.*)

DORFISE.

O Ciel ! fais donc ſi bien
Qu'il cherche tout ſans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entends-je ? on s'écrie, il dit : Tue !
Mon Avocat eſt mort, je ſuis perdue.
Où ſuis-je, hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller enſévelir ?
Où me noyer ?

BARTOLIN, *revenant & tenant Adine par le bras.*

Ah, ah ! notre future,
Vos Avocats ſont d'aimable figure ?
Dans le barreau vous choiſiſſez très-bien.
Venez, venez, notre vieux Praticien,

D'ici ſans bruit il vous faut diſparaître ;
Et vous irez plaider par la fenêtre ;
Allons, & vite.

DORFISE.

Ecoutez-moi ; pardon,
Mon cher mari !

ADINE.

Lui ſon mari !

BARTOLIN *à Adine.*

Fripon !
Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ſes yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! Monſieur, je tombe à vos genoux,
Je ne ſaurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez, ſi je me fais connaître ;
Je ne ſuis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me paraîs un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, & tu ſeras puni.
Viens çà, viens çà !

ADINE.

Ciel ! au ſecours, à l'aide !
De grâce ! hélas !

DORFISE.

La rage le poſsède.
A mon ſecours ; tous mes voiſins !

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon ſecours!

BARTOLIN, *emmenant Adine.*

Allons, ſors de chez moi.

SCÈNE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Il va tuer ce pauvre enfant, Colette!
En quel état cet accident me jette!
Il me tûra moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit-ſigner avec ce Bartolin.

DORFISE, *en criant.*

Ah! l'indigne homme! ah! comment s'en défaire?
Va-t-en chercher, Colette, un commiſſaire;
Va l'accuſer.

COLETTE.

De quoi?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort-bien!

Où courez-vous ?

DORFISE.

Hélas ! je n'en ſais rien.

SCÈNE VI.

MAD. BURLET, DORFISE, COLETTE.

Mad. BURLET.

EH bien, qu'eſt-ce, couſine ?

DORFISE.

Ah, ma couſine !

Mad. BURLET.

Il ſemblerait que l'on vous aſſaſſine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat un peu,
Ou qu'au logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu, quels cris ! quel bruit ! quel train ; ma chère !

DORFISE.

Couſine, hélas ! apprenez mon affaire,
Mais gardez-moi le ſecret pour jamais.

Mad. BURLET, *toujours gaiment & avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets ;
Je ſuis pourtant diſcrète comme une autre.
Couſine, eh bien, quelle affaire eſt la vôtre ?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible ! c'eſt d'abord
Que je ſuis....

Mad. BURLET.

Quoi ?

DORFISE.

Fiancée.

Mad. BURLET.

A Blanford ?

Eh bien, tant mieux ! c'eſt bien fait ; & j'approuve
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve.
Je veux danſer à votre noce.

DORFISE.

Hélas !

Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mad. BURLET.

Eh bien, tant pis ! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là ;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait ?

DORFISE, *d'un ton modeſte.*

Pas encore ;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore :
Notre contrat eſt dreſſé dès long-tems.

Mad. BURLET.

Fais-moi caſſer ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler. Je ſuis outrée !

Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc, qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mad. BURLET.

En tout honneur! là, là, ta prud'hommie
S'eſt donc enfin quelque-peu démentie?

DORFISE.

Oh point du tout! c'eſt un petit faux-pas;
Une faibleſſe, & c'eſt la ſeule, hélas!

Mad. BURLET.

Bon! une faute eſt quelquefois utile;
Ce faux-pas là t'adoucira la bile;
Tu ſeras moins ſévère.

DORFISE.

Ah! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi;
Délivrez-moi des langues médiſantes,
De Bartolin, de ſes mains violentes;
Et délivrez de ces périls preſſans
Mon ſage ami qui n'a pas dix-huit ans.
(*en élevant la voix & en pleurant.*)
Ah! voilà l'homme au contrat.

SCÈNE VII.

BARTOLIN, DORFISE, MAD. BURLET.

Mad. BURLET *à Bartolin.*

QUEL vacarme!
Quoi! pour un rien votre esprit se gendarme?
Faut-il ainsi, sur un petit soupçon,
Faire-pleurer ses amis?

BARTOLIN.

Ah! pardon.
Je l'avoûrai, je suis honteux, Mesdames,
D'avoir conçu de ces soupçons infâmes;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je présumer
Que ce jeune-homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée? (*)

DORFISE, *à part.*

En voici bien d'une autre.

Mad. BURLET.

Tout-de-bon?
Madame a pris fille pour un garçon?

(*) Dans la pièce Anglaise le mari prend les tetons de cette fille déguisée en garçon : « Bon, dit-il! c'était moi qui allais être » cocu, & c'eſt ma femme qui va l'être. »

On peut juger s'il eût été décent de traduire exactement la pièce que les Comédiens comptaient jouer alors.

BARTOLIN.

La pauvre enfant eſt encor toute en larmes:
En vérité, j'ai pitié de ſes charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle eſt ? pourquoi prendre plaiſir
A m'éprouver, à me mettre en colère ?

DORFISE, *à part.*

Oh ! oh ! le drôle a-t-il pu ſi bien faire
Qu'à Bartolin il ait perſuadé
Qu'il était fille, & ſe ſoit évadé ?
Le tour eſt bon... Mon Dieu, l'enfant aimable!
Que l'amour a d'eſprit ! (*à Bartolin.*)
Homme haïſſable,
Eh bien, méchant, réponds, oſeras-tu
Faire un affront encore à la vertu ?
La pauvre fille, avec pleine aſſurance,
Me confiait ſon aimable innocence;
Madame ſait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du ſoin de ſon honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, & je te la ſouhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le ſai;
Mais mon contrat ſera ma foi caſſé.

BARTOLIN.

Je ſais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.
(*à Dorfiſe.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.
Accordons-nous.... (*à Mad. Burlet.*)
Et vous, par charité,

Que tout ceci ne ſoit point éventé.
J'ai cent raiſons pour cacher ce myſtère.

DORFISE *à Mad. Burlet.*

Vous me ſauvez, ſi vous ſavez vous taire ;
N'en parlez pas au bon monſieur Blanford.

Mad. BURLET.

Moi ? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCENE VIII.

DORFISE, MAD. BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

BLANFORD eſt là, qui dit qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-tems, qui toujours me démonte !
(*à Bartolin.*)
Laiſſez-moi ſeule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais, après ce que l'on vient de voir ;
Après l'éclat d'une telle injuſtice,
Il vous ſied bien de montrer du caprice !
Obéiſſez, faites-vous cet effort.

SCENE IX.

DORFISE, MAD. BURLET.

Mad. BURLET.

En vérité je me réjouis fort
De voir qu'ainſi la choſe ſoit tournée.
Du prétendu la viſière eſt bornée.
Je m'étonnais, ma couſine, entre nous,
Que ta cervelle eût choiſi cet époux;
Mais ce cas-ci me ſurprend davantage.
Prendre pour fille un garçon! à ſon âge!
Ah! les maris ſeront toujours bernés,
Jaloux & ſots, & conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, Madame, à ce langage;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous penſez qu'un jeune-homme en effet
Se ſoit caché là, dans ce cabinet?

Mad. BURLET.

Aſſurément je le penſe, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire?

Mad. BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la choſe, & n'a pas l'œil bien sûr:
N'avez-vous pas ici conté vous-même
Qu'un beau garçon....

DORFISE.

L'extravagance extrême!
Qui? moi! jamais; moi, je vous aurais dit...
A ce point-là j'aurais perdu l'eſprit!
Ah! ma couſine, écoutez, prenez garde;
Quand follement la langue ſe hazarde
A débiter des diſcours médiſans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien ſouvent dans la vie.

Mad. BURLET.

Il eſt bon là! moi, je te calomnie?

DORFISE.

Aſſurément, & je vous jure ici....

Mad. BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mad. BURLET.

Eh fi!
Va, mon enfant, de toute cette hiſtoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, ſi tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux;
Fais-moi paſſer des garçons pour des filles;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour perſonne de bien:
Tiens, tout cela ne m'embarraſſe en rien.
J'admire fort ta ſageſſe profonde;
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde;

Je mets la mienne à m'en bien divertir;
Et ſans tromper, je vis pour mon plaiſir.
Adieu, mon cœur! ma mondaine faibleſſe
Baiſe les mains à ta haute ſageſſe.

SCENE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier par-tout.
Ah! mon honneur, mon eſprit ſont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfiſe un plaſtron de ſatyre.
Mon nom, niché dans cent couplets malins,
Aux chanſonniers va fournir des refrains.
Monſieur Blanford croira la médiſance;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce ſcandale affligeant?
En un ſeul jour, deux époux, un amant!
Ah! que de trouble! & que d'inquiétude!
Qu'il faut ſouffrir quand on veut être prude!
Et que ſans craindre, & ſans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme-de-bien!
Allons; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons; tâchons du moins de le paraître.
C'eſt bien aſſez quand on fait ce qu'on peut.
N'eſt pas toujours femme-de-bien qui veut.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Sans doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine!
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret!
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait:
On pourrait prendre avec lui des meſures
Qui rendraient bien mes affaires plus sûres.
Hélas! que faire?

COLETTE.

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chère Colette, ah! s'il ſe pouvait faire
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère!
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon amant!
Hélas! qu'au moins un des deux me demeure.

COLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout-à-l'heure
Recommandé qu'ici le Chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier?

COLETTE.

Il va venir; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider: le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous pour aller à ſes fins.

SCENE II.

DORFISE, LE CHEV. MONDOR, COLETTE.

DORFISE.

VÉNEZ, venez; j'ai deux mots à vous dire.

Le Chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire;
Votre captif & votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler?
Malgré votre ame à mes deſirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai que j'ai ſu vous charmer?
Et m'aimez-vous, là comme il faut aimer?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plaît, mais je la veux traitable.
Trop de vertu ſert à faire enrager;
Et mon plaiſir c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine?

Le Chevalier MONDOR.

Moi! rien: je ſuis raſſuré par ſa mine.
Hercule & Mars n'ont jamais à trente ans
Pu redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaiſez par cette confiance;
Vous en aurez la juſte récompenſe.
Peut être on dit qu'en un ſecret lien
Je ſuis entrée: il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée & fatiguée,
Vous ſeul enfin, vous m'avez ſubjuguée.

Le Chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux par de ſaints nœuds
Vous rendre ſage, & qui plus eſt, heureux.

Le Chevalier MONDOR.

Heureux! allons, c'eſt aſſez: la ſageſſe
Ne me va pas; mais notre bonheur preſſe.

DORFISE.

D'abord j'exige un ſervice de vous.

Le Chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez tout-franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce ſoir, mon très-cher, faire en ſorte
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte;
Que ce Blanford, ſi fier & ſi chagrin,
Et ma couſine, & ſon fat de Darmin,
Et leurs parens, & leur folle ſéquelle,
De tout le ſoir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un Notaire ſera
Dans mon alcove, & notre hymen ſera:
Vous y viendrez par une fauſſe porte,
Mais point avant.

Le Chevalier MONDOR.

Le plaiſir me tranſporte.
Du ſieur Blanford que je me moquerai!
Qu'il ſera ſot! que je l'atterrerai!
Que de brocards!

DORFISE.

Au moins ſous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, ſoyez diſcret.

Le Chevalier MONDOR.

Ah, ſi Blanford ſavait ce grand ſecret!

DORFISE.

Mon Dieu! ſortez, on pourrait nous ſurprendre.

Le Chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCENE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A vos deſſeins je ne puis rien comprendre.
C'eſt une énigme.

DORFISE.

Eh bien, tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau Chevalier
De taire tout: il va tout publier.
C'en eſt aſſez; ſa voix me juſtifie.
Blanford croira que tout eſt calomnie;
Il ne verra rien de la vérité:
Ce jour au moins, je ſuis en ſureté;
Et dès demain, ſi le ſuccès couronne
Mes bons deſſeins, je ne craindrai perſonne.

COLETTE.

Vous m'enchantez, mais vous m'épouvantez;
Ces pièges-là ſont-ils bien ajuſtés?
Craignez-vous point de vous laiſſer ſurprendre
Dans les filets que vos mains ſavent tendre?

Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas ! Colette ! hélas !
Qu'un ſeul faux-pas entraîne de faux-pas !
De faute en faute on ſe fourvoie, on gliſſe,
On ſe raccroche, on tombe au précipice ;
La tête tourne ; on ne ſait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, & pour que tout s'accorde,
Il reſte encore à mon arc une corde.
Le Chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le ſaura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette ;
Entends-tu bien ?

COLETTE.

Vous ſerez ſatisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à ſon air, à ſon ton,
A ſon menton doux, liſſe & ſans coton.
Dis-lui qu'en fille il eſt bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduiſe en fille.

COLETTE.

Puiſſe le ciel bénir vos bons deſſeins !

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins.
Mais le grand point, c'eſt que l'on imagine
Que tout le mal vient de notre couſine ;
C'eſt que Blanford ſoit par lui convaincu
Qu'Adine ici pour une autre eſt venu ;

Qu'il ſoit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

Oh ! qu'il eſt bon à tromper ! car il penſe
Tout le mal d'elle, & de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, & ne voit rien.
J'ai confirmé que c'eſt notre rieuſe
Qui du jeune-homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

Ah ! c'eſt mentir tant-ſoit-peu, j'en convien :
C'eſt un grand mal ; mais il produit un bien.

SCÈNE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O Mœurs ! ô tems ! corruption maudite !
Elle s'eſt fait rendre déjà viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant ;
Elle voulait en faire ſon amant ;
Elle employait l'art des ſubtiles trames,
De ces filets où l'amour prend les ames.
Hom ! la coquette ?

DORFISE.

Ecoutez ; après tout,
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout
Oſé pouſſer cette tendre aventure :
Je ne veux point lui faire cette injure ;
Il ne faut pas mal penſer du prochain.

Mais on était, me ſemble, en fort bon train.
Vous connaiſſez nos coquettes de France?

BLANFORD.

Tant!

DORFISE.

Un jeune-homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plaît au vice ſur-tout.
Mais dites-moi comment vous pouvez faire
Pour ſupporter gens d'un tel caractère?

DORFISE.

Je prends la choſe aſſez patiemment.
Ce n'eſt pas tout.

BLANFORD.

Comment donc?

DORFISE.

Oh! vraiment,
Vous allez bien apprendre une autre hiſtoire;
Ces étourdis prétendent faire-accroire
Qu'en tapinois j'ai, moi, de mon côté,
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous?

DORFISE.

Moi; l'on dit que je veux le ſéduire.

BLANFORD.

Je ſuis charmé; voilà bien de quoi rire.
Qui, vous?

DORFISE.

Moi-même, & que ce beau garçon.....

BLANFORD.

Bien inventé, le tour me ſemble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne penſe; on m'en donne bien d'autres!
Si vous ſaviez quels malheurs ſont les nôtres!
On dit encor que je dois me lier
En mariage au fou de Chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah! ma chère Dorfiſe!
Plus contre vous la calomnie agüiſe
L'acier tranchant de ſes traits empeſtés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu ſi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non: croyez-moi, je m'y connais un peu;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré qu'aujourd'hui la couſine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raiſon;
Quand on eſt fou, le cœur n'eſt jamais bon;
Et la vertu n'eſt que le bon-ſens même.
Je plains Darmin, je l'eſtime, je l'aime;
Mais il eſt fait pour être un peu moqué:
C'eſt malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaiſſeau ſi frêle & ſi fragile,

SCENE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, *Mad.* BURLET.

Madame BURLET.

Quoi ! toujours noir, sombre, pétri de bile,
Moralisant, grondant dans ton dépit
Le genre-humain, qui l'ignore, ou s'en rit!
Vertueux fou, finis tes soliloques.
Suis-moi : je viens d'acheter vingt breloques;
J'en ai pour toi. Viens chez le Chevalier;
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de musique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danserons jusques au lendemain.
(*à Dorfise.*)
Tu danseras, Madame la sucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée;
Un tel propos ne peut me convenir,
Et de tantôt il faut vous souvenir.

Mad. BURLET.

Bon ! laisse-là ton tantôt; tout s'oublie.
Point de mémoire est ma philosophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.

Adieu, Monſieur, le ſcandale eſt trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, Madame!

DORFISE.

Non : voyez-vous ? tout cela perce l'ame.
L'honneur...

Mad. BURLET.

Mon Dieu! parle-nous moins d'honneur,
Et ſois honnête.

(*Dorfiſe ſort.*)

DARMIN *à Mad. Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford fait déjà quelque choſe.

Mad. BURLET.

Oh! comme il faut que tout le monde cauſe!
Darmin & moi nous n'en avons dit rien;
Nous nous taiſions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oſeriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non, ce ſerait vous navrer de douleur.

Mad. BURLET.

Nous connaiſſons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaiſſir les nuages
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mad. BURLET.

Comment ? pourquoi ? fallait-il, entre nous ;
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout-haut Dorfiſe d'infamie,
Et préſenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaiſir ſcandaleux?
Tiens : je ſuis vive, & franche, & familière;
Mais je ſuis bonne, & jamais tracaſſière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé;
Je t'entendrais chanſonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendras jamais.
J'ai deux grands buts, le plaiſir & la paix.
Je fuis, je hais, preſque autant que je m'aime
Les faux rapports, & les vrais tout-de-même.
Vivons pour nous; va, bien ſot eſt celui
Qui fait ſon mal des ſottiſes d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'eſt pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit; c'eſt votre propre affaire;
C'eſt vous.

Mad. BURLET.

Moi ?

BLANFORD.

Vous, qui, ſans reſpecter rien,

Avez ſéduit un jeune-homme de bien!
Vous, qui voulez mettre encor ſur Dorſiſe
Cette effroyable & honteuſe ſottiſe!

Mad. BURLET.

Le trait eſt bon; je ne m'attendais pas,
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi! c'eſt donc moi, qui tantôt....

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Mad. BURLET.

Avec Adine? ...

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime?

BLANFORD.

Aſſurément.

Mad. BURLET.

Qui dans mon cabinet
M'avais caché?

BLANFORD.

Certes, le fait eſt net.

Mad. BURLET.

Fort-bien! voilà de très-belles penſées;
Je les admire; elles ſont fort ſenſées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.

Il me paraît que ta triſte cervelle
De don Quichotte a ſuivi le modèle ;
Très-honnête homme, inſtruit, brave, ſavant ;
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus ſage ;
On y perdrait ; ce ſerait grand dommage :
L'extravagance a ſon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NON, demeurez, morbleu ! J'ai votre honneur à cœur, & j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ſes filets retirer vore foi,
La mépriſer, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix eſt triſte ; & mon cœur vous confeſſe
Qu'il aime fort ſon ami, ſa maitreſſe.
Mais ſe peut-il que votre eſprit chagrin
Juge toujours ſi mal du cœur humain ?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiſſut le fil de cette perfidie ?
Qu'elle vous trompe, & de ſon propre affront
Veut à vos yeux flétrir un autre front ?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuſe,
Qu'une inſenſée, & fauſſe, & ſcandaleuſe,
Vous a choiſi pour être ſon plaſtron ?
Que vous gobez comme un ſot l'hameçon
Qu'elle veut voir juſqu'où ſa tyrannie
Peut s'exercer ſur votre plat génie ?

DARMIN.

Tout plat qu'il eſt, daignez interroger
Le ſeul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine;
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la friponne aura par ſon caquet
Très-bien ſifflé ſon jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me ſéduire!
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent reſſorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maitreſſe,
Pour me donner je ne ſais quelle nièce;
Dont vous m'avez tant vanté les attraits;
Mais touchez-là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit : mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide eſſuyer l'inconſtance,
N'eſt pas ſans-doute un cas bien affligeant;
Mais c'eſt un mal de perdre ſon argent.

C'eſt-là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin reſtitué la ſomme?

BLANFORD.

Que vous importe?

DARMIN.

Ah! pardon, je croyais
Qu'il m'importait: j'ai tort, je me trompais.
Adine vient; pour moi je me retire;
Par lui du moins tâchez de vous inſtruire.
Si c'eſt de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez;
C'eſt un cœur noble, & vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCÈNE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

OUAIS! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh! que Dorſiſe eſt bien d'une autre eſpèce!
Elle ſe tait, en proie à ſa triſteſſe,
Sans affecter un air trop empreſſé,
Trop confiant & trop embarraſſé;
Elle me fuit, elle eſt dans ſa retraite,
Et c'eſt ainſi que l'innocence eſt faite...
Or çà, jeune-homme, avec ſincérité,

De point en point dites la vérité:
Vous m'êtes cher, & la belle nature
Paraît en vous incorruptible & pure.
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait;
N'abuſez point de ce penchant ſecret.
Si vous m'aimez, ſongez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime; oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuſer jamais.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé. Mais dites-moi, de grâce,
Ce qui s'eſt fait, & tout ce qui ſe paſſe.

ADINE.

D'abord Dorſiſe....

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon;
C'eſt ſa couſine; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien, voyons.

ADINE.

Dorſiſe à ſa toilette
M'a fait-venir par la porte ſecrette.

BLANFORD.

Mais ce n'eſt pas pour Dorſiſe.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'eſt de la part de Madame Burlet.

ADINE.

Eh non, Monſieur : je vous dis que Dorfiſe
S'était pour moi de bienveillance épriſe.

BLANFORD.

Petit fripon !

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Était tout-neuf à mes ſens agités.
Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire.
Je ne ſentais qu'une juſte colère ;
Je m'indignais, Monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme & de ſa trahiſon ;
Et je diſais, que ſi j'étais comme elle,
Aſſurément je ſerais plus fidèle.

BLANFORD.

Ah, le pendard ! comme on a préparé
De ſes diſcours le poiſon trop ſucré !
Eh bien, après ?

ADINE.

Eh bien, ſon éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.
Soudain, Monſieur, elle jette un grand cri :
On heurte, on entre, & c'était ſon mari.

BLANFORD.

Son mari ? bon ! quels ſots contes j'écoute !
C'était ce fou de Chevalier ſans-doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux ;
Car il était bien brutal, bien jaloux !
Il menaçait d'aſſaſſiner ſa femme ;
Il la nommait fauſſe, perfide, infame.
Il prétendait me tuer auſſi, moi,
Sans que je ſuſſe, hélas ! trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer ſa furie
A deux genoux de me ſauver la vie :
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh, le poltron !
Et ce mari, voyons quel eſt ſon nom ?

ADINE.

Oh ! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne impoſture !
Çà, peignez-moi, s'il ſe peut, ſa figure.

ADINE.

Mais il me ſemble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes eſprits,
Que c'eſt un homme à fort méchante mine ;
Gros, court, baſſet, nez camard, large échine ;
Le dos en voûte, un teint jaune & tanné,
Un ſourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Eprouvez donc, Monſieur, ma bonne-foi.
Je vous apprends que la même perſonne
Ce ſoir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez Madame Burlet?

ADINE.

Eh non; jamais ne ſerez-vous au fait!

BLANFORD.

Quoi, chez Madame!

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue, & m'étonne & m'afflige!
Un rendez-vous? Dorfiſe, vous, ce ſoir?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,

Ce même ſoir, ſous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, & duquel je m'habille.
Par l'huis ſecret je doit être introduit
Chez cet objet dont l'amour vous ſéduit,
Chez cet objet ſi fidèle & ſi ſage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage;
Et j'apperçois d'un ou d'autre côté
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point?

ADINE.

Mon ame mal connue
Pour vous, Monſieur, ſe ſent trop prévenue
Pour s'écarter de la ſincérité.
Votre cœur noble aime la vérité;
Je l'aime en vous, & je lui ſuis fidelle.

BLANFORD.

Ah! le flatteur!

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle?

BLANFORD.

Ouf...

SCÈNE VIII.

BLANFORD, ADINE, LE CHEV. MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

ALLONS donc; peux tu faire languir
Nos conviés, & l'heure du plaiſir?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de beſoin de bonne compagnie.
Conſole-toi; tes affaires vont mal;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire;
Je l'ai, mon cher, & ſans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penſes-tu m'apprendre?

Le Chevalier MONDOR.

Oh, preſque rien:
Nous épouſons ta maitreſſe.

BLANFORD.

Ah, fort bien!
Nous le ſavions.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi, tu ſais qu'un Notaire...

BLANFORD.

Oui, je le ſais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot. Se peut-il
Qu'on en ait pu ſi-mal ourdir le fil?

(*au petit Adine.*)

Ce rendez-vous, quand il ſerait poſſible,
Avec le vôtre eſt tout incompatible.
Ai-je raiſon ? parle, en es-tu frappé ?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.
Je te crois bon; ton cœur ſans artifice
Eſt apprenti dans l'école du vice.
Un eſprit ſimple, un cœur neuf & trop bon,
Eſt un outil dont ſe ſert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire ?

ADINE.

Ah ! c'en eſt trop ; gardez-vous de détruire,
Par votre humeur & vôtre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'eſt elle ſeule à préſent qui m'arrête;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque eſt votre ami;
Croyez ſur-tout quiconque vous abuſe;
Que votre humeur & m'outrage, & m'accuſe:
Mais apprenez à reſpecter un cœur
Qui n'eſt pour vous ni trompé ni trompeur.

Le Chevalier MONDOR.

En tiens-tu ? là ! le dépit te ſuffoque;
Juſqu'aux enfans, chacun de toi ſe moque.
Deviens plus ſage ; il faut tout oublier
Dans le vin grec où je vais te noyer.
Viens, bel enfant !

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEMEURE encore, Adine;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je ſais que j'ai ſouvent un peu d'humeur.
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il eſt né juſte, il n'eſt que trop ſenſible.
Tu vois quel eſt mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaiſir malféſant
De t'égayer à croître mon tourment ?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure !

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame eſt auſſi pure.
Je n'ai jamais connu juſqu'à préſent,
Je l'avoûrai, qu'un ſeul déguiſement :
Mais ſi mon cœur en un point ſe déguiſe,
Je ne mens pas ſur vous, & ſur Dorfiſe ;
Je plains l'amour, qui, ſur vos yeux diſtraits,
Mit dès long-tems un bandeau trop épais ;
Et je ſens bien que l'amour peut ſéduire.
Sur tout ceci tâchez de vous inſtruire :
C'eſt l'amour ſeul qui doit tout réparer ;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(*elle ſort.*)

BLANFORD *seul.*

Que veut-il dire, & quel eſt ce myſtère?
Il faut, dit-il que l'amour ſeul m'éclaire;
Il ſe déguiſe, il ne ment point.... ma foi,
C'eſt un complot pour ſe moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, & la couſine,
Et Bartolin, & le petit Adine,
Dorſiſe enfin, & Colette, & mon cœur,
Le monde entier, redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je mépriſe,
Ramas confus de fourbe & de ſottiſe;
S'il faut opter, ſi dans ce tourbillon
Il faut choiſir d'être dupe ou fripon;
Mon choix eſt fait, je bénis mon partage;
Ciel, rends-moi dupe, & rends-moi juſte & ſage.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *ſeul.*

QUE devenir ? où ſera mon aſile ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais ſur mer : un pirate maudit
Livre combat, & mon vaiſſeau périt.
Je viens ſur terre : on me dit qu'une ingrate
Que j'adorais, eſt cent fois plus pirate.
Une caſſette eſt mon unique eſpoir ;
Un Bartolin doit la rendre ce ſoir :
Ce Bartolin promet, remet, diffère :
Serait-ce encore un troiſième corſaire ?
J'attends Adine, afin de ſavoir tout ;
Il ne vient point. Chacun me pouſſe à bout ;
Chacun me fuit : voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes ſeuls ennemis.
S'il eſt ainſi, j'ai bien tort, je l'avoue ;
Bien juſtement la fortune me joue :
A quoi me ſert ma triſte probité,
Qu'à mieux ſentir que j'ai tout mérité ?...
Quoi ! cet enfant ne vient point ?

SCENE II.

BLANFORD, *Mad.* BURLET *paſſant ſur le théâtre.*

BLANFORD, *l'arrêtant.*

AH! Madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame;
Un mot, de grâce! un moment de loiſir.
Où courez vous?

Mad. BURLET.

Souper, me réjouir;
Je ſuis preſſée.

BLANFORD.

Ah! j'ai dû vous déplaire.
Mais oubliez votre juſte colère.
Pardonnez.

Mad. BURLET, *en riant.*

Bon! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déjà ſans y penſer.

BLANFORD.

Elle eſt trop bonne. Eh bien, qu'à ma triſteſſe
Votre humeur gaie un moment s'intéreſſe.

Mad. BURLET.

Va, j'ai gaîment pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'eſtime & beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le deſtin qui m'outrage?

Mad. BURLET.

Ton deſtin, oui; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie au moins; la bonne-foi,
Vous le ſavez, a des charmes pour moi.
Parlez: Darmin n'aurait-il qu'un faux zèle?
Me trompe-t-il? eſt-il ami fidèle?

Mad. BURLET.

Tiens, Darmin t'aime, & Darmin dans ſon cœur
A tes vertus avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin?

Mad. BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde?
Il eſt, je penſe, un honnête caiſſier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier?
C'eſt ton ami, c'eſt l'ami de Dorſiſe.

BLANFORD.

Dorſiſe! mais parlez avec franchiſe;
Se pourrait-il que Dorſiſe en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour?
Et que veut dire encore en cette affaire
Ce Chevalier qui parle de Notaire?
Le bruit public eſt qu'il va l'épouſer.

Mad. BURLET.

Les bruits publics doivent ſe mépriſer.

BLANFORD.

Je ſors encore à l'inſtant de chez elle

Elle m'a fait ſerment d'être fidelle.
Elle a pleuré.... l'amour & la douleur
Sont dans ſes yeux: démentent-ils ſon cœur?
Eſt-elle fauſſe & notre jeune Adine....
Quoi, vous riez?

Mad. BURLET.

Oui, je ris de ta mine;
Raſſure-toi. Va, pour cet enfant-là,
Crois que jamais on ne te quittera;
Sois-en très-sûr, la choſe eſt impoſſible.

BLANFORD.

Ah! vous calmez mon ame trop ſenſible;
Le Chevalier n'en trouble point la paix:
Dorfiſe m'aime, & je l'aime à jamais.

Mad. BURLET.

A jamais! c'eſt beaucoup.

BLANFORD.

Mais ſi l'on m'aime
Adine eſt donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, & le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté.

Mad. BURLET.

Lui! non.
Il a le cœur charmant, & la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure.
Compte ſur lui.

BLANFORD.

Quels diſcours ſont-ce là?
Vous vous moquez.

Madame BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude ;
Vous vous jouez de mon inquiétude ;
Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
Dorfise ou lui m'outrage avec noirceur ;
Convenez-en : l'un des deux est un traître.
Repondez donc.

Mad. BURLET, *en riant.*

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il est ainsi, vous voyez quels éclats...

Mad. BURLET.

Oh ! mais aussi cela peut n'être pas ;
Je n'accuse personne.

BLANFORD.

Hom, que j'enrage !

Mad. BURLET.

N'enrage point, sois moins triste & plus sage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui soit sûr ?

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

Laisse-là tout ce complot obscur ;
Point d'examen, point de tracasserie ;
Tourne avec moi tout en plaisanterie.
Prends ton argent chez Monsieur Bartolin ;

Vis avec nous uniment, ſans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et gliſſe-moi ſur la ſuperficie;
Connais le monde, & ſais le tolérer;
Pour en jouir, il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère;
Mais ſouviens-toi que la ſolide affaire,
La ſeule ici qu'on doive approfondir,
C'eſt d'être heureux, & d'avoir du plaiſir.

SCENE III.

BLANFORD *ſeul.*

Être heureux! moi! le conſeil eſt utile;
Dirait-on pas que la choſe eſt facile?
Ce n'eſt qu'un rien, & l'on n'a qu'à vouloir.
Ah! ſi la choſe était en mon pouvoir!...
Et pourquoi non? dans quelle gêne extrême
Je me ſuis mis pour m'outrager moi-même!
Quoi! cet enfant, Darmin, le Chevalier,
Par leurs diſcours auront pu m'effrayer?
Non, non, ſuivons le conſeil que me donne
Cette couſine; elle eſt folle, mais bonne;
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorſiſe m'aime; on eſt en ſureté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me ſurprendre,
Pour m'éblouir, & pour me gouverner:
Dans ces filets je ne veux point donner.

Darmin toujours eſt coiffé de ſa nièce :
Que je la hais ! mais quelle étrange eſpèce...
(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)
Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui cauſe ici tant de déchaînement !
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que ſa mine eſt gentille !
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté !
Il n'a point l'air gêné dans ſa parure,
Et ſon viſage eſt fait pour ſa coiffure.

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE, *en habit de fille.*

Eh bien, Monſieur, je ſuis tout ajuſté,
Et vous ſaurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien ſavoir de ma vie.
C'en eſt aſſez. Laiſſez-moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de ſentiment.
Je n'aime point tout ce déguiſement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je ? hélas ! je m'apperçois enfin
Que je ne puis changer votre deſtin,

Ni votre cœur : votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable :
Vous en ſaurez les funeſtes effets ;
Je me retire. Adieu donc pour jamais !

BLANFORD.

Mais quels accens ! d'où viennent tes alarmes ?
Il eſt outré : je vois couler ſes larmes.
Que prétend-il !... Parlez : quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE.

Mon intérêt, Monſieur, était le vôtre ;
Juſqu'à préſent je n'en connus point d'autre :
Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort.
Pour vous ſervir je feſais un effort ;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſurance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font-pencher preſque de ſon côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure ſe paſſe,
Où ce projet plein de fourbe & d'audace
Devait, dis-tu, ſous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Auſſi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu ſavoir qui vous aime.

BLANFORD.

Eſt-il poſſible ? eſt-il vrai ? juſte Dieu !

ADINE, *fièrement.*

Il me paraît très-poſſible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi tant de fourberie !
Dorfiſe ! non.....

ADINE.

Taiſez-vous, je vous prie.
Paix ; attendez. J'entends un peu de bruit ;
On vient vers nous ; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le ſilence ;
Voici quelqu'un ſurement, qui s'avance.

SCÈNE V.

ADINE, BLANFORD *d'un côté*, DORFISE *de l'autre, à tâtons.*

(*Le théâtre repréſente une nuit.*)

J'ENTENDS, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il eſt exact ! Ah ! quel enfant charmant !

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut... c'eſt vous ?

ADINE.

Oui, c'eſt moi dont le zèle
Pour ce que j'aime eſt à jamais fidèle;
C'eſt moi qui veux lui prouver en ce jour
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah! je ne puis en donner un plus tendre;
Pardonnez-moi, ſi je vous fais attendre:
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis ſe promène à grands pas.
Il ſemble encor que quelque jalouſie,
Malgré mes ſoins, trouble ſa fantaiſie.]

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.
Hélas! mon fils; je me vois bien à plaindre.
Tout à-la-fois il me faut ici craindre.
Monſieur Blanford & mon maudit mari:
Lequel des deux eſt de moi plus haï?
Mon cœur l'ignore; & dans mon trouble extrême,
Je ne ſais rien, ſinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïſſez Blanford? là, tout de bon?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averſion.

ADINE, *finement.*

Et l'autre époux?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais!...

ADINE *bas, allant vers lui.*

Paix donc!

DORFISE.

En femme ſage
J'ai conſulté ſur le contrat dreſſé :
Il eſt caſſable ; ah, qu'il ſera caſſé !
Qu'un autre hymen flatte mon eſpérance !

ADINE.

Quoi ! m'épouſer ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrètement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat ſcandaleux ;
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien sûr & bien ſerré nous joigne,
Un nœud ſacré, durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous, c'eſt la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marſeille il quitta les pénates,

Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, ſa foi, ſes bijoux, ſon argent:
Comme je ſuis non-moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépoſitaire.
Je vais reprendre & les bijoux & l'or;
Nous en allons aider monſieur Blanford:
C'eſt un bon-homme, il eſt juſte qu'il vive;
Partageons vite, & gardons qu'on nous ſuive.

ADINE.

Et que dira le monde?

DORFISE.

Ah! ſes éclats
M'ont fait-trembler lorſque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint; à préſent je le brave;
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

ADINE.

Hélas! de moi?

DORFISE.

Je m'en vais ſourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attends ici; je revole ſur l'heure.

SCÈNE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

Qu'en dites-vous? eh bien, là?

BLANFORD.

Que je meure.
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif inſtinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment?

BLANFORD.

Tu vois que la perfide n'oſe
Me voler tout, & me rend quelque choſe.

ADINE, *avec un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier.
N'avez-vous pas encore à confier
Quelque caſſette à cette honnête prude?

BLANFORD.

Ah! prends pitié d'une peine ſi rude;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, Monſieur.

Mais à vos yeux eſt-elle encor jolie?

BLANFORD.

Ah! qu'elle eſt laide après ſa perfidie!

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous proſpérer,
De ſes filets ſi je puis vous tirer,
Puis-je eſpérer qu'en déteſtant ſes vices,
Votre vertu chérira mes ſervices?

BLANFORD.

Aimable enfant, ſoyez sûr que mon cœur
Croit voir ſon fils & ſon libérateur.
Je vous admire, & le ciel qui m'éclaire
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix, au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre:
Mais votre cœur pourra-t-il refuſer
Ce que Darmin viendra vous propoſer?

BLANFORD.

Ce que j'entends ſemble éclairer mon ame;
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah! de quel nom dois-je vous appeler?
Quoi, votre ſort ainſi s'eſt pu voiler?
Quoi, j'aurais pu toujours vous méconnaître?
Et vous ſeriez ce que vous ſemblez être?

ADINE, *en riant.*

Qui que je ſois, de grâce, taiſez-vous;

J'entens Dorfiſe, elle revient à nous.

DORFISE, *revenant avec la caſſette.*

J'ai la caſſette. Enfin l'amour propice
A ſecondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vite, & détalons.
Tiens-tu bien ?

BLANFORD, *à la place d'Adine qui lui donne la caſſette.*

Oui.

DORFISE.

Le tems nous preſſe, allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, *l'épée à la main, dans l'obſcurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

AH! c'en eſt trop, arrête, arrête, infame!
C'eſt bien aſſez de m'enlever ma femme;
Mais pour l'argent!

ADINE *à Blanford.*

Eh! Monſieur, je me meurs.

BLANFORD *en ſe battant d'une main, & en remettant la caſſette à Adine de l'autre.*

Tiens la caſſette.

SCENE VIII & dernière.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, MADAME BURLET, COLETTE, LE CHEV. MONDOR, *une ſerviette & une bouteille à la main; des flambeaux.*

Mad. BURLET.

AH! ah! quelles clameurs!
Dieu me pardonne! on ſe bat.

Le Chevalier MONDOR.

Gare, gare!
Voyons un peu d'où vient ce tintamare?

ADINE *à Blanford.*

Hélas! Monſieur, ſeriez-vous point bleſſé?

DORFISE *toute étonnée.*

Ah!

Mad. BURLET.

Qu'eſt-ce donc, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a déſarmé.*

Rien: c'eſt, Monſieur, homme à vertu parfaite
Bon tréſorier, grand gardeur de caſſette,
Qui me prenait, ſans me manquer en rien,
Tout doucement ma maitreſſe & mon bien.
Grâce aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot déteſtable;
Il a remis ma caſſette en mes mains.
(*à Bartolin.*)
Va, je te laiſſe à tes mauvais deſtins

Pour dire plus, je te laiſſe à Madame;
Mes chers amis, j'ai démaſqué leur ame:
Et ce coquin....

BARTOLIN *s'en allant.*

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous
Que devient-il?

BLANFORD.

On ſe moquait de vous.

Le Chevalier MONDOR *à Blanford.*

De vous auſſi, m'eſt avis?

BLANFORD.

De moi-même.
J'en ſuis encor dans un dépit extrême.

Le Chevalier MONDOR.

On te trompait comme un ſot.

BLANFORD.

Que d'horreur!
O pruderie! ô comble de noirceur!

Le Chevalier MONDOR.

Eh, laiſſe là toute la prudérie,
Et femme, & tout: viens boire, je te prie.
Je traite ainſi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours, n'eſt jamais affligé.

Mad. BURLET.

Je ſuis fâchée, entre nous que Dorſiſe

Ait

Ait pu commettre une telle ſotiſe.
Cela pourra d'abord faire-jaſer ;
Mais tout s'appaiſe, & tout doit s'appaiſer.

DARMIN *à Blanford.*

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice
Où vous plongeait votre aveugle caprice?

BLANFORD, *regardant Adine.*

Mais....

DARMIN.

C'eſt ma nièce.

BLANFORD.

O Ciel!

DARMIN.

C'eſt cet objet
Qu'en vain mon zèle à vos vœux propoſait,
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Mépriſait tout, haïſſait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de grâces, de vertus!

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaiſſance;
Si ces hazards, mes bontés, ma conſtance,
N'avaient levé les voiles odieux

Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à ſon amour extrême,
Votre fortune, & votre raiſon même.
Répondez-donc : que doit-elle eſpérer ?
Que voulez-vous en un mot ?

BLANFORD, *en ſe jettant à ſes genoux.*

L'adorer.

Le Chevalier MONDOR.

Ce changement eſt doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LA FEMME QUI A RAISON;

COMÉDIE,

1749.

LA FEMME QUI A RAISON.

H. Gravelot. del. De Longueil. Scul.

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS.

CETTE petite Comédie eſt un in-promptu de ſociété, où pluſieurs perſonnes mirent la main. Elle fit partie d'une fête qu'on donna au roi *Stanislas*, duc de Lorraine, en 1749.

On a trouvé dans les portes-feuilles de M. de *Voltaire*, cette même pièce en un acte : elle ne diffère de celle-ci que par la ſuppreſſion de quelques ſcènes & quelques changemens dans la diſpoſition de la pièce. Il a paru inutile de la joindre à cette collection.

PERSONNAGES.

M. DURU.

Madame DURU.

Le Marquis d'OUTREMONT.

DAMIS, fils de M. *Duru.*

ERISE, fille de M. *Duru.*

M. GRIPON, correſpondant de M. *Duru.*

MARTHE, ſuivante de Madame *Duru.*

La ſcène eſt chez Mad^e. Duru, dans la rue Thévenot, à Paris.

LA FEMME QUI A RAISON, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DURU, LE MARQUIS.

Mad. DURU.

MAIS, mon très-cher Marquis, comment, en conſcience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux? le cas eſt inoui.

LE MARQUIS.

Comment? Avec trois mots, un bon contrat, un oui;
Rien de plus agréable, & rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille eſt docile;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;
Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour:

Pour votre intime ami dès long-tems je m'affiche;
Je me crois honnête-homme, & je ſuis aſſez riche.
Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours, croyez-moi, ſeront délicieux.

Mad. DURU.

D'accord, mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'aſſomme.
Quel beſoin avons-nous du conſeil d'un tel homme?

Mad. DURU.

Quoi! pendant ſon abſence?

LE MARQUIS.

Ah! les abſens ont tort.
Abſent depuis douze ans, c'eſt comme à-peu-près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'eſt pour vous amaſſer, avec ſa ladrerie,
Un bien que vous ſavez dépenſer noblement;
Je conſens qu'à ce prix il ſoit encor vivant:
Mais je le tiens pour mort auſſitôt qu'il s'aviſe
De vouloir diſpoſer de la charmante Eriſe.
Celle qui la forma doit en prendre le ſoin;
Et l'on n'arrange pas les filles de ſi loin.
Pardonnez...

Mad. DURU.

Je ſuis bonne, & vous devez connaître
Que pour monſieur Duru, mon ſeigneur & mon maître,

Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime .. comme il faut. . . pas trop fort. . . ſenſément ;
Mais je lui dois reſpect & quelque obéiſſance.

LE MARQUIS.

Eh ! mon Dieu, point du tout : vous vous moquez, je penſe.
Qui, vous? Vous, du reſpect pour un monſieur Duru ?
Fort bien. Nous vous verrions, ſi nous l'en avions cru,
Dans un habit de ſerge, en un ſecond étage,
Tenir ſans domeſtique un fort plaiſant ménage.
Vous êtes demoiſelle ; & quand l'adverſité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec monſieur Duru vous fit en biens commune ;
Alors qu'il commençait à bâtir ſa fortune,
C'était à ce monſieur faire beaucoup d'honneur ;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur
De ſouffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas ſa perſonne groſſière.
Voulez-vous pas encore aller ſacrifier
Votre charmante Eriſe au fils d'un uſurier ?
De ce monſieur Gripon, ſon très-digne compère ?
Monſieur Duru, je penſe, a voulu cette affaire :
Il l'avait fort à cœur, &, par reſpect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mad. DURU.

Ne p'aiſantez pas tant ; il m'en écrit encore,
Et de ſon plein-pouvoir dans ſa lettre il m'honore ;

LE MARQUIS.

Eh ! de ce plein-pouvoir que ne vous ſervez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux ?

Mad. DURU.

Hélas ! à vos deſirs je voudrais condeſcendre ;
Ce ſerait mon bonheur de vous avoir pour gendre :
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois ;
J'ai prié mon mari de laiſſer à mon choix
Cet établiſſement de deux enfans que j'aime.
Monſieur Gripon me cauſe une frayeur extrême ;
Mais, tout Gripon qu'il eſt, il le faut ménager,
Ecrire encore dans l'Inde, examiner, ſonger.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raiſons, des meſures commodes,
Envoyer publier des bans aux Antipodes,
Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
De votre cher mari je ne ſuis pas le fait.
Du ſeul nom de Marquis ſa groſſe ame étonnée
Croirait voir ſa maiſon au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour. . . .
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à ſa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit ſans colère,
Daignez former, Madame, un ſi tendre lien ;
Ordonnez mon bonheur, j'oſe dire le ſien.
Qu'à jamais à vos pieds je paſſe ici ma vie.

Mad. DURU.

Oh çà, vous aimez donc ma fille à la folie ?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô Ciel!.. Pour combler mon bonheur,
Je compte à votre fils donner auſſi ma ſœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame ſoumiſe,
D'un cœur toujours à vous...

SCÈNE II.

MADAME DURU, LE MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

AH! venez, belle Eriſe,
Fléchiſſez votre mère & daignez la toucher:
Je ne la connais plus; c'eſt un cœur de rocher.

Mad. DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obſtinément être de la famille.
Il eſt preſſant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaiſe un peu.

ERISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir?
Ce qui de mon reſpect eſt la preuve ſi claire?

Mad. DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez-moi, ma mère;
Vous l'avez commandé, mon cœur en eſt témoin.

LE MARQUIS.

De me juſtifier elle-même prend ſoin.
Nous ſommes deux ici contre vous .. Ah! Madame,
Soyez ſenſible aux feux d'une ſi pure flamme;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point
Voir mourir ſans s'unir ce que vous avez joint.
(*à Eriſe.*)
Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à ſourire?

ERISE.

Mais vous parlez ſi bien, que je n'ai rien à dire;
J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment,
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Mad. DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux;
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux.
Mais mon mari!

LE MARQUIS.

Toujours ſon mari! ſa faibleſſe
De cet épouvantail s'inquiète ſans ceſſe.

ERISE.

Il eſt mon père.

SCENE III.

MAD. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS.

DAMIS.

AH, ah! l'on parle donc ici
D'hyménée & d'amour? Je veux m'y joindre auſſi.
Votre bonté pour moi ne s'eſt point démentie;
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monſieur a la bonté de m'accorder ſa ſœur;
Je compte abſolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendreſſe pure;
Je l'aime éperdument, & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive paſſion.
Voyez-vous, je ſuis homme à perdre la raiſon;
Enfin, c'eſt un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce, après tout, ſuffira pour nous quatre.
Il n'eſt pas trop commun de ſavoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un ſeul coup de plume,
Par un ſeul mot, ma mère, & contre la coutume;
C'eſt un plaiſir divin qui n'appartient qu'à vous;
Et vous ſerez, ma mère, heureuſe autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma ſœur, je réponds de moi-même:
Mais Madame balance, & c'eſt en vain qu'on aime.

ERISE.

Ah! vous êtes ſi bonne! Auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils ſi cher à votre cœur?
Son amour eſt ſi vrai, ſi pur, ſi raiſonnable!
Vous l'aimez; voulez-vous le rendre miſérable?

DAMIS.

Déſeſpérerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toujours ſouple à vos volontés?
Elle aime tout-de-bon; & je me perſuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ERISE.

Je connais bien mon frère, & j'ai lu dans ſon cœur
Qu'un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai ſans replique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma ſœur.

ERISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

Mad. DURU.

Ecoutez donc tous trois.
Vos amours ſont charmans, & vos goûts ſont mon choix.

Je ſens combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaiſirs ſe livre par avance.
Nous ſerons tous contens, ou bien je ne pourrai:
J'ai donné ma parole, & je vous la tiendrai.

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Ah!

Mad. DURU.

Mais....

LE MARQUIS.

Toujours des mais? vous allez encor dire,
Mais mon mari!

Mad. DURU.

Sans-doute.

ERISE.

Ah, quels coups!

DAMIS.

Quel martyre!

Mad. DURU.

Oh! laiſſez-moi parler. Vous ſaurez, mes enfans,
Que quand on m'épouſa, j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons ſoins de votre honoré père:
Sa fortune déjà commençait à ſe faire;
Il eut l'art d'amaſſer & de garder du bien,
En travaillant beaucoup & ne dépenſant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, & ſur-tout la dépenſe.
J'ai dépenſé beaucoup à vous bien élever;
Malgré moi le beau monde eſt venu me trouver.
Au fond d'un galetas il reléguait ma vie,

Et plus honnêtement je me ſuis établie.
Il voulait que ſon fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le palais la robe d'avocat:
Au régiment du roi je le fis capitaine.
Il prétend aujourd'hui, ſous peine de ſa haîne,
Que de monſieur Gripon & la fille & le fils.
Par un beau mariage avec nous ſoient unis:
Je l'empêcherai bien, j'y ſuis fort réſolue.

DAMIS.

Et nous auſſi.

Mad. DURU.

Je crains quelque déconvenue;
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mad. DURU.

Son cher correſpondant,
Maître Iſaac Gripon, d'une ame fort rebourſe,
Ferme depuis un an les cordons de ſa bourſe.

DAMIS.

Il vous en reſte aſſez.

Mad. DURU.

Oui, mais j'ai conſulté....

LE MARQUIS.

Hélas! conſultez-nous.

Mad. DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; & l'on dit qu'à votre âge

On ne peut ſurement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,
Lorſque ce propre père, étant dans la maiſon,
Sur ſon droit de préſence obſtinément ſe fonde:
Mais quand ce propre père eſt dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout ſe marier ſans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce qu'il faut faire, & quand? dès aujourd'hui.

SCENE IV.

MAD. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOILA monſieur Gripon qui veut forcer la porte:
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce ſont ſes propres mots. Faut-il qu'il entre?

Mad. DURU.

Hélas!
Il le faut bien ſouffrir. Voyons quel eſt ce cas.

SCENE V.

MAD. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mad. DURU.

Si tard, monſieur Gripon! quel ſujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon ſujet.

Mad. DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque préſent de l'Inde?

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, & je le porte ici.
Ma fille eſt votre bru, mon fils eſt votre gendre;
Ils le ſeront du moins, & ſans beaucoup attendre.
Liſez.

(*il lui donne une lettre.*)

Mad. DURU.

L'ordre eſt très-net; que faire?

M. GRIPON.

A votre chef

Obéir ſans réplique, & tout bacler en bref.
Il reviendra bientôt; & même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de tems à perdre; ayez la charité
De dépêcher la choſe avec célérité.

Mad. DURU.

La propoſition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ERISE, *enſemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS *à M. Gripon.*

De nos communs déſirs il faut preſſer l'effet.
Ah! que de cet hymen mon cœur eſt ſatisfait!

M. GRIPON.

Que ça vous ſatisfaſſe, ou que ça vous déplaiſe,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me ſens pas d'aiſe.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aiſe ?

LE MARQUIS.

Mais.... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire ?

LE MARQUIS.

Oui, je ſuis ſerviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,

De Madame ſa femme, & ſur-tout de ſa fille.
Cet hymen eſt ſi cher, ſi précieux pour moi !...
Je ſuis le bon-ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis ſont de mauvais augure.
Madame, ſans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi ! ſi-tôt ?

Mad. DURU.

Sans donner le tems de conſulter,
De voir ma bru, mon gendre, & ſans les préſenter ?
C'eſt pouſſer avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour ſe bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu ſon conjoint.

Mad. DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux ; mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embraſſer votre fille & voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait;
Et ma fille Phlipotte eſt en tout mon portrait.

Mad. DURU.

Les aimables enfans !

DAMIS.

Oh! Monſieur, je vous jure
Qu'on ne ſentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte?

DAMIS.

Hélas! pour cet objet vainqueur
Qui règne ſur mes ſens, & m'a donné ſon cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné: je ne puis te comprendre;
Ma fille, ainſi que moi, n'a point l'ame ſi tendre.
(*à Eriſe.*)
Et vous, qui ſouriez, vous ne me dites rien?

ERISE.

Je dis la même choſe, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaiſirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'eſt point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'eſt.

M. GRIPON.

Oh! quel original
L'ami de la maiſon, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.

(*Le Marquis lui fait de grands révérence.*)

Trouve en venant ici peu de choſes à faire.

ERISE.

J'admire vos conſeils & celui de mon frère.

Mad. DURU.

C'eſt votre avis à tous?

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Oui, ma mère.

Mad. DURU.

Fort bien.

Je puis vous aſſurer que c'eſt auſſi le mien.

FIN du ſecond Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÉRE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

COMMENT ! dans ce logis eſt-on fou, mon garçon ?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maiſon ?
Quoi ? deux tables encore impudemment dreſſées !
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées !
Des laquais étendus ronflans ſur le plancher !
Et quatre violons, qui ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue !
N'eſt-tu pas tout honteux ?

DAMIS.

Non; mon ame eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſaurais rougir.

M. GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux ! que diable veux-tu dire ?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire
Un délire de joie, un tranſport inoui.

A peine hier au ſoir ſortîtes-vous d'ici,
Que livrés par avance au lieu qui nous preſſe ;
Après un long ſouper, la joie & la tendreſſe,
Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépenſe.
Je n'aime point qu'on ait du plaiſir par avance;
Cette vie à ton père à coup sûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te marîra ?

DAMIS.

Ah ! ſi vous connaiſſiez cette ardeur vive & pure,
Ces traits, ces feux ſacrés, l'âme de la nature,
Cette délicateſſe & ces raviſſemens,
Qui ne ſont bien connus que des heureux amans!
Si vous ſaviez....

M. GRIPON.

Je ſais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'eſt point tendre;
Vous ignorez les feux dont je ſuis conſumé.
Mon cher monſieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Si fait, ſi fait.

DAMIS.

Comment ? Vous auſſi, vous!

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs....

M. GRIPON.

Et oui, oui, j'ai fait, à ma façon
L'amour un jour ou deux à madame Gripon :
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien; enfin, vous me le pardonnez?

M. GRIPON.

Oui-dà, quand les contrats seront faits & signés.
Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche;
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi? ta mère?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a, dans notre bal, dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère est folle.

DAMIS.

Non; elle est très-respectable;
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Ecoute; il faut ici te parler clairement.

Nous attendons ton père ; il viendra promptement ;
Et déjà ſon commis arrive en diligence
Pour régler ſa recette ainſi que la dépenſe.
Il ſera très-fâché du train qu'on fait ici ;
Et tu comprends fort bien que je le ſuis auſſi.
C'eſt dans un autre eſprit que Phlipotte eſt nourrie ;
Elle a trente-ſept ans, fille honnête, accomplie ;
Qui, ſeule avec mon fils, compoſe ma maiſon.
L'été ſans éventail, & l'hiver ſans manchon,
Blanchit, repaſſe, coud, compte comme Barrême,
Et ſait manquer de tout auſſi-bien que moi-même.
Prends exemple ſur elle afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce ſoir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, & ma fille bien-née.
Mais, crois-moi ta cervelle eſt un peu mal tournée ;
Il faut que la maiſon ſoit ſur un autre pié.
Dis-moi, ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici ſouvent ?

DAMIS.

Oh ! fort ſouvent.

M. GRIPON.

Je penſe
Que pour cauſe il eſt bon qu'il ne revienne plus.

DAMIS.

Nous ſuivrons ſur cela vos ordres abſolus.

M. GRIPON.

C'eſt très-bien dit. Mon gendre a du bon, & j'eſpère
Morigéner bientôt cette tête légère;
Mais ſur-tout plus de bal: je ne ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en ſoir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien, où vas-tu?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir danſé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur eſt bleſſé,
Je vais, Monſieur, je vais....me coucher..Je me flatte
Que ma paſſion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je ſerai long-tems éveillé par l'amour.
(*il l'embraſſe.*)

SCENE II.

M. GRIPON *ſeul.*

LES romans l'ont gâté ; ſa tête eſt attaquée;
Mais celle de ſon père eſt bien plus détraquée.
Il veut *incognito* rentrer dans ſa maiſon.
Quel profit à cela ? quel projet ſans raiſon !
Ce n'eſt qu'en fait d'argent que j'aime le myſtère;
Mais je fais ce qu'il veut ; ma foi, c'eſt ſon affaire.
Mari qui veut ſurprendre eſt ſouvent fort ſurpris,
Et.... mais voici Monſieur qui vient dans ſon logis.

SCENE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

QUELLE réception, après douze ans d'abſence!
Comme tout ſe corrompt, comme tout change en France !

M. GRIPON.

Bonjour, compère.

M. DURU.

O Ciel !

M. GRIPON *à part.*

Il ne me répond point.

Il rêve.

M. DURU.

Quoi? ma femme infidelle à ce point!
A quel horrible luxe elle s'eſt emportée!
Cette maiſon, je crois, du diable eſt habitée;
Et j'y mettrais le feu, ſans les dépens maudits
Qu'à brûler les maiſons il en coûte à Paris.

M. GRIPON *à part.*

Il parle long-tems ſeul, c'eſt ſigne de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma ſotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du néceſſaire:
M'en voilà bien payé! que réſoudre? que faire?
Je ſuis aſſaſſiné, confondu, ruiné!

M. GRIPON.

Bonjour, compère. Eh bien, vous avez terminé
Aſſez heureuſement un aſſez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage!

M. GRIPON.

Oui, je le crois, il eſt fort triſte de vieillir;
On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de règle, & les lois violées!

Un portier à mouſtache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant paſſer, m'invite en bégayant
A venir déjeûner dans ſon appartement.

M. GRIPON.

Chaſſe tous ces coquins.

M. DURU.

C'eſt ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'eſt un profit tout clair. Tous ces gens-là, comme père,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et, pour vivre à ſon aiſe, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'ame
Me conſeillerais-tu de ſurprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout-comme tu voudras.

M. DURU.

Me conſeillerais-tu
D'attendre encore un peu, de reſter inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaiſie.

M. DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage?

M. GRIPON.

Oh! fort bien: ſur ce point nous ſerons tous contens;

On aime avec tranſport déjà mes deux enfans.

M. DURU.

Paſſe. On n'a donc point eu de peine à ſatisfaire
A mes ordres précis?

M. GRIPON.

De la peine? au contraire;
Ils ont avec plaiſir conclu ſoudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément;
Et ta fille déjà brûle, ſur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela conſole.
Nous mettrons ordre au reſte.

M. GRIPON.

Oh! tout eſt réſolu;
Et cet après-midi l'hymen ſera conclu.

M. DURU.

Mais, ma femme?

M. GRIPON.

Oh! parbleu, ta femme eſt ton affaire.
Je te donne une bru charmante & ménagère:
J'ai toujours à ton fils deſtiné ce bijou;
Et nous les marîrons ſans leur donner un ſou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeuneſſe volage.

Point d'argent: c'eſt un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais, ma femme?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra;
Quel air aura ma femme?

M. GRIPON.

Eh pourquoi? que t'importe?

M. DURU.

Voir... là... ſi la nature eſt au moins aſſez forte,
Si le ſang parle aſſez dans ma fille & mon fils
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras-connaître:
Eſt-ce que le ſang parle? & ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfans vont épouſer les miens?
Adieu: j'ai quelque dette active & d'importance,
Qui devers le midi demande ma préſence;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & ſigner.

SCENE IV.

M. DURU, *ſeul.*

Les affaires vont bien, quant à ce mariage;
J'en ſuis fort ſatisfait: mais quant à mon ménage,
C'eſt un ſcandale affreux, & qui me pouſſe à bout.
Il faut tout obſerver, découvrir tout, voir tout.
(*on ſonne.*)
J'entends une ſonnette & du bruit; on appelle.

SCENE V.

M. DURU, MARTHE *à la porte.*

M. DURU.

Oh! quelle eſt cette jeune & belle demoiſelle;
Qui va vers cette porte? Elle a l'air bien coquet.
Eſt-ce ma fille? Mais... j'en ai peur: en effet
Elle eſt bien faite au moins, paſſablement jolie,
Et cela fait plaiſir. Ecoutez, je vous prie;
Où courez-vous ſi vite, aimable & chère enfant?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtreſſe en ſon appartement.

M. DURU.

Quoi! vous êtes ſuivante? & de qui, ma mignone?

MARTHE.

De Madame Duru.

M. DURU *à part.*

Je veux de la friponne
Tirer quelque parti, m'inſtruire, ſi je puis.
Ecoutez.

MARTHE.

Quoi, Monſieur ?

M. DURU.

Savez-vous qui je ſuis ?

MARTHE.

Non; mais je vois aſſez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je ſuis l'intime ami de Monſieur votre maître,
Et de Monſieur Gripon. Je puis très-aiſément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaiſir. Mais, Monſieur, le tems preſſe;
Et voici le moment de coucher ma maîtreſſe.

M. DURU.

Se coucher quand il eſt neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Quelle vie & quel horrible train!

MARTHE.

C'eſt un trait fort honnête. Après ſouper on joue;
Après le jeu l'on danſe, & puis on dort.

M. DURU.

J'avoue
Que vous me ſurprenez; je ne m'attendais pas
Que Madame Duru fît un ſi beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous ſurprend, vous bon-homme, à votre âge?
Mais rien n'eſt plus commun. Madame fait uſage
Des grands biens amaſſés par ſon ladre mari;
Et quand on tient maiſon, chacun en uſe ainſi.

M. DURU.

Mignonne, ces diſcours me font peine à comprendre;
Qu'eſt-ce tenir maiſon?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre?
D'où diable venez-vous?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi;
Vous me paraiſſez neuf, quoique antique.

M. DURU.

Ma foi,
Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite maîtreſſe,

Vous tenez donc maiſon ?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle eſpèce?
Et dans cette maiſon que fait-on, s'il vous plaît?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monſieur?

M. DURU *à part.*

Oui, moi-même... Il faut que je hazarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde:
Ce n'eſt pas ſans regret; mais eſſayons enfin.
(*haut.*)
Monſieur Duru vous fait ce préſent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle;
C'eſt à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon monſieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelque amant, entre nous, a, pendant ſon abſence,
Produit tous ces excès avec cette dépenſe?

MARTHE.

Quelque amant! Vous oſez attaquer notre honneur?

Quelque amant! A ce trait, qui bleſſe ma pudeur;
Je ne ſais qui me tient que mes mains appliquées
Ne ſoient ſur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant! dites-vous?

M. DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'eſt pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh! mais...

MARTHE.

Elle eſt trop bonne
Trop ſage, trop honnête & trop douce perſonne;
Et vous êtes un ſot avec vos queſtions;
(*on ſonne.*)
J'y vais... un impudent, un rôdeur de maiſons;
(*on ſonne.*)
Tout à l'heure... un benêt qui penſe que les filles
Iront lui confier les ſecrets des familles!
(*on ſonne.*)
Eh, j'y cours... un vieux fou que la main que voilà
(*on ſonne.*)
Devrait punir cent fois.... L'on y va, l'on y va.

SCENE VI.

M. DURU, *ſeul.*

Je ne ſais ſi je dois en croire ſa colère;
Tout ici m'eſt ſuſpect; & ſur ce grand myſtère
Les femmes ont juré de ne parler jamais;
On n'en peut rien tirer par force ou par bien-faits;
Et toutes, ſe liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai pas; je veux examiner
Juſqu'où du bon chemin l'on peut ſe détourner.
Que vois-je? Un beau monſieur ſortant de chez ma femme!
Ah! voilà comme on tient maiſon!

SCENE VII.

M. DURU, LE MARQUIS *ſortant de l'appartement de Madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

Adieu, Madame;
Ah! que je ſuis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tiens.

LE MARQUIS.

Adieu, juſqu'à ce ſoir...

M. DURU.

Ce ſoir encor? Fort bien.
Comme de la maiſon je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien ſortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas; gardons-nous d'éclâter.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en ſaurais douter.
Volets fermés, au lit, rendez-vous, porte cloſe;
La ſuivante à mon nez complice de la choſe!

LE MARQUIS.

Quel eſt cet homme-là qui jure entre ſes dents?

M. DURU.

Mon fait eſt net & clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de ſens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de reſter à Surate,
Avec tout mon argent... Ah! traître, ah, ſcélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monſieur, qui parlez ſeul ainſi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fuſſiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami?

M. DURU.

Monſieur Duru, peut-être,
Ne ſerait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui, mécontent de moi? Qui vous a dit cela?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce monſieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons ſi commodes,
Le connaiſſez-vous?

LE MARQUIS.

Non: il eſt aux Antipodes;
Dans les Indes, je crois, couſu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaiſſez fort Madame?

LE MARQUIS.

Apparemment.
Sa bonté m'eſt toujours précieuſe & nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez beſoin de ſa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maiſon.

M. DURU.

Je le vois.... De Monſieur je ſuis l'homme-d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guères.
Soyez le bien-venu; prenez ſur-tout le ſoin

D'apporter quelque argent dont nous avons beſoin.
Bonſoir.

M. DURU, *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.

(*au Marquis*)

Que l'enfer.... Mais, Monſieur, qui gouvernez Madame,
La chambre de ſa fille eſt-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.

(*il entre chez Eriſe & ferme la porte.*)

M. DURU.

Cet homme eſt néceſſaire à toute ma famille:
Il ſort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille:
Je n'y puis plus tenir, & je ſuccombe enfin.
Juſtice! je ſuis mort.

SCENE VIII.

M. DURU, LE MARQUIS *revenant avec* ERISE.

ERISE.

EH, mon Dieu, quel lutin,
Quand on va ſe coucher, tempête à cette porte?
Qui peut crier ainſi de cette étrange ſorte?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit: ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a danſé l'on va ſe mettre au lit?

Jurez plus bas tout ſeul.

M. DURU.

Je ne puis plus rien dire;
Je ſuffoque....

ERISE.

Quoi donc ?

M. DURU.

Eſt-ce un rêve, un délire?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juſte Ciel ? & comment ſon frère l'Avocat
Peut-il ſouffrir céans cette honte inouie,
Sans plaider ?

ERISE.

Quel eſt donc cet homme, je vous prie

LE MARQUIS.

Je ne ſais; il paraît qu'il eſt extravagant;
Votre père, dit-il, l'a pris pour ſon agent.

ERISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamare?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en ſais rien, cet homme eſt ſi bizarre !

ERISE.

Eſt-ce que mon mari, Monſieur, vous a fâché?

M. DURU.

Son mari !.. J'en ſuis quitte encore à bon marché.
C'eſt-là votre mari ?

ERISE.

Sans doute, c'eſt lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon ?

ERISE.

C'eſt mon mari, que j'aime.
A mon père, Monſieur, lorſque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous ſommes ſerrés.

M. DURU.

Que la fièvre le ſerre !

LE MARQUIS.

Ah ! daignez condeſcendre !..

M. DURU.

Maître Iſaac Gripon m'avait bien fait-entendre
Qu'à votre mariage on penſait en effet;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés?

ERISE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

De quand?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU, *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, eſt un fort beau garçon;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQ.

LE MARQUIS.

Monſieur ſait qu'en la vie il eſt fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père;
Par exemple, le fils de ce monſieur Duru
En eſt tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru?
Serait-il point auſſi marié, lui?

ERISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui?

LE MARQUIS.

Ma ſœur dans ſes bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre ſœur?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'eſt un homme occupé toujours du denier dix;
Noyé dans le calcul, fort diſtrait.

M. DURU.

Mais jadis

Il avait l'eſprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux & l'âge
Altèrent la mémoire ainſi que le viſage.

M. DURU.

Ce double mariage eſt donc fait?

ERISE.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur;
N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce;
D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

L'E MARQUIS.

Ne nous ſoupçonnez pas de cette indignité;
Cela ſerait criant.

M. DURU.

Oh! la faute eſt légère.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère;
Que la noce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraiſſez d'ailleurs un homme aſſez aimable.

ERISE.

Oh! très-fort.

M. DURU.

Votre ſœur eſt-elle auſſi paſſable?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la choſe eſt ainſi,
Monſieur Duru pourrait excuſer tout ceci.
Je vais enfin parler à ſa femme ; & pour cauſe...

ERISE.

Ah ! gardez-vous-en bien, Monſieur ; elle repoſe.
Elle eſt trop fatiguée ; elle a pris tant de ſoins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à ſon fils.

ERISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il eſt trop occupé.

M. DURU.

L'aventure eſt fort bonne.
Ainſi dans ce logis je ne puis voir perſonne ?

LE MARQUIS.

Il eſt de certains cas, où des hommes de ſens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait ; je vais avec Madame
Me rendre aux doux tranſports de la plus pure flamme ;
Ecrivez à ſon père un détail ſi charmant.

ERISE.

Marquez-lui mon reſpect & mon contentement ;

M. DURU.

Et ſon contentement!.... Je ne ſais ſi ce père
Doit être auſſi content d'une ſi prompte affaire.
Quelle éveillée!

LA MARQUISE.

Adieu. Revenez vers le ſoir,
Et ſoupez avec nous.

ERISE.

Bonjour, juſqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.

SCENE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *ſeul.*

MAIS Gripon le compère
S'eſt bien preſſé, ſans moi de finir cette affaire.
Quelle fureur de noce a ſaiſi tous nos gens!
Tous quatre à s'arranger ſont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive, & tout le monde à l'inſtant ſe marie.
Il reſte, en vérité, pour completer ceci,
Que ma femme à quelqu'un ſoit mariée auſſi.

Entrons, ſans plus tarder.... Ma femme! holà, qu'on m'ouvre.

(*il heurte.*)

Ouvrez, vous dis-je; il faut qu'enfin tout ſe découvre.

MARTHE, *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh! je veux malgré toi,
Suivante impertinente, entrer enfin chez moi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

M. DURU *ſeul.*

J'AI beau frapper, crier, courir dans le logis,
De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils;
On répond en ronflant. Les valets, les ſervantes
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaiſantes
Me déplaiſent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vite mariés, ſont au lit trop long-tems.
Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON, *tenant le contrat & une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

JE viens ſigner votre alliance;

M. DURU.

Comment ſigner!

M. GRIPON.

Sans-doute, & vous l'avez voulu.
Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout eſt aſſez conclu.

Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour conſommer la choſe.

M. DURU.

La choſe eſt conſommée.

M. GRIPON.

Oh! oui: je me propoſe
De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels diſcours!

M. GRIPON.

Tout eſt prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout eſt fait.

M. GRIPON.

Ça, compère;
Votre femme eſt inſtruite & prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme; elle dort, & mon fils
Dort avec votre fille; & mon gendre au logis
Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit preſſer ce mariage?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas
A préſent dans ſon lit Phlipotte & ſes appas?

[illegible] avec

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Le diable est donc dan

M. GRIFON.

[illegible] crois.

M. DURU.

Ah! fripons! femme indig
Vous payerez bien cher ce detestable
[illegible] vous apprendrez que c'est moi
Approfondissons tout; je pretends tou
Sans [illegible] mon fils; va, compere
Qu'un ami de son père, arrive d'aujo
Vient lui parler d'affaire, & ne saurait

M. GRIFON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon
[illegible] un commissaire; il faut verbal
[illegible] faut venger Philipotte.

M. GRIPON, *revenant.*

Cela pourra coûter quelque argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh, va donc.

M. GRIPON, *revenant.*

Il faudra faire-amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCENE III.

M. DURU *ſeul.*

O voyage cruel!
O pouvoir marital, & pouvoir paternel!
O luxe! maudit luxe! invention du diable!
C'eſt toi qui corromps tout, perds tout, monſtre exécrable!
Ma femme, mes enfans, de toi ſont infectés.
J'entrevois là-deſſous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, & ſur-tout de dépenſes,
Qui me glacent le ſang & redoublent mes tranſes.
Epouſe, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur:
Je ne ſais ſi je dois en mourir de douleur;
Et quoique de me perdre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'apperçois, je crois, mon traître d'Avocat.
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCENE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS, *à M. Gripon.*

QUEL eſt cet homme? il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'eſt le meilleur ami qu'ait Monſieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon,
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon;
Êtes-vous avocat?

DAMIS.

Point-du-tout.

M. DURU.

Ah! le traître!
Êtes-vous marié?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre ſœur?

DAMIS.

Auſſi. Nous avons cette nuit

Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit

M. GRIPON.

Mariés !

M. DURU.

Scélérat !

M. GRIPON.

A qui donc ?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte ?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me ſens percer l'ame.
Quelle eſt-elle ? En un mot, vite, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux ſavoir de vous celle qui, par ſurpriſe,
Pour braver votre père ici s'impatroniſe.

DAMIS.

Quelle eſt ma femme ?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'eſt la ſœur de celui
A qui ma propre ſœur eſt unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimathias !

DAMIS.

La choſe eſt toute claire.
Vous ſavez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère, en termes très-précis,
D'établir au plutôt & ſa fille & ſon fils.

M. DURU.

Eh bien, traître ?

DAMIS.

A cet ordre elle s'eſt aſſervie,
Non pas abſolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen ; il s'eſt fait promptement.
Il eſt vrai qu'on n'a pas conclu préciſément
Avec ceux que ſa lettre a nommés par ſa clauſe ;
Mais le plus fort eſt fait, le reſte eſt peu de choſe.
Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Eſt un homme...

M. GRIPON.

Ah ! c'eſt-là cet *amis du logis ?*
On s'eſt moqué de nous ; je m'en doutais, compère.

M. DURU.

Allons, faites-venir vite le commiſſaire,
Vingt huiſſiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un ſi grand intérêt ?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être,
Sans mon reſpect pour lui, cette large fenêtre

Serait votre chemin pour vider la maiſon :
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon ;
Toi, me chaſſer d'ici ! Toi, ſcélérat, fauſſaire,
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton père !
Qui n'eſt point avocat !

SCENE V & dernière.

Mad. DURU, *ſortant d'un côté avec* MARTHE ; LE MARQUIS, *ſortant de l'autre avec* ERISE ; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mad. DURU, *dans le fond.*

Mon carroſſe eſt-il prêt ?
D'où vient donc tout ce bruit ?

LE MARQUIS.

Ah ! je vois ce que c'eſt.

MARTHE.

C'eſt mon queſtionneur.

LE MARQUIS.

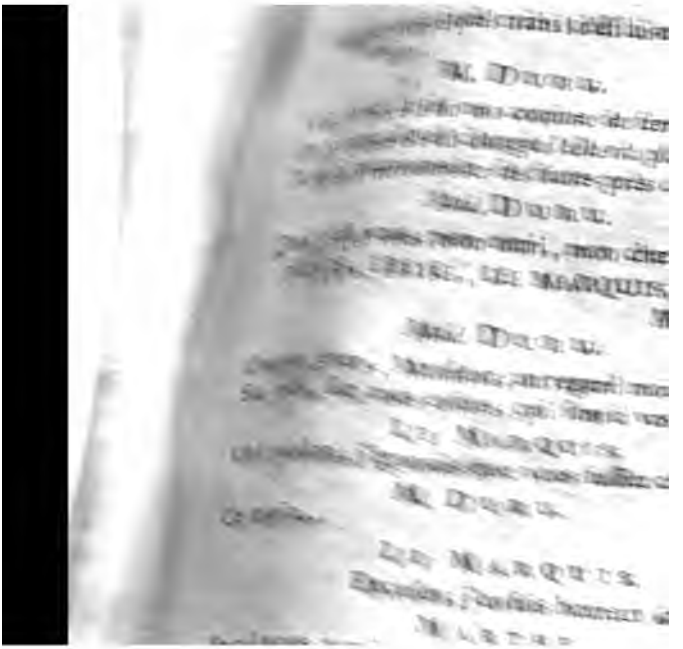
Oui, c'eſt ce vieux viſage,
Qui ſemblait ſi ſurpris de notre mariage.

Mad. DURU.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il eſt agent.



M. DURU.

Fils indigne, apoſtat du barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon; c'eſt donc ainſi que ton père lui-même
S'eſt vu reçu de toi? C'eſt ainſi que l'on m'aime?

M. GRIPON.

C'eſt la force du ſang.

DAMIS.

Je ne ſuis pas devin.

Mad. DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux deſtin?
Vous retrouvez ici toute votre famille;
Un gendre, un fils bien-né, votre épouſe, une fille.
Que voulez-vous de plus? Faut-il, après douze ans,
Voir d'un œil de travers ſa femme & ſes enfans?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme; elle était ménagère;
Elle couſait, filait, feſait très-maigre chère;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé maître-d'hôtel;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit Marquis enforcelé ma fille;
N'aurait pas à mon fils fait-perdre ſon latin,
Et fait d'un Avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompenſe
D'un travail de douze ans & de ma confiance!
Des ſoupers dans la nuit! à midi petit jour!
Auprès de votre lit un oiſif de la cour!
Et portant en public le honteux étalage

Du rouge enluminé qui peint votre viſage!
C'eſt ainſi qu'à profit vous placiez mon argent?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'inſtant,
Et qu'on aille m'attendre à ſon ſecond étage.

DAMIS.

Quel père!

LE MARQUIS.

Quel beau-père!

ERISE.

Eh! bon Dieu, quel langage!

Mad. DURU.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.
Modérez-vous de grâce, écoutez & jugez.
Alors que la misère à tous deux fut commune;
Je me fis des vertus propres à ma fortune;
D'élever vos enfans je pris ſur moi les ſoins.
Je me refuſai tout, pour leur laiſſer, du moins,
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en ſus placer le fonds; il eſt en ſureté.

M. DURU.

Oui.

Mad. DURU.

Votre bien s'accrut; il ſervit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils;
Il n'y parut pas propre, & je changeai d'avis: (*a*)
De mon premier état je ſoutins l'indigence;
Avec le même eſprit j'uſe de l'abondance.

On doit compte au public de l'uſage du bien;
Et qui l'enſévelit eſt mauvais citoyen;
Il fait tort à l'Etat, il s'en fait à ſoi-même.
Faut-il, ſur ſon comptoir, l'œil trouble & le teint blême,
Manquer du néceſſaire, auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après ſa mort?
Ah! vivez avec nous dans une honnête aiſance.
Le prix de nos travaux eſt dans la jouiſſance,
Faites votre bonheur en rempliſſant nos vœux.
Être riche n'eſt rien: le tout eſt d'être heureux.

M. DURU.

Le beau ſermon du luxe & de l'intempérance!
Gripon, je ſouffrirais que, pendant mon abſence;
On diſpoſe de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille!

Mad. DURU.

Monſieur, je vous en écrivis.
Cette union eſt ſage, & doit vous le paraître.
Vos enfans ſont heureux, leur père devrait l'être.

M. DURU.

Non, je ſerais outré d'être heureux malgré moi.
C'eſt être heureux en ſot, de ſouffrir que chez ſoi;
Femme, fils, gendre, fille, ainſi ſe réjouiſſent.

Mad. DURU.

Ah! qu'à cette union tous vos vœux applaudiſſent!

M. DURU.

Non, non, non, non; il faut être maître chez ſoi.

Mad. DURU.

Vous le ſerez toujours.

ERISE.

Ah! diſpoſez de moi.

Mad. DURU.

Nous ſommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire;
Serez-vous inflexible?

Mad. DURU.

Ah! mon époux!

DAMIS, ERISE, *enſemble.*

Mon père!

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je?

M. GRIPON.

Ecoutez, entre-nous,
Ça demande du tems.

MARTHE.

Vite, attendriſſez-vous.
Tous ces gens-là, Monſieur, s'aiment à la folie;
Croyez-moi, mettez-vous auſſi de la partie.
Perſonne n'attendait que vous vinſſiez ici;
La maiſon va fort bien, vous voilà, reſtez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'eſt plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout ſeul des plaiſirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente! Eh bien, qu'en penſes-tu, compère?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur ; mais après tout que faire?
La choſe eſt ſans remède, & ma Philipotte aura
Cent Avocats pour un, ſitôt qu'elle voudra.

Mad. DURU.

Eh bien, vous rendez-vous?

M. DURU.

Ça, mes enfans, ma femme
Je n'ai pas, dans le fond, une ſi vilaine ame.
Mes enfans ſont pourvus ; & puiſque de ſon bien,
Alors que l'on eſt mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenſer un peu pendant ſa vie ;
Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mad. DURU.

Ne craignez rien, vivez, poſſédez, jouiſſez....

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous ſont-ils placés?

Mad. DURU.

En contrats, en effets, de la meilleure ſorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.
(*il veut lui donner ſon porte-feuille, & le remet dans ſa poche.*)

Mad. DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux:
Voilà les millions qui ſont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc ; je vois bien qu'il faut avec conſtance
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troiſième & dernier Acte.

VARIANTES

DE LA FEMME QUI A RAISON.

(a) DANS les éditions précédentes on liſait ces vers que l'Auteur ſe propoſait de ſupprimer dans l'édition corrigée qu'il préparait.

Il fallait cultiver, non forcer la nature ;
Il eſt né valeureux, vif, mais plein de droiture :
J'ai fait, à ſes talens habile à me plier,
D'un mauvais avocat un très-bon officier.
Avantageuſement j'ai marié ma fille ;
La paix & les plaiſirs règnent dans ma famille.
Nous avons des amis ; des ſeigneurs ſans fracas,
Sans vanité, ſans airs, & qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaîment & paſſent la ſoirée ;
La chère eſt délicate & toujours modérée ;
Le jeu n'eſt pas trop fort ; & jamais nos plaiſirs
Ne nous ont, grace au ciel, cauſé de repentirs.
Dans mon premier état, &c.

Fin des Variantes.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE,

Repréſentée, pour la première fois, le 16 Juin 1749.

PRÉFACE.

CETTE bagatelle fut repréſentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des ſpectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule, beaucoup plus nombreuſe, de brochures dont on eſt inondé, il en parut une dans ce tems-là qui mérite d'être diſtinguée. C'eſt une diſſertation ingénieuſe & approfondie d'un Académicien de la Rochelle ſur cette queſtion, qui ſemble partager depuis quelques années la littérature; ſavoir: S'IL EST PERMIS DE FAIRE DES COMÉDIES ATTENDRISSANTES? Il paraît ſe déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de Nanine tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raiſon tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoiſe. En effet, que ſerait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce ſerait ſeulement avilir le cothurne; ce ſerait manquer-à-la fois l'objet de la tragédie & de la comédie; ce ſerait une eſpèce bâtarde, un monſtre né de l'impuiſſance de faire une comédie & une tragédie véritable.

Cet Académicien judicieux blâme ſur-tout les intrigues romaneſques & forcées dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les ſpectateurs, & qu'on appelle par dériſion *Comédie larmoyante*. Mais dans quel genre les intrigues romaneſques & forcées peuvent-elles être admiſes? Ne ſont-elles

pas toujours un vice eſſentiel dans quelque ouvrage que ce puiſſe être ? Il conclud enfin en diſant que ſi dans une comédie l'attendriſſement peut aller quelquefois juſqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la paſſion de l'amour de les faire-répandre. Il n'entend pas ſans-doute l'amour tel qu'il eſt repréſenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeſte, ſuivi de crimes & de remords ; il entend l'amour naïf & tendre, qui ſeul eſt du reſſort de la comédie.

Cette réflexion en fait-naître une autre, qu'on ſoumet au jugement des gens-de-lettres : c'eſt que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur & la pitié devraient être l'ame, eſt traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne ſe trouve que trop chez nos héros & nos héroïnes de Rome & de la Grèce, dont nos théatres retentiſſent : de ſorte qu'en effet l'amour naïf & attendriſſant dans une comédie, n'eſt point un larcin fait à *Melpomène* ; mais c'eſt au contraire *Melpomène* qui depuis long-tems a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux ſur les premières tragédies qui eurent de ſi prodigieux ſuccès vers le tems du cardinal de *Richelieu* ; la Sophoniſbe de *Mairet*, la Mariamne, l'Amour tyrannique, Alcionée : on verra que l'amour y parle toujours ſur un ton auſſi

familier

familier, & quelquefois auſſi bas, que l'héroïſme s'y exprime avec une emphaſe ridicule. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle notre nation n'eut en ce tems-là aucune comédie ſupportable. C'eſt qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il eſt même vraiſemblable que cette raiſon détermina *Molière* à donner rarement aux amans qu'il met ſur la ſcène, une paſſion vive & touchante ; il ſentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la Sophonisbe de *Mairet*, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponſes artificieuſes & coquettes des princeſſes, les peintures galantes de l'amour, comme des choſes eſſentielles au théâtre tragique. Il eſt reſté des écrits de ce tems-là, dans leſquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit *Maſſiniſſe* après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me ſens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé :
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un ſoupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux eſprits,
Un plaiſir doit ſe rendre auſſi-tôt qu'il eſt pris.

Cette habitude de parler ainſi d'amour influa ſur les meilleurs eſprits ; & ceux même dont le génie mâle & ſublime était fait pour rendre en tout à la tragédie ſon ancienne dignité, ſe laiſsèrent entraîner à la contagion.

On vit dans les meilleures pièces,

Un malheureux viſage,
qui D'un chevalier romain captiva le courage.

Le héros dit à ſa maitreſſe :

Adieu, trop vertueux objet & trop charmant !

L'héroïne lui répond :

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant !

Cléopâtre dit qu'une princeſſe,

Aimant ſa renommée,
En avouant qu'elle aime, eſt sûre d'être aimée.

Que *Céſar*

Trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

Elle ajoute qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, & de rendre *Céſar* malheureux : ſur quoi ſa confidente lui répond :

J'oſerais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur, qui ſuivent la Mort de Pompée, on eſt obligé d'avouer que l'amour eſt toujours traité de ce ton familier. Mais, ſans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop viſibles, examinons ſeulement les meilleurs vers que l'auteur de Cinna ait fait débiter ſur le théâtre comme maximes de galanterie.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ce je ne ſais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi, croirait-on que ces vers du haut comique fuſſent dans la bouche d'une princeſſe des Parthes, qui va demander à ſon amant la tête de ſa mère ? Eſt-ce dans un jour ſi terrible qu'on parle

d'*un je ne ſais quoi, dont par le doux rapport les ames ſont aſſorties ? Sophocle* aurait-il débité de tels madrigaux ? & toutes ces petites ſentences amoureuſes ne ſont-elles pas uniquement du reſſort de la comédie ?

Le grand-homme qui a porté à un ſi haut point la véritable éloquence dans les vers ; qui a fait-parler à l'amour un langage à-la-fois ſi touchant & ſi noble, a mis cependant dans ſes tragédies plus d'une ſcène que *Boileau* trouvait plus digne de la haute comédie de *Térence*, que du rival & du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'eſt pas que la ſimplicité, qui a ſes charmes, la naïveté, qui quelquefois même tient du ſublime, ne ſoient néceſſaires pour ſervir ou de préparation, ou de liaiſon & de paſſage au pathétique ; mais ſi ces traits naïfs & ſimples appartiennent même au tragique, à plus forte raiſon appartiennent-ils au grand comique. C'eſt dans ce point, où la tragédie s'abaiſſe & où la comédie s'élève, que ces deux arts ſe rencontrent & ſe touchent ; c'eſt à ſeulement que leurs bornes ſe confondent ; & s'il eſt permis à *Oreſte* & à *Hermione* de ſe dire :

Ah ! ne ſouhaitez pas le deſtin de Pyrrhus ;
Je vous haïrais trop.... Vous m'en aimeriez plus.
Ah ! que vous me verriez d'un regard moins contraire !
Vous me voulez aimer, & je ne puis vous plaire.
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr....
Car enfin il vous hait ; ſon ame, ailleurs épuiſe,
N'a plus.... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me mépriſe ?
Jugez-vous que ma vue inſpire des mépris ?

Si ces héros, dis-je, ſe ſont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raiſon le *Miſan-*

thrope eſt-il bien reçu à dire à ſa maitreſſe avec véhémence :

Rougiſſez bien plutôt, vous en avez raiſon,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahiſon....
Ce n'était pas envain que s'alarmait ma flamme ;
Mais ne préſumez pas que, ſans être vengé,
Je ſuccombe à l'affront de me voir outragé....
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie
Qui ne ſaurait trouver de trop grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes reſſentimens :
Redoutez tout, Madame, après un tel outrage :
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'aſſaſſinez,
Mes ſens par la raiſon ne ſont plus gouvernés.

Certainement, ſi toute la pièce du Miſanthrope était dans ce goût, ce ne ſerait plus une comédie. Si *Oreſte* & *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne ſerait plus une tragédie. Mais après que ces deux genres ſi différens ſe ſont ainſi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière : l'un reprend le ton plaiſant, & l'autre le ton ſublime.

La comédie, encore une fois, peut donc ſe paſſionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'enſuite elle faſſe-rire les honnêtes-gens. Si elle manquait de comique, ſi elle n'était que larmoyante, c'eſt alors qu'elle ſerait un genre très-vicieux, & très-déſagréable.

On avoue qu'il eſt rare de faire-paſſer les ſpectateurs inſenſiblement de l'attendriſſement au rire : mais ce paſſage, tout difficile qu'il eſt de le ſaiſir dans une comédie, n'en eſt pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs que rien n'eſt plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, & dont certaines circonſtances inſpirent enſuite une gaieté

paſſagère. C'eſt ainſi malheureuſement que le genre humain eſt fait. *Homère* repréſente même les Dieux riant de la mauvaiſe grâce de *Vulcain* dans le tems qu'ils décident du deſtin du monde.

Hector ſourit de la peur de ſon fils *Aſtyanax*; tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit ſouvent juſque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les déſaſtres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire juſque dans le ſein de la déſolation & de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond: *Monſieur, demandez-moi toute autre choſe; mais pour la vie, il n'y a pas moyen.* Cette naïveté paſſe auſſitôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raiſon le rire peut-il ſuccéder dans la comédie à des ſentimens touchans? Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène*? ne rit-on pas avec *Soſie*? Quel miſérable & vain travail, de diſputer contre l'expérience! Si ceux qui diſputent ainſi ne ſe payaient pas de raiſon, & aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci:

L'amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers:
Tantôt aux eſprits de travers.
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverſe un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant & plus humain,
Il anime la comédie:
Il affadit dans l'élégie;
Et dans un madrigal badin,

Il ſe joue aux pieds de Silvie.
Tous les genres de poëſie,
De Virgile juſqu'à Chaulieu,
Sont auſſi ſoumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuſe, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du Comte.

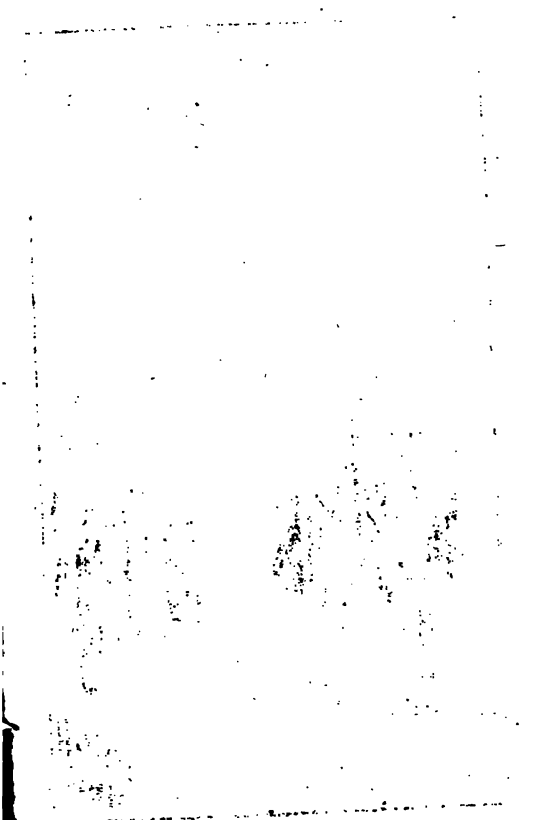
NANINE, fille élevée dans la maiſon du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, Payſan du voiſinage.

BLAISE, Jardinier.

GERMON, } Domeſtiques.
MARIN, }

La ſcène eſt dans le château du Comte d'Olban.



NANINE

NANINE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

IL faut parler, il faut, Monſieur le Comte,
Vous expliquer nettement ſur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, & depuis deux ans veuf:
Devers ce tems j'eus cet honneur moi-même;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait ſi triſte & ſi peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainſi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'eſt fort inſupportable.

LA BARONNE.

Ne ſuis-je pas comme eux fort haïſſable?

LE COMTE.

Qui ? vous, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans ;
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons enſemble ;
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah l'intérêt ! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monſieur,
Je parle bien, & c'eſt avec douleur ;
Et je ſais trop que votre ame inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah !

LA BARONNE.

Vous ſavez que cette longue guerre,
Que mon mari vous feſait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix.
Votre promeſſe à ma foi vous engage :
Vous différez, & qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote; bon!

LE COMTE.

Je la reſpecte & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Aſſurément vous n'attendez perſonne,
Perfide! ingrat!

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui! vous.
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offenſe,
Qui me ſoulève & qui choque mes yeux:
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous ſurmonte?
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas
Diſſimuler n'eſt pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez ſu me plaire,
Et j'eſpérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever;

Goûter en paix, dans cet heureux aſile.
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille;
Mais vous cherchiez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois;
L'un eſt rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos ſentimens;
Nos ſoins plus vifs, nos plaiſirs plus touchans:
L'autre n'eſt plein que de flèches cruelles,
Qui, répandant les ſoupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font-ſuccéder les dégoûts à l'ardeur:
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux; & vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'eſt donc à moi que vous le reprochez.
Je dois ſouffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaiſons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur?
Que me peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux: la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous ſans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi? non;

J'en ai ſans-doute ; & pour cette raiſon,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger, ſans prendre un ton cauſtique,
Me gouverner, ſans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas-à-pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui ſent le joug, le porte avec murmure ;
L'amour tyran eſt un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, & ne veux point ſervir ;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avilir.
J'ai des défauts ; mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs :
C'eſt là leur lot ; & pour moi je préfère
Laideur affable à beauté rude & fière.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître ! Vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'inſultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaiſante,
De vos amours la honte extravagante ?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur ?

LE COMTE.

Comment, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine

Fait tout mon tort. Une enfant vous domine ;
Une ſervante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes ſoins imprudens ;
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du ſein de la misère.
Vous rougiſſez.

LE COMTE.

Moi ! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en ſuis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien ;
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publîrais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Aſſurément.

LA BARONNE.

Vous oſeriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienſéance !
Humilier ainſi votre naiſſance ;
Et, dans la honte où vos ſens ſont plongés,
Braver l'honneur !

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puiſſe croire,

La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plaît ; vous mettez la grandeur
Dans vos blaſons : je la veux dans le cœur.
L'homme-de-bien, modeſte avec courage,
Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil ſavant, un obſcur honnête-homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un ſeigneur avec honneur reçu ?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on ſouffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à ſon rang ?

LE COMTE.

Être honnête-homme eſt ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon ſang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il eſt très-haut ; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainſi la qualité !

LE COMTE.

Non ; mais j'honore ainſi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi ! le public, l'uſage !

LE COMTE.

L'uſage eſt fait pour le mépris du ſage ;
Je me conforme à ſes ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes ſentimens.
Il faut être homme, & d'une ame ſenſée
Avoir à ſoi ſes goûts & ſa penſée.
Irai-je en ſot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi ! de mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raiſon ; c'eſt ma mode & mon guide.
Le ſinge eſt né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après ſon cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en ſage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble & grand ; ſoyez l'heureux rival
Du Magiſter & du Greffier fiſcal ;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah ! juſte ciel ! que faut-il que je faſſe !

SCÈNE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

QUE veux-tu, toi?

BLAISE.

C'eſt votre jardinier,
Qui vient, Monſieur, humblement ſupplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien, Blaiſe,
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais, c'eſt, ne vous déplaiſe,
Que je voudrais me marier....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers : ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai ; j'aime qu'on ſe marie.
Et la future eſt-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi, c'eſt un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaiſe en eſt aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'eſt...

LE COMTE.

Eh bien?...

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel! à quel point
On m'avilit!... Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais... non,
Pas tout-à-fait ; elle m'a fait-entendre,
Tant ſeulement, qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton ſi bon, ſi doux, ſi familier,
Elle m'a dit cent fois : « Cher jardinier,
» Cher ami Blaiſe, aide-moi donc à faire
» Un beau bouquet de fleurs, qui puiſſe plaire
» A Monſeigneur, à ce maître charmant ! »
Et puis d'un air ſi touché, ſi touchant,
Elle feſait ce bouquet ; & ſa vue
Était troublée, elle était toute émue,
Toute rêveuſe, avec un certain air,
Un air, là, qui... peſte ! l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaiſe, va-t-en... Quoi ! j'aurais ſu lui plaire !

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînaſſer notre affaire.

LE COMTE.

Hem !...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc ; pourquoi ne me rien dire ?

LE COMTE.

Ah ! mon cœur eſt trop plein. Je me retire...
Adieu, Madame.

SCÈNE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en ſuis certaine. Et comment donc? par où?
Par quels attraits, par quelle heureuſe adreſſe,
A-t-elle pu me ravir ſa tendreſſe?
Nanine! ô Ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non... j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Inſolente!

BLAISE.

Eſt-il pas vrai que Nanine eſt charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh! ſi fait: parlez un peu pour nous,
Protégez Blaiſe.

LA BARONNE.

Ah! quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaiſe, mon père,
M'a bien laiſſé trois bons journaux de terre;

Tout eſt pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir & tout ce que je vaux;
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout
Blaiſe.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en ſerais aiſe;
Mon pauvre enfant, ſi je puis te ſervir,
Tous deux ce ſoir je voudrais vous unir;
Je lui paîrai ſa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère perſonne!
Que de plaiſir! eſt-il poſſible!

LA BARONNE.

Hélas!
Je crains, ami, de ne réuſſir pas.

BLAISE.

Ah! par pitié, réuſſiſſez, Madame.

LA BARONNE.

Va; plût au ciel qu'elle devînt ta femme!
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre!

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.

SCÈNE IV.

LA BARONNE *ſeule.*

VIT-ON jamais une telle aventure?
Peut-on ſentir une plus vive injure?
Plus lâchement ſe voir ſacrifier?
Le comte Olban rival d'un jardinier!
(*à un laquais.*)
Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine....
C'eſt mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de ſéduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure?
Où? dans ſes yeux, dans la ſimple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore oſé ſe mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban ſe reſpecte avec elle;
Ah! c'eſt encore une douleur nouvelle!
J'eſpérerais, s'il ſe reſpectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les ſoins.
Ah! la voici: je me ſens au ſupplice.
Que la nature eſt pleine d'injuſtice!
A qui va-t-elle accorder la beauté?
C'eſt un affront fait à la qualité....
Approchez-vous, venez, Mademoiſelle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MADAME...

LA BARONNE.

Mais eſt-elle donc ſi belle ?
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit, j'aime...: ah ! je ſuis à bout.
Poſſédons-nous. --Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites-attendre
Un peu de tems ; avancez-vous. Comment !
Comme elle eſt miſe ! & quel ajuſtement !
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpèce.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure,
Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainſi ;
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me ſont toujours chères.
De tant de ſoins vous daigniez m'honorer !

Vous vous plaiſiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée :
Sous cet habit je ne ſuis point changée.
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur ſoumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah! j'enrage....
D'où venez-vous?

NANINE.

Je liſais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait préſent.

LA BARONNE.

Sur quel ſujet?

NANINE.

Il eſt intéreſſant :
L'auteur prétend que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux; mais ce ſont des chimères :
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Reſtez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail.... Sortez.
Allez chercher mes gants.... Laiſſez.... Reſtez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez ſi ſouvent répété,
Que, ſi j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guériſon, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainſi ce qu'elle dit ?
Que je la hais !... quoi ! belle, & de l'eſprit !
(*avec dépit.*)
Écoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Être honorée encor de vos bontés !

LA BARONNE.

Eh bien, voyez ſi vous les mériterez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir ; jugez ſi je vous aime !

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre épouse
Eſt fort bien fait & très-digne de vous;
C'eſt un parti de tout point fort ſortable;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable;
Et vous devez bien m'en remercier:
C'eſt, en un mot, Blaiſe le jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire?
Hésitez-vous un moment d'y ſouſcrire?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous?
Obéiſſez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais....

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe.
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence
De refuſer un mari de ma main!
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain!
Mais votre audace eſt trop prématurée;
Votre triomphe eſt de peu de durée.
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'inſolence de plaire?
Vous m'entendez; je vous ferai rentrer

Dans

Dans le néant dont j'ai ſu vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux!
Renfermez-moi; mon ſort ſera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais;
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles
Des ſentimens plus dangereux pour moi,
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il ſe peut, de moi-même;
Dès cet inſtant je ſuis prête à partir.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible? & que viens-je d'ouïr?
Eſt-il bien vrai? me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine:
Mon cœur en a trop beſoin.

LA BARONNE, *avec un emportement de tendreſſe.*

Lève-toi;
Que je t'embraſſe. O jour heureux pour moi!
Ma chère amie! eh bien, je vais ſur l'heure

Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah ! quel plaiſir que de vivre en couvent !

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non : c'eſt, ma fille, un ſéjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,
Jaloux.

NANINE.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui, j'entrevois qu'il me ſerait funeſte,
Qu'il faut le fuir....

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte;
Un bon couvent eſt un port aſſuré...
Monſieur le Comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur ?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur ; & dès ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaiſir
De t'enfermer pour ne jamais ſortir.
Mais il eſt tard, hélas ! il faut attendre
Le point du jour. Écoute : il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici ſecrètement
Pour ton couvent, à cinq heures ſonnantes.
Sois prête au moins.

SCÈNE VI.

NANINE *ſeule.*

QUELLES douleurs cuiſantes !
Quel embarras ! quel tourment ! quel deſſein !
Quels ſentimens combattent dans mon ſein !
Hélas ! je fuis le plus aimable maître !
En le fuyant je l'offenſe peut-être :
Mais en reſtant, l'excès de ſes bontés
M'attirerait trop de calamités ;
Dans ſa maiſon mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il eſt pour moi ſenſible,
Que juſqu'à moi ce cœur peut s'abaiſſer ;
Je le redoute, & n'oſe le penſer.
De quel courroux Madame eſt animée !
Quoi ! l'on me hait, & je crains d'être aimée

Mais moi, mais moi ! je me crains encor plus ;
Mon cœur troublé de lui-même eſt confus.
Que devenir ? de mon état tirée,
Pour mon malheur je ſuis trop éclairée.
C'eſt un danger ; c'eſt peut-être un grand tort
D'avoir une ame au-deſſus de ſon ſort.
Il faut partir ; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

HOLA, quelqu'un, qu'on reſte à cette porte.
Des ſièges, vite.
(*il fait la révérence à Nanine qui lui en fait une profonde.*)
Aſſeyons-nous ici.

NANINE

Qui, moi, Monſieur ?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainſi ;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un déſert,
Eſt-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
Quoi, vos beaux yeux ſemblent mouillés de larmes !
Ah ! je le vois : jalouſe de vos charmes,

Notre Baronne aura, par ſes aigreurs,
Par ſon courroux, fait-répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monſieur, non; ſa bonté reſpectable
Jamais pour moi ne fut ſi favorable;
Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez; je craignais ſon dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
La jalouſie en tous les cœurs domine.
L'homme eſt jaloux, dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'eſt même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, diſcret, ſincère,
A tout ſon ſexe eſt bien sûr de déplaire.
L'homme eſt plus juſte; & d'un ſexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il eſt en nous.
Croyez ſur-tout que je vous rends juſtice;
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre eſprit la naïve juſteſſe
Me rend ſurpris autant qu'il m'intéreſſe.

NANINE.

J'en ai bien peu: mais quoi! je vous ai vu;

Et je vous ai tous les jours entendu ;
Vous avez trop relevé ma naiſſance ;
Je vous dois trop ; c'eſt par vous que je penſe.

LE COMTE.

Ah! croyez-moi, l'eſprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je penſe trop pour un état ſi bas ;
Au dernier rang les deſtins m'ont compriſe.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont miſe...
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais ſur votre eſprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point-du-tout perſuadée :
Plus que jamais, Monſieur, j'ai dans l'idée
Qu'il eſt des cœurs ſi grands, ſi généreux,
Que tout le reſte eſt bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve.... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous deſtine
Un ſort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon ſort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Déſormais ſoyez de la famille ;
Ma mère arrive ; elle vous voit en fille ;

Et mon eſtime, & ſa tendre amitié
Doivent ici vous mettre ſur un pié
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs.... Qu'ils ſont durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi! quel devoir? Ah! le vôtre eſt de plaire;
Il eſt rempli; le nôtre ne l'eſt guère.
Il vous fallait plus d'aiſance & d'éclat:
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en ſuis ſortie, & c'eſt ce qui m'accable;
C'eſt un malheur peut-être irréparable.

(*ſe levant.*)

Ah, Monſeigneur! ah, mon maître! écartez
De mon eſprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuſe, pénétrée,
Laiſſez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obſcur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laiſſez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, & que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en eſt trop, je n'y réſiſte plus.
Qui? vous obſcure! vous!

NANINE.

Quoi que je faſſe ;
Puis-je de vous obtenir une grâce ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE.

Depuis un tems
Votre bonté me comble de préſens.

LE COMTE.

Eh bien, pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui ſa fille eſt chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un préſent ;
Et je ſuis juſte, & ne ſuis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure ;
Elle vous traita mal : mais la nature,
En récompenſe, a voulu vous doter
De tous ſes biens ; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

MADAME vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que Madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſi-tôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, ſans doute, je vous laiſſe;
Mais vous ſavez qu'elle fut ma maitreſſe.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous aſſure.
Vous gémiſſez... Quoi! votre cœur murmure!
Qu'avez-vous donc?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut... O Ciel! c'en eſt donc fait.
(*elle ſort.*)

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE *ſeul.*

AH! cette nuit eſt une année entière.
Que le ſommeil eſt loin de ma paupière!
Tout dort ici; Nanine dort en paix,
Un doux repos rafraîchit ſes attraits:
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots ſans les voir;
Et mon eſprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le ſeul nom de Nanine
Eſt imprimé par une main divine....
Holà, quelqu'un! qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir ſi long-tems?
Germon, Marin.

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle pareſſe!
Eh! venez vite; il fait jour: le tems preſſe:
Arrivez donc.

MARIN.

Eh! Monſieur, quel lutin
Vous a ſans nous éveillé ſi matin?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh; oh, la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme-de-chambre adroite, bonne & ſage,
Valet-de-chambre, avec deux grands laquais,
Point libertins, qui ſoient jeunes, bien-faits;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'inſtant, cours en poſte à Paris;
Crève tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Eſt la maîtreſſe aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épouſez?

LE COMTE.

Quel que ſoit mon projet,
Vole & reviens.

MARIN.

Vous ſerez ſatisfait.

Amenez-moi Nanine. (*Germont ſort.*)
Ah juſte ciel !
On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait ? pourquoi ? par quel caprice ?
Par quelle ingrate & cruelle injuſtice ?
Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre & ſans me déclarer,
Sans alarmer ſa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ?... je m'y perds, plus j'y penſe.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

BELLE Nanine, eſt-ce vous que je voi ?
Quoi ! vous voulez vous dérober à moi ?
Ah ! répondez, expliquez-vous de grâce.
Vous avez craint, ſans-doute, la menace
De la Baronne ; & ces purs ſentimens,
Que vos vertus m'inſpirent dès long-tems,
Plus que jamais l'auront ſans-doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur ſeul éclat, que leur prêtaient vos yeux ?
Hier au ſoir, de pleurs toute trempée,
De ce deſſein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah ! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce ſerait vous ? qu'entends-je ! ah, malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée....
Elle voulait, Monſieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ? à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix ?

NANINE.

Et moi, toute honteuſe,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuſe ;
Moi qui repouſſe avec un vain effort
Des ſentimens au-deſſus de mon ſort ;
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir ! ah, Nanine ! & de quoi ?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maitresse.
Je lui déplais, mon seul aspect la blesse ;
Elle a raison ; & j'ai près d'elle, hélas !
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fièr de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas ! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE, *se détournant & se promenant.*

Quels sentimens, & quelle ame ingénue !
En ma faveur est-elle prévenue ?
A-t-elle craint de m'aimer ? ô vertu !

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez : la Baronne
Vous favorise, & noblement vous donne

Un domeſtique, un ruſtre pour époux;
Moi, j'en ſais un moins indigne de vous.
Il eſt d'un rang fort au-deſſus de Blaiſe,
Jeune, honnête-homme, il eſt fort à ſon aiſe:
Je vous réponds qu'il a des ſentimens;
Son caractère eſt loin des mœurs du tems;
Et je me trompe, ou pour vous j'enviſage
Un deſtin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le couvent?

NANINE.

Non, Monſieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai, ne peut me ſatisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaiſſant;
Daignez-y lire, & voyez ce qu'il ſent;
Voyez ſur-quoi ma retraite ſe fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux;
Egalement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon ſort. Eh bien, Nanine;
Connaiſſez donc celui qu'on vous deſtine.
Vous l'eſtimez; il eſt ſous votre loi;
Il vous adore, & cet époux... c'eſt moi.
L'étonnement, le trouble l'a ſaiſie!
Ah! parlez-moi; diſpoſez de ma vie;
Ah! reprenez vos ſens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi, vous m'aimez?... Ah ! gardez-vous de croire
Que j'oſe uſer d'une telle victoire.
Non, Monſieur, non, je ne ſouffrirai pas
Qu'ainſi pour moi vous deſcendiez ſi bas:
Un tel hymen eſt toujours trop funeſte.
Le goût ſe paſſe, & le repentir reſte.
J'oſe à vos pieds atteſter vos aïeux....
Hélas! ſur moi ne jettez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge:
Formé par vous, ce cœur eſt votre ouvrage;
Il en ſerait indigne déſormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous ſerez ma femme.
Quoi! tout à l'heure, ici vous m'aſſuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuſeriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, ſans-doute;
Et ce n'eſt pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïſſez-vous?

NANINE.

Aurais-je fui ?
Craindrais-je tant, ſi vous étiez haï!

LE COMTE.

Ah ! ce mot ſeul a fait ma deſtinée.

NANINE.

Eh ! que prétendez-vous ?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez....

LE COMTE.

Je ſonge à tout.

NANINE.

Mais prévoyez....

LE COMTE.

Tout eſt prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez....

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.
Tout ſera prêt, & tout eſt ordonné...

NANINE.

Quoi ! malgré moi votre amour obſtiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout preſſer pour cette heure charmante.
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore !

SCÈNE IV.

NANINE *ſeul.*

CIEL ! eſt-ce un rêve? & puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'eſt pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il eſt, qui me plaît & me frappe
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouſer ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux !
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime!
Lui qui m'élève au-deſſus de moi-même!
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir;
Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir;
Non, mon état ne ſaurait ſe comprendre.
Moi l'épouſer ! Quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faibleſſe il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons; il faut écrire,

Il faut... par où commencer, & que dire ?
Quelle ſurpriſe ! Ecrivons promptement,
Avant d'oſer prendre un engagement.
(*elle ſe met à écrire.*)

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH ! la voici. Madame la Baronne,
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Cuais, elle écrit ſans me voir ſeulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaiſe, bonjour.

BLAISE.

Bonjour eſt ſec vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre eſt peine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie ! elle écrit tout-courant ;
Qu'elle a d'eſprit ! & que n'en ai-je autant !
Çà, je diſais...

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impoſe

Par ſon maintien : devant elle je n'oſe
M'expliquer... là... tout comme je voudrais ;
Je ſuis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaiſe, il faut me rendre un grand ſervice,

BLAISE.

Oh ! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la juſtice
De me fier à ta diſcrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez ſans façon :
Car, voyez-vous, Blaiſe eſt prêt à tout faire
Pour vous ſervir ; vite, point de myſtère.

NANINE.

Tu vas ſouvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin ?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert ?

BLAISE.

Non. Quel eſt ce viſage ?
Philippe Hombert ? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au ſoir je crois qu'il arriva ;

Informe-

Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais ſans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh ! de l'argent !

NANINE.

Donne auſſi ce paquet;
Monte à cheval pour avoir plutôt fait:
Pars, & ſois sûr de ma reconnaiſſance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert eſt un heureux manant;
La bourſe eſt pleine : ah ! que d'argent comptant !
Eſt-ce une dette ?

NANINE.

Elle eſt très-avérée;
Il n'en eſt point, Blaiſe, de plus ſacrée.
Ecoute. Hombert eſt peut-être inconnu;
Peut-être même il n'eſt pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ſes mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'où diable vient cet argent? quel meſſage!
Il nous aurait aidé dans le ménage...
Allons, elle a pour nous de l'amitié;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué!
Courons, courons.

(*il met l'argent & le paquet dans ſa poche: il rencontre la Baronne, & la heurte.*)

LA BARONNE.

Eh, le butor!... arrête.
L'étourdi m'a penſé caſſer la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monſieur le Comte eſt-il bien en colère?
Quel billet eſt-ce-là?

BLAISE.

C'eſt un myſtere.
Peſte!...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine grondérait.

LA BARONNE.

Comment, dis-tu ? Nanine! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un meſſage!
Donne, ou je romps ſoudain ton mariage:
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux ſavoir le contenu.
(*elle décachete la lettre.*)
Il m'intéreſſe, ou je ſuis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha, ha, ha, qu'elle eſt bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi, j'ai l'argent, & je m'en vais payer
Philippe Hombert: faut ſervir ſa maitreſſe,
Courons.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, *seule.*

LISONS.... « Ma joie & ma tendreſſe
» Sont ſans meſure, ainſi que mon bonheur;
» Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
» Quoi! je ne puis vous voir & vous entendre!
» Entre vos bras je ne puis me jeter!
» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets; daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un ſort digne d'envie;
» Et dont il eſt permis de s'éblouir;
» Mais il n'eſt rien que je ne ſacrifie
» Au ſeul mortel que mon cœur doit chérir. »
Ouais. Voilà donc le ſtyle de Nanine:
Comme elle écrit l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la paſſion!
En vérité ce billet eſt bien bon.
Tout eſt parfait, je ne me ſens pas d'aiſe.
Ah, ah; ruſée, ainſi vous trompiez Blaiſe!
Vous m'enleviez en ſecret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'eſt pour Philippe Hombert? Fort bien, friponne!
J'en ſuis charmée! & le perfide amour
Du comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais que le cœur de Nanine
Etait plus bas que ſa baſſe origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands ſentimens;
Homme au-deſſus des préjugés du tems,
Sage amoureux, philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible.
Vous connaiſſez ſans-doute à Rémival
Monſieur Philippe Hombert, votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels diſcours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera-connaître.
Je crois qu'Hombert eſt un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne ſont plus de ſaiſon;
Mon parti pris, je ſuis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour eſt un peu plus malin.
Tenez, liſez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a ſubjugué.

(*tandis que le Comte lit.*)

Tout en liſant il me ſemble intrigué.
Il a pâli; l'affaire émeut ſa bile....
Eh bien, Monſieur, que penſez-vous du ſtyle?...
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh! le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure ſtupide.
O tour affreux, ſexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il eſt né violent;
Il eſt prompt, ferme, il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

VOICI dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille eſt revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Eſt près d'ici, Monſieur.

LA BARONNE.

Dans ſon courroux,

Il eſt devenu ſourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monſieur !

LE COMTE.

Plaît-il ?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,
Monſieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON.

Mais.... elle écrit dans ſon appartement.

LE COMTE, *d'un air froid & ſec.*

Allez ſaiſir ſes papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit; vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'inſtant.

GERMON.

Qui, Monſieur ?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur :
Si vous ſaviez à quel point ſa perſonne
Nous charme tous ! comme elle eſt noble, bonne !

LE COMTE.

Obéiſſez, ou je vous chaſſe.

GERMON.

Allons.

(*il ſort.*)

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je reſpire; enfin nous l'emportons:
Vous devenez un homme raiſonnable.
Ah çà, voyez s'il n'eſt pas véritable
Qu'on tient toujours de ſon premier état,
Et que les gens, dans un certain éclat,
Ont un cœur noble ainſi que leur perſonne?
Le ſang fait tout, & la naiſſance donne
Des ſentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais ſoit, n'en parlons plus:
Réparons tout; le plus ſage, en ſa vie,
A quelquefois ſes accès de folie:
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Eſt celui-là qui plutôt ſe repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais ceſſez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce ſujet de querelle

Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos ſermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends ;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'eſt qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Eſt un affront.

LE COMTE.

Il ſera réparé.
Madame, il faut....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un Notaire.

LE COMTE.

Vous ſavez bien.... que j'attendais ma mère

LA BARONNE.

Elle eſt ici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE *à sa mère.*

MADAME, j'aurais dû....
(*à part.*) (*à sa mère.*)
Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....
(*à part.*)
Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée.
Mais ce mal-là....

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Ça, je voudrais ici vous parler seule.
(*faisant une petite révérence à la Baronne.*)
Bonjour, Madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom ! la vieille bégueule !
Madame, il faut vous laiſſer le plaiſir
D'entretenir Monſieur tout à loiſir.
Je me retire.

(*elle ſort.*)

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vite, & d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien, monſieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru;
C'eſt ſur cela que j'ai vite accouru.
Votre Baronne eſt une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an paſſé, chez la marquiſe Agard,
En plein ſouper me traita de bavarde;
D'y plus ſouper déſormais Dieu me garde !
Bavarde, moi ! Je ſais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre-nous, tant de bien:
C'eſt un grand point, il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que ſon château de l'Orme
A ſon mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'eſt pas oublié,

Lui diſputait la moitié de la terre:
J'ai ſu cela de feu votre grand-père:
Il diſait vrai; c'était un homme, lui!
On n'en voit plus de ſa trempe aujourd'hui.
Paris eſt plein de ces petits bouts-d'homme,
Vains, fiers, fous, ſots, dont le caquet m'aſſomme;
Parlant de tout avec l'air empreſſé,
Et ſe moquant toujours du tems paſſé.
J'entends parler de nouvelle cuiſine,
De nouveaux goûts; on crève, on ſe ruine:
Les femmes ſont ſans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *reliſant le billet.*

Qui l'aurait cru? Ce trait me déſeſpère.
Eh bien, Germon?

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre Notaire.

LE COMTE.

Oh! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, Monſieur, vous envoyer.

LE COMTE *liſant.*

Donne.... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle;

Et par reſpect me refuſe !... Infidelle !
Tu ne dis pas la raiſon du refus !

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus ;
C'eſt ſa Baronne, & l'amour le domine.

LE COMTE *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! Monſieur, elle a déjà repris
Modeſtement ſes champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorſque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine ! hélas ! Madame, que l'on chaſſe ;
Tout le château pleure de ſa diſgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chaſſez ? je n'entends point cela.
Quoi ! ma Nanine ? allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait, ma charmante orpheline ?
C'eſt moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.

Je me ſouviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit:
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête:
Chaſſer Nanine eſt un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi! ſeule, à pied, ſans ſecours, ſans argent?

GERMON.

Ah! j'oubliais de dire qu'à l'inſtant
Un vieux bon-homme à vos gens ſe préſente:
Il dit que c'eſt une affaire importante,
Qu'il ne ſaurait communiquer qu'à vous;
Il veut, dit-il, ſe mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à perſonne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin? je le croi;
Vous m'en donnez auſſi beaucoup à moi.
Chaſſer Nanine & faire un mariage
Qui me déplaît! non, vous n'êtes pas ſage.
Allez, trois mois ne ſeront pas paſſés,
Que vous ſerez l'un de l'autre laſſés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon couſin le marquis de Marmure:
Sa femme était aigre comme verjus;

Mais, entre nous, la vôtre l'eſt bien plus.
En s'épouſant ils crurent qu'ils s'aimèrent;
Deux mois après tous deux ſe ſéparèrent:
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, eſcroc, extravagant;
Et Monſieur prit une franche coquette,
Une intrigante & friponne parfaite.
Des ſoupers fins, la petite maiſon,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon;
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus & dettes uſuraires:
Enfin, Monſieur & Madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un tems.
Je me ſouviens encor d'une autre hiſtoire,
Bien plus tragique, & difficile à croire;
C'était....

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez.... O Ciel! ai-je pu ſoupçonner
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle eſt épouvantable:
Allons, je vais la raconter à table;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En tems & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

NANINE, *vêtue en Payſanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant ſortir.

NANINE.

J'ai tardé trop ; il eſt tems de partir.

GERMON.

Quoi ! pour jamais, & dans cet équipage ?

NANINE.

L'obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement ! Quoi du matin au ſoir !
Souffrir n'eſt rien, c'eſt tout que de décheoir.

NANINE.

Il eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets ſi paiſibles :
Certes, mon maître eſt bien mal aviſé ;
Notre Baronne a ſans-doute abuſé
De ſon pouvoir, & vous fait cet outrage
Jamais Monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chaſſe aujourd'hui ;
Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui ;
Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, long-tems me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne!

NANINE.

Mes maux ſont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie ;
Et qu'à jamais ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublîrai.... rien.... que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure ;
J'irais par-tout avec vous m'établir ;
Mais monſieur Blaiſe a ſu nous prévenir.
Qu'il eſt heureux! avec vous il va vivre :

Chacun voudrait l'imiter & vous ſuivre.

NANINE.

On eſt bien loin de me ſuivre.... Ah ! Germon !
Je ſuis chaſſée.... & par qui !...

GERMON.

Le démon
A mis du ſien dans cette brouillerie ;
Nous vous perdons.... & Monſieur ſe marie.

NANINE.

Il ſe marie !... Ah ! partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux.... Adieu.... (*elle*

GERMON. *ſort.*)

Monſieur le Comte a l'ame un peu bien dure :
Comment chaſſer pareille créature ?
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien, Nanine eſt donc enfin partie ?

GERMON.

Oui, c'en eſt fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame eſt donc de fer ?

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main?

GERMON.

Qui! quel Philippe Hombert? Hélas! Nanine,
Sans écuyer, fort triſtement chemine,
Et de ma main ne veut pas ſeulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle?

GERMON.

Où? mais apparemment
Chez ſes amis.

LE COMTE.

A Rémival, ſans-doute?

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voiſin,
Où la Baronne allait dès ce matin:
Mon deſſein eſt qu'on la mette ſur l'heure
Dans cette utile & décente demeure;
Ces cent louïs la feront-recevoir.
Va.... garde-toi de laiſſer entrevoir
Que c'eſt un don que je veux bien lui faire;
Dis-lui que c'eſt un préſent de ma mère;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien; je vais vous obéir.

(*il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon!
A son départ, tu dis que tu l'as vue?

GERMON.

Eh, oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue?
Elle pleurait?

GERMON.

Elle fesait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux;
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentimens? as-tu remarqué....

GERMON.

Quoi?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, dis-moi donc, traître;
Qu'a-t-elle dit?

GERMON.

Que vous êtes son maître;
Que vous avez des vertus, des bontés....

Qu'elle oublîra tout.... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va.... mais ſur-tout garde qu'elle revienne.

(*Germon ſort.*)

Germon !

GERMON.

Monſieur.

LE COMTE.

Un mot; qu'il te ſouvienne,
Si par hazard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait ſuivre ſes pas,
De le chaſſer de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière :
Comptez ſur moi, je ſers fidellement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Juſtement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître :
Mais le premier que je verrai paraître
Sera roſſé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira ſon nom.

(*il fait un pas & revient.*)

Ce jeune Hombert eſt quelque amant, je gage ;
Un beau garçon, le coq de ſon village.
Laiſſez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant;
Et Blaiſe auſſi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux ſon égal que ſon maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCÈNE III.

LE COMTE *ſeul.*

HELAS! il a raiſon;
Il prononçait ma condamnation;
Et moi, du coup qui m'a pénétré l'âme;
Je me punis! la Baronne eſt ma femme!
Il le faut bien, le ſort en eſt jeté.
Je ſouffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage eſt au moins convenable.
Notre Baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on ſait donner la loi.
Un eſprit ferme eſt le maître chez ſoi.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous épouſez Madame?

LE COMTE.

Eh! oui.

LA MARQUISE.

Ce ſoir elle eſt donc votre femme?
Elle eſt ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon:
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y ſouſcrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! eh! ma mère, pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emmenerai ma Nanine avec moi.
Vous la chaſſez, & moi je la marie;
Je fais la noce en mon château de Brie;
Et je la donne au jeune Sénéchal,
Propre neveu du Procureur fiſcal,
Jean-Roc Souci; c'eſt lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaiſante affaire.

De cette enfant je ne puis me paſſer ;
C'eſt un bijou que je veux enchâſſer.
Je vais la marier.... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère ;
Ne ſoyez pas contre nous en colère ;
Laiſſez Nanine aller dans le couvent ;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame ; une famille
Ne ſe doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment ? quoi donc ?

LA BARONNE.

Peu de choſe.

LA MARQUISE.

Mais....

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'eſt beaucoup. J'entends, j'entends fort *bien.*
Aurait-elle eu quelque tendre folie ?
Cela ſe peut, car elle eſt ſi jolie :
Je m'y connais : on tente, on eſt tenté ;
Le cœur a bien de la fragilité !
Les filles ſont toujours un peu coquettes.
Le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Ça, contez-moi, ſans nul déguiſement,

Tout

Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine;
Et vous pourriez....

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN *en bottes.*

MARIN.

ENFIN, tout eſt baclé,
Tout eſt fini.

LA MARQUISE.

Quoi!

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands; j'ai bien fait mon meſſage;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous

A commandé votre futur époux:
Six beaux chevaux: & vous ſerez contente
De la berline; elle eſt bonne, brillante;
Tous les panneaux par Marin ſont vernis.
Les diamans ſont beaux, très-bien choiſis;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant... oh! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE, *à part.*

Oui... Mais pour qui?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carroſſe,
Et ſera prêt le ſoir pour votre noce.
Vive Paris, pour avoir ſur-le-champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le Notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-tems.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce ſalon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit & qui pleure;
Depuis long-tems il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le faſſe en aller;

Il prend trop mal ſon tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame;
Et croyez-moi, c'eſt un mal des plus grands
De rebuter ainſi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable & doux.
Ne ſont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne ſait pas à qui l'on fait injure;
On ſe repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne proſpèrent jamais.
(*à Marin.*)
Allez chercher ce bon-homme.

MARIN.

J'y vais.
(*il ſort.*)

LE COMTE.

Pardon; ma mère: il a fallu vous rendre
Mes premiers ſoins, & je ſuis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE *au Paysan.*

Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur! écoutez-moi de grâce!
Je suis... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur est atteint:

J'ai bien penſé qu'une ſomme ſi forte
N'appartient pas à des gens de ſa ſorte:
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et ſont gâtés auprès des grands ſeigneurs.

LA BARONNE.

Il a raiſon: mais il trompe; & Nanine
N'eſt point ſa fille, elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il eſt trop vrai; chez de pauvres parens
Je la laiſſai dès ſes plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec ſa mère,
J'allai ſervir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeſte état,
Qu'elle paſsât pour fille d'un ſoldat,
Lui défendant de me nommer ſon père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? pour moi, je conſidère
Les bons ſoldat: on a grand beſoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN.

Il eſt bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'eſtime plus un vertueux ſoldat,
Qui de ſon ſang ſert ſon Prince & l'Etat,
Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe en paix du ſang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer:
Mais sans appui comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, *l'honneur fut ma fortune.*

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée!

LE PAYSAN *à la Marquise.*

Hélas! Madame, non;
Mais je suis né d'une honnête famille;
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh, pour*suivez.*

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grâce, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,

Qu'elle y vivait bien traitée & chérie.
Heureux alors, & bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village;
Mais plein de trouble & craignant son jeune âge,
Tremblant encor lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

(*en montrant la Baronne.*)

Je viens d'entendre au discours de Madame
Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame!
Je vois fort bien que ces cent louïs-d'or,
Des diamans, sont un trop grand trésor
Pour les tenir par un droit légitime:
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte & de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre;
Ils sont à vous, vous devez les reprendre;
Et si ma fille est criminelle, hélas!
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah! mon cher fils, je suis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe? est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN.

(*il tire la bourse & le paquet.*)

Tenez, Monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre ! ils ont été donnés ;
Elle en a fait un reſpectable uſage.
C'eſt donc à vous qu'on a fait le meſſage ?
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'eſt votre jardinier,
A qui Nanine oſa ſe confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'eſt à vous que le préſent s'adreſſe ?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendreſſe !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom. Quel myſtère !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon père !

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer !
J'ai fait un crime ; il le faut réparer.

Si vous ſaviez combien je ſuis coupable !
J'ai maltraité la vertu reſpectable.
(*il va lui même à un de ſes gens.*)
Holà, courez.

LA BARONNE.

Eh, quel empreſſement ?

LE COMTE.

Vite un carroſſe.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'inſtant ;
Vous devriez être ſa protectrice.
Quand on a fait une telle injuſtice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas aſſez ſe repentir.
Monſieur mon fils a ſouvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies :
Mais dans le fond c'eſt un cœur généreux ;
Il eſt né bon ; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, ſi bienfeſante ;
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air ſombre, embarraſſé, rêveur !
Quel ſentiment étrange eſt dans ſon cœur ?
Voyez, Monſieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la ſatisfaire

Par des préſens.

LA MARQUISE.

C'eſt le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais, moi jamais je ne veux la revoir;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes ſoupçons évitez les éclats.
Vous héſitez ?

LE COMTE, *après un ſilence.*

Non, je n'héſite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence;
Vous la devez à tous les deux, je penſe.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien aſſez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il eſt tout pris.
Vous connaiſſez mon ame & ſa franchiſe :
Il faut parler. Ma main vous fut promiſe ;

Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux:
Je le termine, & dès l'inſtant je donne
Sans nul regret, ſans détour j'abandonne
Mes droits entiers & les prétentions
Dont il naquit tant de diviſions.
Que l'intérêt encor vous en revienne;
Tout eſt à vous, jouiſſez-en ſans peine.
Que la raiſon faſſe du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigriſſe:
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes préſens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta paſſion te livre.
Sers noblement ſous les plus viles lois;
Je t'abandonne à ton indigne choix.
(*elle ſort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NON, il n'eſt point indigne: non, Madame;
Un fol amour n'aveugla point mon ame.

Cette vertu qu'il faut récompenſer,
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaiſſer:
Dans ce vieillard ce qu'on nomme baſſeſſe,
Fait ſon mérite; & voilà ſa nobleſſe.
La mienne à moi, c'eſt d'en payer le prix.
C'eſt pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et diſtingués par ce grand caractère,
Qu'il faut paſſer ſur la règle ordinaire;
Et leur naiſſance, avec tant de vertus,
Dans ma maiſon n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? & que voulez-vous dire?

SCENE VIII & dernière.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE *à ſa mère.*

Son ſeul aſpect devrait vous en inſtruire.

LA MARQUISE.

Embraſſe-moi cent fois, ma chère enfant!
Elle eſt vêtue un peu meſquinement:
Mais qu'elle eſt belle, & comme elle a l'air ſage!

NANINE.

(*courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baiſſée devant la Marquiſe.*)

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père!

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel ! ô ma fille ! ah, Monſieur !
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite ſi rare,
Dans ma maiſon, put de moi recevoir ?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il eſt trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'eſt rien que ſa vertu n'honore.
Eh bien, parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne
Que vous doutiez ſi mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puſſiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & ſa reconnaiſſance...

NANINE *à ſon père.*

Il eſt bien sûr de mon obéiſſance...

LE COMTE.

J'oſe y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne ſont pas tous remplis.

Je vous ai vue aux genoux de ma mère ;
Je vous ai vue embraſſer votre père ;
Ce qui vous reſte en des momens ſi doux...
C'eſt... à leurs yeux... d'embraſſer... votre époux.

NANINE.

Moi!

LA MARQUISE.

Quelle idée! Eſt-il vrai?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE *à ſa mère.*

Le daignez-vous permettre?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT,

Quel coup du ſort! Non, je ne puis comprendre
Que juſque-là vous prétendiez deſcendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir.... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils.

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt ſeul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus ſages

Ne conſulter que les mœurs & le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût & par juſtice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin terminez ces combats,
Et conſentez.

NANINE.

Non, n'y conſentez pas ;
Oppoſez-vous à ſa flamme.... à la mienne ;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle ; il le faut éclairer.
Ah ! loin de lui laiſſez-moi l'adorer.
Voyez mon ſort, voyez ce qu'eſt mon père :
Puis-je jamais vous appeler ma mère ?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en eſt fait ;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait :
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;
Il eſt unique auſſi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour ;
Mon cœur ne peut réſiſter.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompenſe,
Mais ſans tirer jamais à conſéquence.

Fin du troiſième & dernier Acte.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'INDISCRET, *Comédie.* pag. 1
VARIANTES DE L'INDISCRET. 48
L'ENFANT PRODIGUE, *Comédie.* 49
PRÉFACE DE L'EDITEUR DE L'EDITION DE 1738. 51
VARIANTES DE L'ENFANT PRODIGUE. 157
LA PRUDE, *Comédie.* 159
AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR. 156
PROLOGUE *récité ſur le Théâtre d'Anet.* 161
PROLOGUE RÉCITÉ PAR M. DE VOLTAIRE *ſur le Théâtre de Sceaux.* 163
LA FEMME QUI A RAISON, *Comédie.* 291
AVERTISEMENT DES EDITEURS. 293
VARIANTES *de* LA FEMME *qui a raiſon.* 356
NANINE, *Comédie.* 357
Préface. 359

Fin de la Table du Tome ſeptième.

FAUTES A CORRIGER.

Page 94, ligne 1re, le fleur, *liſez* la fleur.
Page 146, ligne 18, après l'état, *liſez* l'éclat.

PQ
2076
A1
1788
v.7

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305